

D comme dérapage

Sue Grafton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

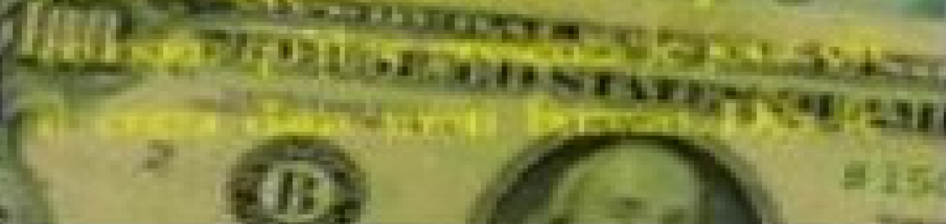
Sue Grafton

D comme dérapage



Une enquête de détective Gold - une affaire
à la limite de la loi - une histoire de détective

POCKET



Sue Grafton

“D” comme Dérapage

Ce n'était pas un travail très compliqué : retrouver un adolescent du nom de Tony Gahan et lui remettre un chèque certifié de 25 000 dollars. Et puis, un ex-détenu qui cherche à indemniser anonymement ses victimes c'est plutôt sympathique. Ce qui l'est moins, c'était d'avoir réglé votre détective préférée avec un chèque qui, lui, était sans provision.

Et ce qui était franchement inacceptable, c'est d'avoir trouvé le moyen de se faire assassiner.

C'est vrai, si tous mes clients se font descendre, cela va finir par me faire une sale réputation...

Titre original américain :

« *D* » *is for Deadbeat*

traduit de l'américain par Julien Deleuze

Publié pour la première fois

par les éditions Gérard de Villiers sous le titre :

Au bout du rouleau

© Sue Grafton, 1987

© Éditions de Villiers, 1988,

pour la traduction française.

Pocket, 1993, pour cette édition

Édition originale :

Published by Henry Holt and Company, Inc.

ISBN 2-266-07176-9

CHAPITRE PREMIER

Plus tard, je découvris qu'il s'appelait John Daggett, mais ce n'est pas sous ce nom qu'il se présenta le jour où il entra dans mon bureau. Dès le début, je sentis que quelque chose n'allait pas, mais je ne pouvais pas saisir de quoi il s'agissait. Le travail qu'il me confia était relativement facile, mais cet ivrogne essaya de ne pas me régler. Quand on est à son propre compte, on ne peut pas laisser passer ce genre de choses. La rumeur se répand et, avant que vous vous en rendiez compte, les gens s'imaginent qu'on peut vous arnaquer. Je me lançai à sa poursuite pour récupérer mon argent et, tout à coup, je fus prise dans des événements dont les conséquences se font encore sentir pour moi.

Je m'appelle Kinsey Millhone. Je suis détective privé, j'ai une licence de l'État de Californie et un petit bureau à Santa Teresa, où j'ai passé mes trente-deux ans. Je suis une femme financièrement indépendante, qui vit seule, après deux mariages et deux divorces. J'avoue être parfois un peu irritable mais je me considère dans l'ensemble comme facile à vivre, bien que (peut-être) exagérément indépendante. Je souffre aussi du genre d'opiniâtreté qui fait du métier de détective privé un bon job pour un diplômé de l'académie de police souffrant d'une totale incapacité à travailler pour un patron. Je paie mes factures à temps, j'obéis à la plupart des lois et je pense que les gens devraient en faire autant... ne fût-ce que par politesse. Je suis puriste quant à la justice, mais je peux aussi mentir comme personne, si besoin est. Les contradictions ne m'ont jamais gênée.

C'était fin octobre, la veille de la fête de Halloween¹, et le temps imitait l'automne du Midwest – clair, ensoleillé et frais. La ville avait des odeurs de feu de bois et je m'attendais à moitié que les feuilles deviennent jaunes et rouille. En fait, je ne vis que les mêmes vieux palmiers, partout le même vert incessant. Les incendies de l'été avaient été maîtrisés et toujours pas de pluie. C'était une non-saison californienne typique, mais ça donnait le sentiment de l'automne, et je réagissais avec une bonne humeur inhabituelle, me disant que je monteraï peut-être au stand de tir dans l'après-midi, ce que je fais quand j'ai envie de me détendre.

J'étais allée au bureau ce samedi matin pour régler des affaires personnelles, genre courrier en retard et factures à payer. J'avais sorti ma calculatrice, mis un formulaire de reçu dans la machine à écrire et rempli quatre rapports qui se trouvaient sur le bureau. J'étais si

concentrée que je ne m'aperçus pas que quelqu'un se tenait à la porte, m'observant. C'est seulement lorsque, pour signaler sa présence, il s'éclaircit la gorge, que je le remarquai. Je sursautai comme si j'avais ouvert un journal et qu'une araignée en soit sortie. Il parut trouver cela amusant, mais je dus prendre quelques secondes pour ralentir mon rythme cardiaque.

— Je suis Alvin Limardo, dit-il. Désolé de vous avoir fait peur.

— Ça ne fait rien, répondis-je, embarrassée. Vous me cherchiez ?

— Vous êtes Kinsey Millhone, n'est-ce pas ?

Je me levai, lui serrai la main par-dessus le bureau et lui suggérai de s'asseoir. Au premier coup d'œil, j'avais eu l'impression que c'était un pauvre type, mais, en le regardant mieux, je ne trouvais rien qui confirmât cette impression.

Il avait plus de cinquante ans, trop maigre pour être en bonne santé. Son visage était long et étroit, avec le menton proéminent, des cheveux gris cendré coupés court et il sentait l'eau de Cologne citronnée. Il avait les yeux noisette et le regard distant. Il portait un costume d'un vert curieux. Ses mains étaient énormes, avec de longs doigts osseux aux articulations saillantes. Ses poignets très minces sortaient des manches de sa veste et lui donnaient un air miteux, mais ses habits ne semblaient pas vraiment râpés. Il tenait un morceau de papier et jouait avec, l'air embarrassé.

— Que puis-je faire pour vous ? demandai-je.

— J'aimerais que vous remettiez ceci à quelqu'un.

Il déplia le morceau de papier, le lissa et le posa sur mon bureau. C'était un chèque certifié émis par une banque de Los Angeles, daté du 29 octobre, à l'ordre d'un certain Tony Gahan. Le montant en était de vingt-cinq mille dollars.

J'essayai de cacher ma surprise. Il n'avait pas l'air de quelqu'un qui peut jeter l'argent par les fenêtres. Peut-être remboursait-il un emprunt.

— Voulez-vous me dire de quoi il s'agit ?

— Il m'a rendu un service. Je veux le remercier. Voilà tout.

— Ça devait être un grand service, dis-je. Pourrais-je vous demander lequel ?

— Il m'a aidé quand je traversais une mauvaise passe.

— Pourquoi avez-vous besoin de moi ?

Il sourit brièvement.

— Un avocat me prendrait cent vingt dollars de l'heure pour s'en occuper, me dit-il. Je suppose que vos honoraires sont beaucoup moins élevés.

— Ceux d'un service de courses aussi, dis-je, et ce serait encore moins cher si vous vous en occupiez vous-même.

Je ne cherchais pas à faire la maligne. Je ne comprenais vraiment

pas pourquoi il avait besoin d'un détective privé.

Il s'éclaircit la gorge.

— J'ai essayé, mais je n'ai pas réussi à retrouver Mr. Gahan. À une époque, il vivait à Stanley Place. J'y suis allé ce matin et la maison est vide. On dirait que personne n'y a habité depuis un moment. Je veux que quelqu'un le retrouve et s'assure qu'il reçoive l'argent. Dites-moi combien cela coûtera. Je vous paierai d'avance.

— Cela dépend de la difficulté que j'aurai à trouver Mr. Gahan. Les organismes de crédit ont peut-être son adresse, ou bien le bureau des cartes grises. On peut obtenir beaucoup de renseignements par téléphone, mais ça prend du temps. Ça peut monter jusqu'à trente dollars de l'heure.

Il sortit un chéquier et se mit à écrire.

— Deux cents dollars ?

— Plutôt quatre cents. Je vous rendrai la différence si ça fait moins, dis-je. En attendant, je ne veux pas perdre ma licence, alors il vaudrait mieux que tout soit clair. Je préférerais que vous me disiez de quoi il s'agit.

C'est là où il m'a possédée.

Sa réponse était juste assez vraisemblable pour être convaincante. J'ai beau être une fieffée menteuse moi-même, là je dois dire que j'ai manqué d'imagination.

— J'ai eu des ennuis avec la justice il y a un certain temps et j'ai fait de la prison. Tony Gahan m'a aidé juste avant mon arrestation. Il n'avait aucune idée de ma situation, aussi n'était-il complice de rien, et vous ne le seriez pas non plus. Je me sens son débiteur.

— Pourquoi ne pas vous en occuper vous-même ?

Il hésita, presque avec timidité.

— C'est un peu comme dans ce livre de Dickens, *Les Grandes Espérances*. Ça pourrait ne pas lui plaire d'avoir un condamné comme bienfaiteur. Les gens ont de drôles d'idées à propos des ex-prisonniers.

— Et s'il n'accepte pas un don anonyme ?

— Alors, vous me rendrez le chèque et vous garderez vos honoraires.

Je remuai sur ma chaise. Je me demandais ce qu'il y avait de louche dans cette affaire.

— Où avez-vous trouvé l'argent si vous étiez en prison ?

— À Santa Anita. C'est un champ de courses. Je suis toujours en liberté surveillée et je ne devrais pas parier, mais c'est dur de résister. C'est pour ça que je voudrais vous transmettre l'argent. Je suis joueur. Si je garde autant de liquide, je vais le foutre en l'air.

Il me regarda, attendant d'autres questions. De toute évidence, il n'allait pas m'offrir plus de renseignements qu'il n'en faudrait pour calmer mes scrupules, mais il était étonnamment patient. Bien sûr, je

me rendis compte plus tard que, vu le nombre de conneries qu'il m'avait sorties, il pouvait bien être patient. Ça devait même l'amuser. C'est drôle de mener les autres en bateau. Je sais le faire.

— Quel était votre crime ? demandai-je.

Il baissa les yeux, adressant sa réponse à ses mains trop grandes croisées sur ses cuisses.

— Je ne pense pas que ça ait de l'importance. Cet argent est propre, je l'ai obtenu honnêtement. Il n'y a rien d'illégal dans cette affaire, si c'est ce qui vous inquiète.

Bien sûr que ça m'inquiétait, mais je me demandais si je n'étais pas un peu trop difficile. Sa requête était au fond très anodine. Je retournai soigneusement la proposition dans ma tête, me demandant ce que Tony Gahan avait bien pu faire pour Limardo qui lui vaille cette récompense. Pas mon affaire, me dis-je, du moment qu'aucune loi n'avait été bafouée.

Mon intuition me poussait à refuser ce client, mais j'avais encore mon loyer à payer, et même si j'avais l'argent à la banque, une rallonge tombée du ciel c'était plutôt bien.

— D'accord, dis-je.

Il hocha la tête, satisfait.

Je restai assise et le regardai pendant qu'il signait le chèque.

— Mon adresse et mon numéro de téléphone sont dessus, me dit-il en le poussant vers moi ; puis il rangea soigneusement son chéquier dans sa poche intérieure.

Je sortis de mon tiroir un contrat standard et passai quelques minutes à le remplir. Je le lui fis signer et notai la dernière adresse connue de Tony Gahan, à Colgate, une commune juste au bord de Santa Teresa. Une inquiétude sournoise s'insinuait en moi, mais il était trop tard pour reculer.

Il se leva et je l'accompagnai jusqu'à la porte. Il était vraiment beaucoup plus grand que moi. Il s'arrêta, la main sur la poignée, me toisant du même regard distant.

— Une autre chose qu'il faut que vous sachiez à propos de Tony Gahan, dit-il.

— Quoi donc ?

— Son âge. Il a quinze ans.

Je restai sur place et regardai Alvin Limardo s'en aller d'un pas tranquille. J'aurais dû le rappeler. J'aurais dû comprendre dès ce moment que ça allait mal tourner. Au lieu de cela, je refermai la porte. Je me précipitai sur le balcon pour essayer de l'apercevoir. J'examinai la rue : personne. J'étais subitement furieuse.

J'enfermai le chèque certifié dans mon bureau. Dès l'ouverture de la banque, lundi, je le mettrais au coffre jusqu'à ce que j'aie localisé Tony Gahan. Après, on verrait... Quinze ans !

À midi je quittai le bureau, et j'allai récupérer ma vieille Volkswagen au parking. Ce n'est pas vraiment le genre de voiture qu'on choisirait pour une course poursuite, mais il faut bien dire que les activités d'un détective privé ne sont pas aussi mouvementées que ça. C'est plutôt le genre enquête de préembauche, recherche de fugueurs ; quelquefois, ça tourne mal, mais ça ne va jamais très loin. Je passai à la poste envoyer mon courrier, puis à la banque où je déposai le chèque de quatre cents dollars d'Alvin Limardo.

Quatre jours plus tard, je reçus une lettre de la banque m'informant que le chèque était sans provision. Alvin Limardo avait soldé son compte.

Ils me renvoyaient le chèque, tamponné de cette solennelle encre violette qui marque bien le mécontentement de la banque.

Je fulminai.

La banque me décomptait les quatre cents dollars plus trois dollars de frais, apparemment pour m'apprendre à ne pas traiter à l'avenir avec des paumés.

Je décrochai le téléphone et appelai Alvin Limardo à Los Angeles. Numéro non attribué. J'avais été assez prudente pour ne pas commencer à travailler pour lui avant d'avoir encaissé le chèque. Mais qu'allais-je faire du chèque certifié qui se trouvait dans mon coffre ? Pas question de le remettre tant que je ne serais pas payée.

J'abandonnai l'idée d'écrire à ce cher Limardo, imaginant bien ce qui se passerait. Aller à L.A. en voiture ? Oui, c'était la bonne solution. Avec les mauvais payeurs il ne faut pas attendre.

Je repérai sa rue sur le guide de Los Angeles. Même sur la carte, ça n'avait pas l'air d'un quartier plaisant. Je regardai ma montre. Il était dix heures et quart. Cela me prendrait une heure et demie d'aller là-bas. Puis une heure environ pour le trouver, l'engueuler, me faire payer et manger un morceau. Je serai de retour à mon bureau vers quatre heures. Eh bien, ça aurait pu être pire. J'arrêtai de pester contre la terre entière, pris mon sac et mes clefs de voiture.

À dix heures trente, j'avais fait le plein. J'étais sur la route.

CHAPITRE II

Je quittai la Ventura Freeway à Sherman Oaks et pris vers le sud la San Diego Freeway jusqu'au Venice Boulevard, où j'empruntai une rampe de sortie. D'après mon plan, j'étais tout près de l'endroit que je cherchais. Je fis demi-tour vers Sawtelle, la rue qui longe le freeway.

Quand je vis l'immeuble, j'eus un nouveau choc. Il était peint d'une couleur médicamenteuse et une banderole orange fluorescente y était accrochée qui disait : « APPARTEMENTS À LOUER ». Il était séparé du freeway par un caniveau de béton et protégé des véhicules par un mur en parpaing de trois mètres de haut, recouvert de messages destinés aux automobilistes. Des graminées poussaient à sa base et des déchets pendaient aux branches des quelques arbustes courageux qui parvenaient à résister aux gaz d'échappement. J'avais remarqué l'immeuble parce qu'il était typique de Los Angeles : nu, construit à l'économie, délabré. Sa façade avait quelque chose d'abject, et l'entrée était pire.

La rue consistait surtout en « bungalows » californiens, en petites maisons à deux chambres en bois et en stuc, avec des jardins pouilleux, sans arbres. La plupart étaient peints de tons pastels, des turquoise et des mauves bizarres, évoquant l'achat de peintures à prix réduit qui n'avaient pas complètement recouvert la couche précédente. Je trouvais une place de l'autre côté de la rue, verrouillai ma voiture et traversai.

L'immeuble commençait à tomber en morceaux. Le stuc avait l'air poudreux et sec, les encadrements de fenêtres en aluminium étaient piqués et gauchis. Le portail en fer forgé avait été arraché du mur, y laissant des trous où on aurait pu enfoncer le poing. Deux appartements au rez-de-chaussée étaient condamnés par des planches, et des poubelles pleines dégorgeaient leurs déchets à côté de l'escalier. Un gros chien jaune enfonçait avidement sa gueule dans cette pile d'ordures, ne trouvant qu'un vieux bout de pizza. Il s'enfuit avec la croûte serrée dans ses crocs comme un os.

Je pénétrai dans l'entrée. La majeure partie des boîtes aux lettres avait été arrachée du mur et le courrier était dispersé par terre comme des détrit. D'après l'adresse sur le chèque, Limardo vivait dans l'appartement 26, que je supposai être quelque part au-dessus. Il y avait apparemment quarante logements, mais seuls quelques noms d'occupants étaient indiqués. Cela me parut curieux. À Santa Teresa, la poste ne délivre même pas les prospectus s'il n'y a pas de nom

clairement libellé sur la boîte. Je m'imaginai le postier déversant le contenu de sa sacoche comme on vide une corbeille à papier et s'enfuyant avant que les habitants de l'immeuble ne se jettent sur lui en essaim. Les appartements s'étagaient autour d'un « jardin » de graviers, de pavés roses et de mauvaises herbes. Je montai les marches de béton fendillé.

Sur le palier du second, un Noir était assis dans un fauteuil pliant bancal, en métal. Il sculptait un morceau de savon avec un couteau, un magazine ouvert sur les genoux. C'était un homme massif, d'une cinquantaine d'années, dont les cheveux crépus viraient au gris sur les tempes. Il avait les yeux d'un brun boueux, une paupière tirée de côté par une ligne de points de suture qui lui traversait la joue.

Il m'évalua rapidement puis reporta toute son attention sur la sculpture qui prenait forme entre ses mains.

— Vous cherchez sûrement Alvin Limardo, dit-il.

— En effet, répondis-je surprise. Comment avez-vous deviné ?

Il sourit, révélant des dents parfaites, aussi blanches que le savon qu'il sculptait. Il leva le visage vers moi, sa blessure donnait l'impression qu'il clignait de l'œil.

— Petite, vous ne vivez pas ici. Je connais tout le monde. Et, d'après votre air, vous n'avez pas envie de louer quelque chose. Si vous saviez où vous allez, vous y iriez directement. Au lieu de ça, vous regardez partout comme si quelqu'un allait vous sauter dessus, moi y compris.

Il fit une pause pour m'examiner.

— Je dirais que vous êtes dans le social, la liberté surveillée, quelque chose comme ça. Peut-être assistante sociale.

— Pas mal, dis-je. Mais pourquoi Limardo ? Qu'est-ce qui vous fait croire que je le cherche ?

Il sourit de nouveau, montrant ses gencives roses.

— On est tous Alvin Limardo par ici. C'est un gag. Un nom qu'on utilise quand on fait marcher les gens. J'ai été Alvin Limardo la semaine dernière moi-même, dans la queue pour les bons de ravitaillement. Il a des allocations de chômage, de mutilé, familiales... Quelqu'un est venu la semaine dernière avec un mandat contre lui. J'y ai dit : « Alvin Limardo s'est tiré. Il est parti. Y a personne ici qui s'appelle comme ça maintenant. » L'Alvin Limardo que vous voulez... noir ou blanc ?

— Blanc, dis-je, et je décrivis l'homme qui était venu dans mon bureau samedi. Mon informateur se mit à hocher la tête dès les premiers mots, tout en continuant à lisser le savon de son couteau. Il semblait avoir sculpté une truie couchée sur le flanc avec sa portée lui grimant dessus pour téter.

— C'est John Daggett. Houlà ! Il est mauvais. C'est celui que vous

cherchez, mais il est parti.

— Vous avez une idée d'où il est allé ?

— Santa Teresa, j'ai entendu dire.

— Eh bien, je sais qu'il y était samedi dernier. C'est là que je suis tombée sur lui. Est-ce qu'il est revenu depuis ?

Il eut une moue sceptique.

— Je l'ai vu lundi et puis il est reparti. Mais doit y en avoir d'autres qui le cherchent. Il avait l'air d'un homme qui fuit et qui ne veut pas qu'on le rattrape. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Il m'a fait un chèque en bois.

Il me regarda avec surprise.

— Vous avez accepté un chèque d'un type comme ça ? Seigneur Dieu ! Ça va pas ?

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Je sais. C'est ma faute. Je me disais que je pourrais peut-être mettre la main dessus avant qu'il ne disparaisse définitivement.

Il secoua la tête, incapable de compatir.

— N'acceptez rien de ce genre de type. C'était votre première erreur. Venir ici, c'est peut-être la seconde.

— Est-ce que quelqu'un ici pourrait savoir comment le joindre ?

Il montra de son couteau un appartement deux portes plus loin.

— Demandez à Lovella. Elle sait peut-être. Peut-être pas.

— C'est une amie à lui ?

— Pas vraiment. C'est sa femme.

J'avais un peu plus d'espoir en frappant à la porte du numéro 26. J'avais craint qu'il n'ait rien laissé derrière lui. La porte était faite de deux feuilles de contreplaqué et quelqu'un l'avait trouée d'un coup violent à hauteur du genou. La vitre coulissante était ouverte sur quinze centimètres, un pan de rideau en sortait. Le carreau était fendu en diagonale, retenu par une large bande de chatterton. Des odeurs de cuisine provenaient de l'intérieur, du chou ou des brocolis, avec un soupçon de vinaigre et de graisse de bacon.

La porte s'ouvrit et une femme me regarda par l'entrebâillement. Sa lèvre supérieure était boursouflée, avec le genre d'éraflure que s'infligent les enfants en tombant de vélo quand ils apprennent à en faire. Son œil gauche était violet, entouré d'un arc-en-ciel de vert, de jaune et de gris. Elle avait les cheveux couleur de foin avec une raie au milieu, retenus au-dessus des oreilles par des pinces. Je n'arrivais pas à deviner son âge. Plus jeune que je ne m'y attendais, étant donné que John Daggett devait avoir plus de cinquante ans.

— Lovella Daggett ?

— Oui.

Elle semblait répugner à l'admettre.

— Je suis Kinsey Millhone. Je cherche John.

Elle se passa d'un air gêné la langue sur la lèvre, comme si elle ne s'était pas encore habituée à sa nouvelle forme. Elle avait une croûte qui ressemblait à une demi-moustache.

— Il n'est pas là. Je ne sais pas où il est. Pourquoi est-ce que vous le cherchez ?

— Il m'a engagée pour un certain travail, mais il m'a payée avec un chèque en bois. J'espérais régler ça.

Elle m'étudiait pendant qu'elle digérait l'information.

— Il vous a engagée pour quoi faire ?

— Remettre quelque chose à quelqu'un.

Elle n'en croyait pas un mot.

— Vous êtes flic.

— Non.

— Qui êtes-vous, alors ?

Je lui montrai ma licence. Elle fit demi-tour et s'éloigna de la porte, la laissant ouverte derrière elle. Je supposai que c'était sa façon de m'inviter à entrer.

Je pénétraï dans le salon et fermai la porte. La moquette était verte, en coton, du genre de celles qu'admirent tous les futurs locataires. Le seul mobilier consistait en une table à jouer et deux chaises en bois. Un rectangle plus clair, long de deux mètres, donnait à penser qu'il y avait eu un canapé, et des creux dans la moquette portaient la marque de deux fauteuils et d'une table à café disposés selon les règles de la conversation de salon. Ces temps-ci, en fait de conversation, Daggett s'était apparemment mis à lui frotter les côtes et à casser tout ce qui lui tombait sous la main. La douille de l'unique lampe que je vis avait été arrachée et les fils pendaient comme des ligaments déchirés.

— Où est passé le mobilier ?

— Il a tout mis au clou la semaine dernière. Il s'est servi de l'argent pour sa note de bar. La voiture est partie d'abord. C'était une ruine, mais c'est moi qui l'avais achetée. Vous devriez voir ce que j'ai comme lit en ce moment. Un vieux matelas taché de pisse qu'il a trouvé dans la rue.

Il y avait deux tabourets de bar à côté du comptoir et je me perchai sur l'un, regardant Lovella s'insinuer dans le petit espace qui servait de cuisine. Il y avait une casserole d'aluminium sur le gaz, de l'eau y bouillait furieusement. Sur l'un des brûleurs de derrière, des légumes mijotaient dans une théière bosselée.

Lovella portait un blue-jean et un tee-shirt blanc uni, mis à l'envers ; on voyait l'étiquette « Fruit of the Loom » sur son dos. Elle avait relevé et noué le bas du tee-shirt comme un soutien-gorge, découvrant son ventre.

— Vous voulez du café ? J'étais en train d'en faire.

— Oui, s'il vous plaît.

Elle rinça une tasse au robinet d'eau chaude et l'essuya rapidement avec une serviette en papier. Elle la posa sur le comptoir, y mit une cuillerée de café en poudre puis se servit de la même serviette pour prendre la casserole. L'eau crépita quand elle la versa. Elle remplit une autre tasse, remua le contenu et la poussa vers moi avec la cuillère dedans.

— Daggett est un taré. Ils devraient l'enfermer à vie, me dit-elle avec indifférence.

— C'est lui qui vous a fait ça ? demandai-je en faisant passer mon regard sur son visage tuméfié.

Elle me fixa de ses yeux gris et morts sans prendre la peine de répondre. De près, je me rendis compte qu'elle n'avait pas beaucoup plus de vingt-cinq ans. Elle se pencha, appuyant les coudes sur le comptoir, les mains autour de sa tasse. Elle ne portait pas de soutien-gorge, ses seins étaient gros, mous et pendants comme des ballons remplis d'eau, les tétons bosselaient le tissu. Je me demandai si c'était une pute. J'en avais connu quelques-unes qui donnaient cette impression de sensualité insouciant – tout en surface, sans aucun sentiment en dessous.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

— Ça vous gêne si je fume ?

— Vous êtes chez vous !

Ça me valut un pâle sourire, le premier. Elle prit un paquet de Pall Mall, déclencha l'allume-gaz et prit du feu en penchant la tête de côté pour ne pas se brûler les cheveux. Elle tira une profonde bouffée et la rejeta, envoyant vers moi un nuage de fumée.

— Six semaines, répondit-elle à retardement. Nous sommes devenus correspondants quand il était à San Luis. On s'est écrit un an et je l'ai épousé à la minute où il est sorti. Stupide ? Bon Dieu ! Vous arrivez à croire que j'ai fait ça ?

Je haussai les épaules. Peu lui importait si j'y croyais ou non.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Par un copain à lui. Un type qui s'appelait Billy Polo, avec qui je sortais. En prison, ils causaient de femmes ensemble et il a parlé de moi. Je suppose que Billy a dit que j'étais formidable, alors Daggett m'a contactée.

Je pris une petite gorgée de café. Il avait ce goût plat, presque tourné, de l'instantané, avec des grains de poudre sur le bord de la tasse.

— Oh bien sûr, excusez-moi.

Elle sortit une boîte de lait condensé du réfrigérateur.

Ce n'était pas exactement ce à quoi je pensais, mais j'en mis dans mon café, m'étonnant de voir le lait remonter à la surface et y faire

des taches blanches... Je me demandai si une voyante pourrait y lire l'avenir comme dans le marc de café. Je croyais voir venir une indigestion, mais je n'en étais pas sûre.

— Daggett est séduisant quand il veut, dit-elle. Mais donnez-lui deux verres et il devient mauvais comme une vipère.

J'avais déjà entendu cette histoire.

— Pourquoi ne partez-vous pas ? demandai-je comme je le fais toujours.

— Parce qu'il viendrait me chercher, voilà pourquoi, dit-elle sèchement. Vous ne le connaissez pas. Il me tuerait sans que ça l'empêche de dormir. Pareil si j'appelais les flics. Tenez tête à ce type et il vous fait avaler vos dents. Il hait les femmes, c'est ça son problème. Bien sûr, quand il est sobre, il peut vous charmer en cinq minutes. De toute façon, j'espère qu'il est parti pour de bon. Il a reçu un coup de téléphone lundi et il a filé à toute vitesse. Je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis. Mais, bien sûr, le téléphone a été coupé hier, alors je ne sais pas comment il pourrait me contacter même s'il en avait envie.

— Pourquoi n'allez-vous pas voir son responsable de liberté surveillée ?

— Oui, je pourrais, dit-elle à contrecœur. Il va le voir chaque fois qu'il passe par ici. Il a eu un boulot pendant deux jours, et puis il a laissé tomber. Bien sûr, il n'est pas censé boire. Je suppose qu'il a essayé de jouer le jeu au début, mais c'était trop dur pour lui.

— Pourquoi ne vous en allez-vous pas pendant que vous en avez l'occasion ?

— Pour aller où ? Je n'ai pas un sou.

— Il y a des organisations pour les femmes battues. Appelez le centre d'aide aux victimes de viols. On vous aidera.

Elle repoussa la suggestion d'un geste.

— Bon Dieu, les gens comme vous me font marrer. Ça vous est déjà arrivé de vous faire tabasser par un mec ?

— Pas un avec qui j'étais mariée. Je ne supporterais pas ce genre de merde.

— C'est ce que je disais aussi, ma vieille, mais, je vais vous dire, on ne s'en sort pas si facilement. Pas avec un salaud comme Daggett. Il a juré qu'il me trouverait au bout du monde, et il le ferait.

— Pourquoi était-il en prison ?

— Il ne l'a pas dit et je ne lui ai pas demandé. Ce qui était stupide aussi. Au début, ça ne faisait aucune différence pour moi. Il a été bien pendant deux semaines, comme un gosse, vous voyez ? Et gentil. Bon Dieu, il me tournait autour comme un chiot. On ne se lassait pas l'un de l'autre, et c'était comme les lettres qu'on s'écrivait. Et puis, un soir, il s'est mis au Jack Daniel's...

— Est-ce qu'il a jamais mentionné le nom de Tony Gahan ?

— No-on. Qui c'est ?

— Je n'en suis pas sûre. Un gosse qu'il m'a demandé de retrouver.

— Avec quoi est-ce qu'il vous a payée ? Je peux voir le chèque ?

Je le sortis de mon sac et le posai sur le comptoir. Je me dis qu'il valait mieux ne pas parler du chèque certifié. Je ne pensais pas qu'elle serait ravie de voir son cher mari distribuer aussi généreusement l'argent du ménage.

— Si je comprends bien, Limardo est un nom fabriqué de toutes pièces ?

Elle étudiait le chèque.

— Ouais, mais Daggett gardait quand même un peu d'argent sur son compte. Il a dû le vider juste avant de partir.

Elle tira une bouffée de sa cigarette en me rendant le chèque. Je parvins à détourner la tête à temps pour éviter sa fumée dans la figure.

— Ce coup de téléphone qu'il a reçu lundi, c'était quoi ?

— Aucune idée. J'étais à la laverie. Quand je suis rentrée, il était encore au bout du fil, le visage aussi gris que ce torchon. Il a tout chamboulé en cherchant son chéquier. J'avais peur qu'il ne s'en prenne à moi, croyant que je l'avais fauché, mais il avait trop la trouille pour s'occuper de moi.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il est allé ?

Un éclair passa dans ses yeux, une émotion qu'elle dissimula en baissant le regard.

— Il n'avait qu'un ami et c'était Billy Polo, là-haut à Santa Teresa. S'il avait besoin d'aide, c'est là-bas qu'il irait. Je crois qu'il avait aussi de la famille par là, mais je ne sais pas ce qu'ils sont devenus. Il n'en parlait pas beaucoup.

— Alors, Polo est sorti de prison ?

— J'ai entendu dire ça en effet...

— Eh bien, puisque c'est la seule piste qui me reste, je vais essayer de mettre la main sur ce Billy Polo. Si vous avez des nouvelles de l'un ou de l'autre, contactez-moi. En PCV.

Sur ce, je lui tendis une carte de visite professionnelle sur laquelle j'ajoutai au dos mon numéro et mon adresse personnels.

Elle regarda les deux côtés de la carte.

— Qu'est-ce que vous croyez qu'il se passe ? demanda-t-elle presque timidement.

— Je ne sais pas et peu m'importe. Dès que je l'aurai retrouvé, je réglerai cette histoire et *terminé*.

CHAPITRE III

Puisque j'étais dans le secteur, j'en profitai pour passer à la banque. La responsable de la clientèle était aimable comme un furoncle. Une jeunesse de vingt ans aux cheveux noirs et à l'air égaré d'une intérimaire débarquée la veille pour son premier job. Elle n'ouvrait la bouche que pour dire non. Non pour vérifier le compte d'Alvin Limardo, car celui-ci avait été clos. Non pour me dire s'il y avait un autre compte au nom de John Daggett. Et non encore pour compulsurer le registre où Limardo avait signé le jour où il avait fait certifier le chèque. Bref, il fallait faire quelque chose avec cette fille trop compréhensive.

Je lui brandis donc ma licence sous le nez.

— Regardez, dis-je. Vous voyez ça ? Je suis détective privé. J'ai un problème. On m'a embauchée pour remettre à quelqu'un un chèque certifié, mais je n'arrive pas à retrouver mon client, je ne sais pas où est la personne à qui je dois le remettre et je cherche juste à trouver une piste pour pouvoir faire mon travail.

— Je comprends, dit-elle.

— Mais vous ne me donnerez aucun renseignement, c'est ça ?

— Le règlement de la banque l'interdit.

— C'est contre le règlement qu'Alvin Limardo me fasse un chèque en bois ?

— Oui.

— Alors, qu'est-ce que je suis censée en faire ? Le manger ?

— Portez plainte contre lui.

— Mais je ne peux pas le trouver. On ne peut pas traîner un fantôme devant un tribunal.

Elle me regarda l'air vide, sans faire de commentaire.

— Et les vingt-cinq mille dollars ? Qu'est-ce que je dois en faire ?

— Je n'en ai aucune idée.

Je fixai le dessus du bureau. Déjà quand j'étais à la maternelle je ne céda pas facilement devant l'adversité. J'aimais le combat. Ça me faisait du bien.

— Je veux parler à votre directeur !

— Mr. Stallings ? Il n'est pas là aujourd'hui.

— Eh bien, quelqu'un d'autre alors !

Elle secoua la tête.

— Je suis la responsable du service clientèle.

— Responsable de quoi ? Vous ne foutez rien de rien !

Elle prit l'air pincé.

— Veuillez surveiller votre langage.

— Que faut-il donc que je fasse pour qu'on m'aide, ici ?

— Avez-vous un compte chez nous ?

— C'est comme ça qu'on obtient de l'aide ?

Ça tournait au guignol ; je m'éloignai ne trouvant rien de plus cinglant à lui lancer que « pfue » !

En fait, j'étais surtout furieuse contre moi-même, furieuse de m'être laissé bernier comme une collégienne par le premier salopard venu. Furieuse contre cette tentative inutile...

Je repris ma voiture et repartis vers Santa Teresa.

Il était quatre heures quand j'arrivai chez moi. Pas question de passer au bureau dans l'humeur où j'étais.

Arrivée à l'appartement je jetai mon sac sur la table et accrochai ma veste à une patère. Je lançai mes bottes dans un coin, puis j'allai prendre une bouteille de vin blanc dans le frigo. J'aime bien de temps en temps acheter du vin en bouteille. C'est plus chic et il est meilleur que dans les packs en carton. Je l'ouvris et me versai un verre. Je bus lentement plusieurs gorgées en fermant les yeux. L'alcool me chauffa les veines et me réconforta. Je décidai de trouver cet animal de Billy Polo dans l'annuaire.

De nouveau mon humeur vira à l'orage. Il n'y avait pas de Billy Polo dans l'annuaire. Nada ! Ni de Gahan.

Je repensai subitement à ce qu'avait dit Lovella. Daggett avait vécu à Santa Anna. Il lui restait peut-être des parents ici.

Il y avait en effet quatre Daggett à Santa Anna. Je les appelai.

Les deux premiers m'envoyèrent sur les roses, mais le troisième répondit à ma question « Connaissez-vous John Daggett ? » par un de ces silences pesants qui indiquent la réflexion.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? demanda-t-il, sans figoler.

C'était délicat, parce que tout ce que j'avais entendu dire sur Daggett ne me poussait pas à me présenter comme une amie. Un type comme lui ça n'a que des ennemis... Parler de l'argent qu'il me devait n'était guère mieux, l'autre allait me raccrocher au nez en me disant qu'il n'était ni flic, ni curé, qu'il ne pouvait donc ni me ramener mon fric, ni prier pour qu'on me le rende. J'aurais pu dire que j'avais de l'argent à lui rendre, à ce John Daggett... mais qui goberait une salade pareille à notre époque ?

— À dire vrai, je n'ai rencontré John qu'une seule fois, mais nous avons un ami commun. Je crois que John a ses coordonnées.

— Qui est-ce que vous essayez de joindre ?

Ça me prit au dépourvu, je n'avais pas encore inventé cette partie-là.

— Qui ? Euh... Alvin Limardo. Est-ce que John a déjà parlé

d'Alvin ?

— Non, je ne crois pas. Mais vous vous trompez peut-être d'endroit. Le John Daggett qui vivait ici est maintenant en prison, depuis... oh, à peu près deux ans.

Son ton évoquait un retraité pour qui même un faux numéro recelait des possibilités intéressantes. J'étais tombée pile.

— C'est bien lui, dis-je. Il était à San Luis Obispo.

— Il y est toujours.

— Oh non. Il est sorti. Il y a un mois et demi.

— John ? *Non*, m'dame. Il est toujours en prison et j'espère qu'il y restera. Je ne voudrais pas dire du mal de lui, mais c'est ce qu'on appelle un type à problèmes.

— À problèmes ?

— Eh bien, oui. C'est ce que je dirais. John est le genre d'homme qui cause des problèmes et, d'habitude, très sérieux.

— Oh vraiment, dis-je. Je ne m'en étais pas aperçue.

Je gagnai du temps, trop contente que l'homme se soit mis à bavarder. Tant qu'il continuait, j'avais une chance de trouver une piste conduisant à Daggett. Je me lançai.

— Êtes-vous son frère ?

— Son beau-frère, Eugene Nickerson.

— Vous êtes marié à sa sœur ?

Il rit.

— Non, il a épousé *ma* sœur. Elle s'appelait Nickerson avant de devenir une Daggett.

— Vous êtes le frère de Lovella ?

J'essayais de m'imaginer un frère et une sœur ayant quarante ans de différence.

— Non, le frère d'Essie.

J'écartai le combiné de mon oreille et le regardai. De quoi parlait-il ?

— Une minute. Je ne comprends pas. Peut-être qu'on ne parle pas du même homme.

Je lui décrivis brièvement le John Daggett que j'avais rencontré. Je ne voyais pas comment il pourrait y en avoir deux, mais il y avait quelque chose de bizarre là-dedans.

— C'est bien lui. D'où le connaissez-vous ?

— Je l'ai rencontré samedi dernier, ici même à Santa Teresa.

Profond silence au bout de la ligne.

Je le rompis après un moment.

— Est-ce que je pourrais vous voir pour parler de tout ça ?

— Il vaudrait mieux, je crois, dit-il. Comment vous appelez-vous ?

— Kinsey Millhone.

Il m'expliqua comment aller chez lui.

La maison était en bois, peinte en blanc, avec un petit porche, plongée dans l'ombre de Capillo Hill, à l'ouest de la ville. La rue était minuscule, il n'y avait que trois maisons de chaque côté, et elle se terminait sur un parking en gravillons à côté de la maison des Daggett. Des grillages mal tendus séparaient les terrains. On avait planté des buissons çà et là, mais ils s'étaient étiolés et n'étaient plus que des masses de brindilles sèches. La maison avait l'air malheureux d'un chien errant qu'on a enfermé dans un coin en attendant la fourrière.

Je montai les marches de bois et frappai. Eugene Nickerson ouvrit la porte. Il ressemblait à ce que j'avais imaginé : la soixantaine, de taille moyenne, avec des cheveux gris raides et les sourcils qui se rejoignaient. Ses yeux étaient petits et pâles, les cils presque blancs. Les épaules étroites, la taille épaisse, des bretelles sur une chemise de flanelle. Il avait une bible dans la main gauche, l'index glissé dedans pour garder la page.

Oh, oh, me dis-je.

— Il faut que je vous redemande votre nom, dit-il en me faisant entrer. Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était.

Je lui serrai la main.

— Kinsey Millhone. Heureuse de vous connaître, Mr. Nickerson. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout. Nous nous préparons pour le catéchisme. Nous y allons d'habitude le mercredi soir, mais le pasteur avait la grippe, aussi la réunion a-t-elle été retardée. Voici ma sœur, Essie Daggett. La femme de John. (Il montrait la femme assise sur le sofa.) Appelez-moi Eugene, si vous voulez, ajouta-t-il.

J'eus un bref sourire d'assentiment, puis me tournai vers elle.

— Bonjour, Mrs. Daggett. Je vous remercie de me recevoir, lui dis-je en lui tendant la main.

Elle avait une poignée de main mollaissone qui me laissa une désagréable impression. Son visage était large et pâle, ses cheveux grisonnants mal coupés et des lunettes, aussi épaisses que des loupes, surmontaient un nez épais. Elle dégageait une violente odeur de muguet.

Eugene m'invita à m'asseoir. J'avais le choix entre le sofa où se trouvait Essie et une chaise Windsor avec un barreau cassé. J'optai pour la chaise, sans être vraiment très rassurée. Eugene s'assit dans un rocking-chair en osier qui craqua sous son poids. Il marqua sa page avec le signet violet qui pendait de la reliure, puis posa sa bible sur la table devant lui.

— Puis-je vous offrir un verre d'eau ? demanda-t-il. Nous ne buvons aucun excitant. Mais j'ai aussi de la limonade.

— Non merci, vraiment, répondis-je.

J'étais sérieusement inquiète. Les grenouilles de bénitier c'est

comme les gens très riches. Ils sont bourrés de principes et il faut respecter une certaine étiquette avec eux. La moindre erreur et vous sentez l'atmosphère se raidir. Bref, c'était pas vraiment l'ambiance... Comment John Daggett pouvait-il être lié à ces deux-là ?

— Selon nous, John Daggett est toujours en prison, et vous semblez avoir une autre opinion..., me dit Eugene en s'éclaircissant la gorge.

— Je suis aussi déconcertée que vous, dis-je.

Je réfléchissais à toute allure, il me fallait absolument leur arracher des renseignements, sans livrer la nature réelle de mes préoccupations. Que Daggett soit en liberté surveillée n'était pas le seul problème. Il y avait aussi Lovella. Je ne voulais pas être celle par qui le scandale arrive... à savoir annoncer que ce monsieur, apparemment toujours marié, avait une nouvelle épouse !

— Auriez-vous une photo de lui ? demandai-je. Peut-être que l'homme à qui j'ai parlé a faussement prétendu être votre beau-frère.

— Peut-être, peut-être, dit Eugene dubitativement. Mais ce que vous nous dites lui ressemble beaucoup.

Essie tendit le bras et saisit un petit cadre d'argent ornementé. Dedans, une photo couleur montrait un couple se tenant par la main.

— Elle a été prise pour notre 35^e anniversaire de mariage, dit-elle.

Elle avait une voix nasale, avec un ton rancunier. Elle passa la photo à son frère, comme s'il ne l'avait jamais vue et voulait y jeter un coup d'œil.

— Peu de temps avant que John ne parte pour San Luis, ajouta Eugene.

D'après son ton, on aurait pu croire que John était en voyage d'affaires.

J'examinai la photo. C'était bien Daggett, l'air aussi gêné que dans ces endroits où on s'habille en soldat confédéré ou en gentilhomme victorien. Son col avait l'air trop serré, ses cheveux trop aplatis par la gomina. Son visage était tendu, comme s'il allait s'enfuir d'une minute à l'autre. Essie était assise à côté de lui, aussi énergique que du fromage blanc. Elle portait ce qui semblait être une robe en crêpe de Chine lilas, avec les épaules rembourrées, et des boutons en verre, un gros bouquet d'orchidées accroché du côté gauche.

— Quel couple adorable, murmurai-je, me sentant coupable de tant de mensonge. En effet, c'était une photo terrible. Essie avait l'air d'un bouledogue et John de quelqu'un qui se retient de péter.

Je rendis la photo à Essie.

— Quel crime a-t-il commis ?

Elle inspira bruyamment.

— Nous préférons ne pas parler de cela, intervint doucement Eugene. Dites-nous plutôt comment vous l'avez rencontré.

— Eh bien, évidemment, je ne le connais pas bien. Je crois vous l'avoir dit au téléphone. Nous avons un ami commun et c'est lui que j'essaie de joindre. John a dit qu'il avait de la famille par ici et j'ai essayé à tout hasard. Je suppose que vous n'avez pas eu de contact avec lui récemment.

Essie remua sur le sofa.

— Nous l'avons soutenu aussi longtemps que possible. Le pasteur a dit qu'à son avis nous en avons fait assez. Nous ne savons pas avec quoi John lutte dans les ténèbres de son âme, mais il y a une limite à ce qu'on peut *supporter*.

Sa voix était devenue dure, et je me demandai d'où cela venait. De la rage, peut-être de l'humiliation, du martyre que souffrent les faibles quand ils tombent aux mains d'un misérable.

— J'ai l'impression que John était plutôt difficile à vivre.

Essie serra les lèvres, les mains dans son giron.

— Eh bien, c'est comme le dit la Bible : *Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites le bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous méprisent et vous persécutent !*

C'était une accusation. Elle se mit à se balancer d'énervement.

« Attention, me dis-je, l'aiguille est passée dans le rouge. »

Eugene fit craquer son fauteuil, attirant de surcroît mon attention en se raclant la gorge.

— Vous avez dit que vous l'avez vu samedi. Puis-je vous demander à quel propos ?

Je me rendis compte que j'aurais eu intérêt à rester un peu moins dans l'improvisation. J'avais eu tort de faire confiance à mon esprit d'à-propos, l'explosion d'Essie m'avait tellement affectée que ma tête était vide. Elle se pencha en avant.

— Avez-vous été sauvée ?

— Pardon ? dis-je, effarée.

— Avez-vous reçu Jésus dans votre cœur ? Avez-vous rejeté le péché ? Vous êtes-vous *repentie* ? Avez-vous été lavée par le sang de l'agneau ?

Un postillon m'atteignit au visage, mais je n'osai pas réagir.

— Pas dernièrement, répondis-je en me demandant ce qui, chez moi, peut bien attirer ce genre de femme.

— Essie, je suis sûr qu'elle n'est pas venue ici pour réfléchir à son âme, dit Eugene. (Il regarda sa montre.) Bonté divine, c'est l'heure de ton médicament.

Je sautai sur l'occasion.

— Je ne veux pas prendre plus de votre temps, dis-je négligemment. Votre aide m'a été précieuse et, si j'ai besoin d'autres renseignements, je vous téléphonerai.

Je fouillai dans mon sac pour y trouver une carte de visite et la

posai sur la table.

Essie avait passé la vitesse supérieure.

— Et ils te lapideront avec des pierres, et ils te *perceront* de leurs épées. Et ils brûleront ta maison avec le feu, et te feront passer en jugement devant de nombreuses femmes ; et tu cesseras déjouer à l'hétaïre, et tu ne te vendras plus...

— Eh bien, okay ; merci beaucoup, dis-je en me glissant vers la porte.

Eugene tapotait les mains d'Essie, trop absorbé pour s'occuper de moi.

Je fermai la porte et filai au trot vers ma voiture. Il commençait à faire sombre et le quartier ne me plaisait pas vraiment.

CHAPITRE IV

Le vendredi matin, je me levai à six heures et j'allai faire mon jogging sur la plage. Pendant la plus grande partie de l'été, une blessure m'avait empêchée de courir, mais je m'y étais remise depuis deux mois et je me sentais bien. Je n'ai jamais donné trop de valeur à l'effort physique, et je l'évite quand c'est possible, mais j'ai remarqué que, plus je vieillissais, plus mon corps s'amollissait, comme du beurre hors du frigo. Je n'aime pas voir mes fesses pendre et mes cuisses s'étaler comme des culottes de cheval. Pour cause de jeans serrés, mon vêtement favori, je fais cinq kilomètres de jogging par jour, sur la piste cyclable qui longe la plage.

L'aube s'étalait sur l'horizon comme une aquarelle : bleu cobalt, violet et rose en strates horizontales. Il y avait des nuages sur l'océan, amenant l'odeur des mers lointaines jusqu'aux rouleaux qui s'écrasaient sur la plage. Il faisait froid et je courais autant pour me tenir chaud que pour rester en forme.

Je rentrai chez moi à 6 h 25, pris une douche, mis un jean, un pull et mes bottes, puis mangeai un bol de céréales. Je lus le journal de la première à la dernière page, regardant avec intérêt la carte météo qui montrait la spirale d'une tempête descendant de l'Alaska. Il y avait quatre-vingts pour cent de risques d'averse dans l'après-midi, et d'autres averses prévues pour le week-end, le ciel se dégageant lundi soir. À Santa Teresa, on n'a pas l'habitude de la pluie, et la ville prend alors un air de fête. J'ai toujours tendance, dans ces cas-là, à m'enfermer confortablement avec un bon bouquin. Je venais d'acheter un nouveau roman de Len Deighton et j'étais impatiente de le commencer.

À neuf heures, avec répugnance, je sortis un blouson et pris mon sac, verrouillai la porte et partis au bureau. Le soleil donnait un peu de chaleur pendant que des bancs de nuages anthracite venaient des îles à quarante-cinq kilomètres de là. Je laissai ma voiture au parking et montai par l'escalier de secours, dépassant la double porte vitrée de la California Fidelity où le travail avait déjà commencé.

J'entrai dans mon bureau et jetai mon sac sur une chaise. Il n'y avait pas de message sur le répondeur. Je triai le courrier de la veille, puis tapai le compte rendu de mes visites chez Lovella Daggett et chez Eugene Nickerson et sa sœur Essie. Puisque personne ne semblait savoir où était John Daggett, je décidai d'essayer de trouver Billy Polo. Il me faudrait des informations pour fouiller dans les archives avec

succès. J'appelai la police de Santa Teresa et demandai à parler au sergent Robb.

J'avais rencontré Jonah Robb en juin dernier, alors que je travaillais sur un cas de disparition. Son statut incertain d'homme marié me déconseillait une liaison avec lui, mais je gardais de l'intérêt à son égard. C'était ce qu'on appelle un Irlandais basané : les cheveux noirs, les yeux bleus et (peut-être) une touche de masochisme. Je ne le connaissais pas assez bien pour décider quelle part de ses souffrances il s'infligeait délibérément, et je n'étais pas sûre de vouloir le découvrir. Je me dis parfois que les meilleures liaisons sont celles qu'on ne consomme pas. Pas de scènes, pas de déceptions, et les deux partenaires gardent leurs névroses pour eux. Quelle que soit leur apparence extérieure, la plupart des êtres humains sont équipés de la même machinerie émotionnelle compliquée. Dans l'intimité, on commence à voir les dégâts causés par des passions qui se sont heurtées de front comme des trains sur une même voie. J'avais déjà assez donné, au cours des années. Je n'allais pas mieux que lui, alors pourquoi se compliquer la vie ?

Deux sonneries, puis on décrocha.

— Service des personnes disparues, sergent Robb.

— Bonjour, Jonah. C'est Kinsey.

— Hé, mignonne, qu'est-ce que je peux faire de légal pour toi ?

Je souris.

— Une vérification sur deux anciens escrocs ?

— Sûr, pas de problème, dit-il.

Je lui donnai les deux noms et le peu de renseignements dont je disposais. Il nota le tout et me dit qu'il me rappellerait. Il allait remplir un formulaire et poser la question à l'ordinateur central interfédéral, ce qui était un délit puisque je n'avais pas vraiment droit d'y avoir accès. En gros, un enquêteur privé n'a pas plus de droits qu'un citoyen ordinaire et se repose sur sa débrouillardise, sa patience et sa pugnacité pour obtenir des renseignements dont les services de police disposent naturellement. C'est frustrant, mais on peut s'arranger. Je suis en relation avec des gens qui participent au système à un point ou un autre de la chaîne. J'ai des contacts aux télécoms, dans les organismes de crédit et les compagnies de gaz et d'électricité, et au bureau des cartes grises. À l'occasion, je peux m'adresser à des organismes fédéraux, mais seulement si j'ai quelque chose à leur donner en échange. Quant aux informations plus personnelles, je peux en général compter sur les gens pour dire du mal les uns des autres à la première occasion.

Je préparai un dossier de recherche pour Billy Polo et me mis au travail.

Connaissant Jonah, j'étais sûre qu'il allait appeler le service de

liberté surveillée et trouver l'adresse actuelle de Billy Polo. En attendant, je voulais travailler un peu de mon côté. Les recherches personnelles vous amènent toujours de bonnes surprises. Je ne voulais pas laisser tomber ça, c'était la sève de ce boulot. Je savais que Polo n'était pas dans l'annuaire de l'année, mais j'appelai les renseignements, pensant qu'il s'était peut-être fait mettre le téléphone récemment. Il n'y avait rien à son nom.

J'appelai mon copain au service municipal qui s'occupait de tous les branchements. Il n'avait rien. Il ne semblait pas que Billy ait demandé à être raccordé sous son nom au gaz, à l'électricité ou à l'eau dans le secteur, mais il pouvait louer une chambre quelque part, chez des particuliers, sans que les charges soient à son nom.

J'appelai cinq ou six hôtels miteux dans le bas de State Street. Polo n'y était pas descendu, et son nom ne rappelait rien à personne. Tant que j'y étais, je mentionnai celui de John Daggett, sans plus de résultats.

Je savais qu'il était complètement inutile d'essayer d'arracher un renseignement à l'agence locale de la sécurité sociale, et je doutais de trouver Billy Polo sur les listes d'électeurs.

Ça me laissait quoi ?

Je regardai ma montre. Il n'y avait qu'une demi-heure que j'avais parlé avec Jonah. Je ne savais pas quand il rappellerait, et je ne voulais pas perdre mon temps en attendant son coup de fil. J'attrapai mon blouson, fermai le bureau, descendis par l'escalier principal, donnant dans State Street, et marchai jusqu'à la bibliothèque municipale.

Je trouvai une table libre dans la section des renseignements et sortis les annuaires des cinq dernières années, vérifiant l'un après l'autre. Je trouvai Polo dans le quatrième volume. Très bien. Je notai l'adresse, dans Merced Street, me demandant si sa condamnation expliquait qu'il ait disparu de l'annuaire depuis.

J'allai dans la section archives de Santa Teresa et pris le répertoire de la ville pour cette année. En plus d'un classement alphabétique, le répertoire comporte un classement par adresses.

En dix minutes, j'obtins une liste de sept personnes qui avaient vécu près de Billy Polo dans Merced Street. En vérifiant dans l'annuaire actuel, je m'aperçus que deux d'entre elles vivaient toujours là. Je pris note de leurs coordonnées, rangeai les volumes et sortis.

Le soleil, qui depuis une heure ne faisait que des apparitions, était maintenant presque caché par les nuages qui couvraient le ciel, avec ici et là des échappées de bleu, comme des trous dans une couverture. L'air se rafraîchissait rapidement et une brise humide faisait voler les jupes des femmes. Je regardai vers l'océan et vis ce voile gris silencieux qui annonce que la pluie tombe déjà à quelques kilomètres

de là. Je hâtai le pas.

De retour au bureau, j'ajoutai ces nouveaux renseignements au dossier que j'avais constitué. J'étais sur le point de fermer pour la journée quand on frappa à la porte. J'hésitai, puis allai voir.

Une femme se tenait dans le couloir, la fin de la trentaine, le visage pâle et sans expression.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Je suis Barbara Daggett.

Je priai brièvement pour que ce ne soit pas la femme numéro trois et demandai avec optimisme :

— La fille de John Daggett ?

— Oui.

C'était une de ces blondes glaciales, la peau fine comme de la soie, grande et bien faite, avec de courts cheveux raides qui s'écartaient de son visage. Elle avait les pommettes haut placées, les sourcils délicats et le regard perçant de son père. L'œil droit était vert, le gauche bleu. Une fois, j'avais vu un chat blanc avec de tels yeux, et cela m'avait tout aussi déconcertée. Elle portait un tailleur de laine grise – tenue de travail – et un corsage blanc sévère, avec un col haut et de la dentelle devant. Ses escarpins étaient bordeaux, assortis à son sac à main. Elle avait l'air d'une avocate ou d'un agent de change, de quelqu'un qui avait l'habitude du pouvoir.

— Entrez donc, dis-je, je me demandais justement comment vous contacter. Je suppose que votre mère vous a parlé de ma visite.

Elle prit un siège, me fixant de son regard pénétrant pendant que je contournais le bureau et m'asseyais. Je fus tentée de lui offrir du café, mais tout compte fait je n'avais pas vraiment envie qu'elle reste si longtemps. Même l'air autour d'elle semblait glacé et la façon dont elle me regardait me déplaisait. Je me renversai dans mon fauteuil tournant.

— Que puis-je faire pour vous, Barbara ?

— Pourquoi recherchez-vous mon père ?

Je haussai les épaules, en faisant le minimum, m'en tenant à l'histoire du début.

— Ce n'est pas vraiment lui que je cherche, mais un de ses amis.

— Pourquoi est-ce qu'on ne nous a pas dit que papa était sorti de prison ? Ma mère est effondrée. Il a fallu appeler un médecin pour qu'il lui donne des calmants.

— Je suis désolée, dis-je.

Barbara Daggett croisa les jambes et lissa sa jupe, l'air agitée.

— Dé-so-lée ? Vous ne savez pas l'effet que ça lui a fait. Elle commençait juste à se sentir en sécurité. Maintenant, on apprend qu'il est quelque part en ville et elle est bouleversée. Je ne comprends pas ce qui se passe.

— Miss Daggett, je ne suis pas du service de liberté surveillée. Je ne sais pas quand il est sorti, ou pourquoi vous n'avez pas été prévenus. Les problèmes de votre mère ne datent pas d'hier.

Ses joues se colorèrent un peu.

— C'est vrai. Ses problèmes datent du jour où elle l'a épousé. Il a bousillé sa vie. Il a bousillé nos vies à tous.

— Vous faites peut-être référence à son penchant pour la boisson ? Elle écarta cela d'un geste.

— Je veux savoir où il est. Il faut que je lui parle.

— Pour l'instant, je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve. Si je l'apprends, je vous le dirai. C'est le mieux que je puisse faire.

— Mon oncle m'a dit que vous l'aviez vu samedi.

— Brièvement.

— Que faisait-il en ville ?

— Je ne le lui ai pas demandé.

— Mais de quoi avez-vous parlé ? Qu'est-ce qu'il pouvait attendre d'un détective privé ?

Je n'avais pas l'intention de la renseigner, aussi j'essayai sa méthode et ignorai la question posée.

Je pris un bloc-notes et un stylo.

— À quel numéro peut-on vous joindre ?

Elle ouvrit son sac et en sortit une carte de visite qu'elle me tendit. Son bureau était à quelques pâtés de maisons du mien, dans State Street, elle était président-directeur d'une firme qui s'appelait FMS.

Comme si elle répondait à une question, elle me dit :

— Je crée et vends des logiciels financiers. Voilà le numéro de mon bureau. Je ne suis pas dans l'annuaire. Si vous avez besoin de me joindre chez moi, le numéro est ici.

— Ça a l'air intéressant, dis-je. Quelle formation avez-vous ?

— J'ai un diplôme de maths et de chimie de Stanford, et un double master en informatique et en engineering de l'université de Californie du Sud.

Je sentis mes sourcils se hausser d'admiration. Je ne voyais chez elle aucun indice que Daggett ait bousillé sa vie, mais je gardai la remarque pour moi. Il y avait de toute évidence d'autres choses en Barbara Daggett que ce qu'indiquait son statut professionnel. C'était peut-être une de ces femmes qui réussissent en affaires et échouent dans leurs relations amoureuses. Je connaissais le problème, aussi je décidai de ne pas porter de jugement. Où est-il écrit que de vivre en couple est un gage de valeur humaine ?

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

— J'ai un rendez-vous. Faites-moi savoir si vous entendez parler de lui.

— Puis-je vous demander ce que vous lui voulez ?

— Je pousse maman à demander le divorce, mais elle a refusé jusqu'à présent. Peut-être que je pourrai parvenir à le persuader, lui, de divorcer.

— Je suis surprise qu'elle n'ait pas divorcé il y a des années.

Son sourire était froid.

— Elle dit l'avoir épousé « pour le meilleur et pour le pire ». Jusqu'à maintenant, il n'y a pas eu de « meilleur ». Peut-être espère-t-elle y goûter un peu avant d'abandonner.

— Et sa condamnation ? Quel en était le motif ?

Quelque chose passa sur le visage de Barbara Daggett et je crus d'abord qu'elle ne répondrait pas.

— Homicide par imprudence, dit-elle finalement. Il était ivre et a eu un accident. Cinq personnes ont été tuées, dont deux gosses.

Je ne trouvai aucune réponse à faire et elle ne semblait d'ailleurs pas en attendre. Elle se leva, termina la conversation par une poignée de main de principe et partit. J'entendis le bruit régulier de ses hauts talons marteler le couloir et s'éloigner peu à peu.

CHAPITRE V

Lorsque je fermai le bureau et descendis à ma voiture, les nuages ressemblaient à de gros moutons de poussière gris sombre, et des gouttes de pluie commençaient à tacher le trottoir. Je posai le dossier de Daggett sur le siège passager et démarrai en marche arrière. Je tournai à droite dans Cannon Street, puis à droite encore dans Chapel Street. Un peu plus loin, je m'arrêtai devant le supermarché pour acheter du lait, du Pepsi sans calories, du pain, des œufs et le journal. J'avais adopté ma mentalité de siège, j'étais impatiente de relever le pont-levis et d'attendre que la pluie cesse de tomber. Avec un peu de chance, je n'aurais pas à sortir avant des jours.

Le téléphone sonnait quand j'entrai. Je posai mon sac de provisions et décrochai.

— Bon Dieu, j'allais laisser tomber, dit Jonah. J'ai essayé de te joindre à ton bureau.

— J'ai fermé pour la journée. Je peux travailler à la maison si je suis d'humeur, ce qui n'est pas le cas. Tu as vu la pluie ?

— La pluie ? Ah oui, en effet. Je n'ai même pas regardé par la fenêtre depuis que je suis arrivé. Eh bien, formidable, dit-il. Écoute, j'ai certains des renseignements que tu cherchais. Tu as un crayon ? C'est sur Polo.

Il m'énuméra l'âge de Billy Polo, sa date de naissance, sa taille, son poids, la couleur de ses yeux et de ses cheveux, ses pseudonymes et un bref aperçu de son casier, toutes choses que je notai machinalement. Il avait trouvé le nom de son responsable de liberté surveillée, mais le type n'était pas au bureau et ne serait pas joignable avant lundi après-midi.

— Merci, lui dis-je chaleureusement. En attendant, je fouine de mon côté. Je parie que je trouve une piste avant toi.

Il rit et raccrocha.

Je rangeai les provisions et m'installai à mon bureau, sortant ma petite machine à écrire. Je mis en fiches les informations de Jonah. Billy Polo, né William Polokowski, âge : trente ans, poids : soixante-quinze kilos, cheveux bruns, yeux marron, pas de cicatrices, de tatouages ou de « particularités physiques observables ». Son casier ressemblait à un échantillonnage du Code pénal de Californie, avec des arrestations qui allaient du délit au crime. Coups et blessures, faux, recel, vol qualifié, infraction à la loi sur les stupéfiants. Il avait été condamné une fois pour avoir « endommagé une prison », un

simple délit dans notre État. Si cela s'était produit pendant une tentative d'évasion, ç'aurait été un crime. Dans ce cas, il s'était sans doute fait prendre à graffiter des insultes sur les murs. Un vrai champion.

Apparemment, Billy Polo était très éclectique en matière d'illégalité et ne s'était jamais fixé de terrain particulier. Il avait été arrêté seize fois, condamné neuf fois et avait bénéficié de cinq non-lieux. Il avait été par deux fois mis en liberté surveillée, mais rien ne semblait avoir affecté son comportement suicidaire. Il était décidé à se bousiller. Depuis ses dix-huit ans, il en avait passé neuf en prison. Et à quoi devait ressembler son dossier de délinquant juvénile !

Je supposai qu'il avait connu John Daggett après son dernier crime, une attaque à main armée pour laquelle il avait purgé une peine de deux ans et dix mois à la Colonie pénitentiaire de Californie, à San Luis Obispo, une prison à régime moyen à environ cent quarante kilomètres de Santa Teresa.

Je ressortis l'annuaire et cherchai à Polokowski. Rien. Bon Dieu, pourquoi est-ce que rien n'est simple dans ce boulot ? Oh tant pis. Je n'allais pas m'en faire pour l'instant.

J'entendais la pluie tambouriner sur le passage vitré qui relie la maison de Henry Pitt à chez moi. C'est mon propriétaire, depuis presque deux ans. Par temps sec, il y met un baquet de pétrin. Quand le soleil donne, c'est comme un four solaire, chaud et abrité, avec la pâte qui lève par-dessus les bords du baquet comme un oreiller. Il peut faire lever vingt miches à la fois, et puis les cuire dans le grand four, taille industrielle, qu'il a acheté quand il a pris sa retraite de boulanger. Maintenant, il échange dans le voisinage du pain frais et des pâtisseries contre des services, et augmente sa prestation de sécurité sociale en découpant avidement des vignettes. Il se fait un revenu supplémentaire en créant des grilles de mots croisés qu'il vend à plusieurs de ces « magazines » qu'on achète à la caisse des supermarchés. Henry Pitt a quatre-vingt-un ans et tout le monde sait que je suis à moitié amoureuse de lui.

J'envisageai de faire un saut chez lui, mais même quinze mètres me semblaient trop vu les conditions climatiques. Je fis chauffer de l'eau pour le thé et ramassai mon bouquin, m'étirant sur le sofa, couverte d'un édredon. Et voilà comment je passai le reste de la journée.

Pendant la nuit, la pluie redoubla. Je me réveillai deux fois pour l'entendre battre les fenêtres. On avait l'impression que quelqu'un arrosait la maison au jet. Par intervalles, le tonnerre résonnait au loin et une lueur bleue illuminait mes fenêtres avant que la pièce ne s'obscurcisse de nouveau. À l'évidence, il me faudrait annuler mon jogging de six heures du matin, un jour de congé forcé, alors je me

plongeai dans les profondeurs de ma couette comme un petit animal, ravie à l'idée de dormir tard.

Je me réveillai à huit heures, me douchai, m'habillai et me fis un œuf mollet sur toast avec plein de sel. Je ne vais pas abandonner le sel. Peu m'importe ce qu'on dit.

Jonah appela pendant que je lavais mon assiette.

— Hé, devine ? Ton copain Daggett a fait surface.

Je coinçai le combiné au creux de mon épaule pour fermer l'eau et me sécher les mains.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Il s'est fait ramasser ?

— Plus ou moins. Un vagabond l'a trouvé ce matin, dans l'eau sur le ventre, enroulé dans un filet de pêche. Une barque était échouée sur le rivage deux cents mètres plus loin.

— Ça s'est passé la nuit dernière ?

— Ça en a tout l'air. Le médecin légiste estime qu'il est tombé à l'eau entre minuit et cinq heures du matin. Nous ne connaissons pas encore les causes ou les circonstances de la mort. On en saura plus après l'autopsie, évidemment.

— Comment avez-vous su que c'était lui ?

— Par ses empreintes. On l'avait classé comme « inconnu » jusqu'à ce qu'on vérifie dans l'ordinateur. Tu veux le voir ?

— J'arrive tout de suite. Et sa famille ? Vous l'avez prévenue ?

— Oui, l'agent du secteur y est allé dès qu'on l'a identifié. Tu connais ses parents ?

— Pas bien, mais je les ai rencontrés. Ne le répète pas, mais je crois qu'il était bizarre. Une femme de L.A. prétend aussi l'avoir épousé.

— Super. Viens me voir dès que possible, dit-il avant de raccrocher.

La police de Santa Teresa ne dispose pas vraiment d'une morgue. Il y a bien un médecin légiste, mais le travail effectif est confié à divers pathologistes des trois comtés. La morgue elle-même se divise entre l'hôpital de Santa Teresa (qu'on appelle couramment St. Terry) et les anciens locaux de l'hôpital général du comté, sur la route 101. Apparemment, Daggett était à St. Terry, vers lequel je partis dès que j'eus pris mon imper, un parapluie et mon sac.

La salle d'attente de l'hôpital était à moitié vide. On était samedi, les médecins feraient sans doute leur tournée plus tard. Le ciel était couvert de nuages épais et le vent soufflait en altitude, poussant des lambeaux de brume blanche sur fond gris. Il y avait plein de petites branches cassées et de feuilles sur la chaussée. Il y avait des flaques partout, piquetées par la pluie qui continuait à tomber... Je me garai aussi près de l'entrée de derrière que je le pus, fermai ma voiture à clef et me précipitai.

— Kinsey !

Je me retournai en atteignant l'entrée du bâtiment. Barbara Daggett venait rapidement vers moi de l'autre côté du parking, le parapluie incliné pour se protéger. Elle portait un imperméable et des bottes à talons hauts, ses cheveux d'un blond presque blanc formaient un halo autour de son visage. Je lui tins la porte et nous nous réfugiâmes dans le hall.

— Vous savez, pour mon père ?

— C'est pour ça que je viens. Savez-vous ce qui s'est passé ?

— Pas vraiment. L'oncle Eugene m'a appelée à huit heures et quart. Je crois que la police a voulu prévenir Maman et qu'il s'est interposé. Le docteur lui a donné tellement de calmants que ça ne servirait à rien de le lui dire maintenant. Il s'inquiète de sa réaction, instable comme elle est.

— Est-ce que votre oncle va venir ?

Elle secoua la tête.

— Je lui ai dit que je m'occuperais de tout. Il n'y a aucun doute que ce soit papa, mais il faut que quelqu'un identifie le corps pour qu'il puisse être remis aux pompes funèbres. Bien sûr, ils feront d'abord une autopsie. Comment l'avez-vous appris ?

— Par un flic que je connais. Je lui avais dit que je cherchais votre père et il m'a appelée quand ils l'ont identifié par ses empreintes. Êtes-vous arrivée à découvrir où il était hier ?

— Non, mais il est clair que quelqu'un y est parvenu.

Elle ferma le parapluie et le secoua pour l'égoutter, puis me regarda.

— Franchement, je pense qu'on l'a assassiné.

— Ne nous précipitons pas, dis-je, bien que je fusse d'accord en mon for intérieur.

Nous franchîmes la porte intérieure ; dans le couloir, il faisait plus chaud, et ça sentait la peinture au latex.

— Je veux que vous enquêtiez là-dessus pour moi, de toute façon, dit-elle.

— Écoutez, c'est l'affaire de la police. Je n'ai pas la compétence nécessaire. Vous feriez mieux d'attendre et de voir ce qu'ils disent...

Elle m'étudia brièvement puis continua.

— Ils se foutent de ce qui lui est arrivé. Ça vous surprend ? Ce n'était qu'un ivrogne de clodo.

— Oh, allez. Les flics n'ont pas à *s'impliquer*. Si c'est un homicide, c'est leur travail et ils le feront bien.

Quand nous arrivâmes à la salle d'autopsie, je frappai à la porte et un jeune employé de la morgue, noir et vêtu de la blouse verte des chirurgiens, sortit. Un badge indiquait qu'il s'appelait Hall Ingraham. Il était mince, la peau couleur de vieux bois bien ciré. Ses cheveux

étaient coupés court et lui donnaient l'air d'une sculpture, son visage allongé était presque stylisé dans sa perfection.

— Voici Barbara Daggett, dis-je en désignant la jeune femme.

Il se tourna vers elle en évitant son regard.

— Venez avec moi, s'il vous plaît, dit-il.

Il nous entraîna deux portes plus loin et ouvrit la porte d'une petite salle où il nous fit rentrer.

— J'en ai pour une minute, dit-il.

Il disparut et nous nous assîmes. La pièce était petite, peut-être trois mètres de côté, elle contenait quatre chaises en plastique bleu moulé, fixées les unes aux autres par la base, une table basse en bois couverte de vieilles revues et un poste de télévision accroché en hauteur dans un angle.

— Un circuit fermé, dis-je.

Barbara Daggett ramassa une revue et se mit à la feuilleter distraitement.

— En fait, vous ne m'avez jamais dit pourquoi il vous avait engagée.

Une publicité pour des collants avait apparemment retenu son attention et elle l'étudiait comme si ma réponse ne lui importait pas particulièrement.

Au point où nous en étions, il n'y avait pas de raison de le lui cacher, mais je n'arrivai pas à lui parler : une vieille habitude d'autocensure. J'aime bien garder quelque chose dans ma manche. Une fois que vous avez donné un renseignement, vous ne pouvez pas le reprendre, alors il vaut mieux être prudent avant d'ouvrir la bouche.

— Il voulait que je retrouve un gosse du nom de Tony Gahan, dis-je.

Barbara leva vers moi ses yeux vairons et je fus surprise par l'intensité de ce regard étrange. Bleu et vert, chacun de ses yeux était d'une beauté surprenante, et je ne pus m'empêcher de me demander lequel je préférais.

— Vous le connaissez ?

— Ses parents et sa jeune sœur ont été tués dans l'accident, avec deux autres personnes qui se trouvaient aussi dans la voiture. Qu'est-ce que papa lui voulait ?

— Il m'a dit que Tony Gahan l'avait aidé une fois, quand il était en cavale. Il voulait le remercier.

Elle avait l'air incrédule.

— C'est des conneries !

— Apparemment, dis-je.

Elle aurait peut-être insisté pour avoir plus de détails, mais l'écran de télévision se couvrit de parasites puis montra un gros plan de John

Daggett. Il gisait sur une civière, un drap soigneusement remonté jusqu'au cou. Il avait l'expression vide, artificielle que cause parfois la mort, comme si le visage n'était qu'une page blanche sur laquelle les traces des émotions, de l'expérience se sont effacées. Il semblait plus proche de vingt ans que de cinquante-cinq ans, avec un peu de barbe et les cheveux négligemment arrangés. Son visage ne portait pas de marques.

Barbara le fixait, la bouche entrouverte et le visage rosissant. Des larmes se formèrent dans ses yeux et y restèrent, capturées par le puits de ses paupières. Je détournai le regard, ne voulant pas violer son intimité plus que nécessaire. La voix de l'employé nous parvint par l'interphone.

— Dites-moi quand vous aurez fini.

Barbara se détourna brusquement.

— Merci. C'est bon, dis-je.

L'écran s'éteignit.

Un moment plus tard, on frappa à la porte et l'homme réapparut, tenant une grosse enveloppe scellée et une planchette à documents.

— Nous avons besoin de savoir quels arrangements vous avez pris, dit-il avec ce ton de neutralité étudiée que j'avais déjà entendu chez les gens qui ont des contacts avec les endeuillés. C'est un ton impersonnel et réconfortant, qui permet de parler de choses pratiques sans laisser l'émotion faire intrusion. Il n'aurait pas dû s'en donner la peine. Barbara Daggett était une femme d'affaires, dotée de cette confiance en soi qui met si mal à l'aise les hommes habitués aux femmes soumises. Elle était de nouveau calme et détachée, le ton aussi impassible que le sien.

— J'ai pris contact avec Wynington-Blake, répondit-elle, citant une des entreprises de pompes funèbres de la ville. Si vous leur faites savoir quand l'autopsie sera finie, ils s'occuperont de tout. Ce formulaire est pour moi ?

Il hocha la tête et lui tendit la planchette, où était fixé un stylo.

— Une décharge pour ses affaires personnelles.

Elle signa rapidement, comme si elle donnait un autographe à un fan importun.

— Quand aurez-vous les résultats de l'autopsie ?

Il lui tendit l'enveloppe, qui devait contenir les menus objets de Daggett.

— Sans doute en fin d'après-midi.

— Qui s'en occupe ? demandai-je.

— Le docteur Yee. Il devrait commencer à deux heures trente.

Barbara Daggett jeta un regard dans ma direction.

— Elle est détective privé. Je veux qu'on lui transmette tous les renseignements. Faut-il que je signe une autorisation pour cela ?

— Je ne sais pas. Il y a probablement des formalités, mais je ne suis pas au courant. Je peux vérifier et vous contacter plus tard, si vous voulez.

Elle glissa sa carte sous la pince de la planchette et la lui rendit.

— O.K., dit-elle, rappelez-moi.

Il rencontra son regard pour la première fois et je le vis remarquer la différence entre les deux yeux. Elle le frôla en sortant de la pièce. Il la regardait partir. La porte se referma.

Je lui tendis la main.

— Je m'appelle Kinsey Millhone, monsieur Ingraham.

Il sourit pour la première fois.

— Ah oui. J'ai entendu parler de vous par Kelly Borden. Heureux de vous connaître.

Kelly Borden était un employé de la morgue que j'avais rencontré lors d'une enquête sur un meurtre qui avait eu lieu l'été dernier.

— Heureuse de vous connaître aussi, dis-je. Alors, c'est quoi, l'histoire ?

— Je ne peux pas vous dire grand-chose. On l'a amené vers sept heures, juste comme j'arrivais.

— Avez-vous une idée de l'heure de sa mort ?

— Je ne suis pas sûr, mais ça ne doit pas faire longtemps. Le corps n'était pas gonflé, la décomposition n'avait pas commencé. D'après ce que j'ai vu des victimes de noyade, je dirais qu'il est mort tard la nuit dernière. Sans garantie. Sa montre était arrêtée, mais elle pouvait être cassée. C'est une montre minable, qui avait l'air abîmée. Bon Dieu, qu'est-ce que j'en sais ? Je suis juste un larbin. Le docteur Yee a horreur qu'on parle aux gens de ce genre de choses.

— Croyez-moi, je ne répéterai rien. J'ai juste besoin de savoir. Et ses vêtements ? Comment était-il habillé ?

— Une veste, un pantalon, une chemise.

— Chaussures et chaussettes ?

— Eh bien, des chaussures. Il n'avait pas de chaussettes, ni de portefeuille, ni rien de ce genre.

— Des blessures ?

— Aucune, à ce que j'ai vu.

Je n'avais plus rien à lui demander pour le moment, aussi je le remerciai et dis que je garderais le contact.

Puis je sortis chercher Barbara Daggett. Si je devais travailler pour elle, il fallait nous entendre clairement.

CHAPITRE VI

Je la trouvai debout dans le hall, regardant les voitures en stationnement. La pluie tombait avec monotonie, des bourrasques occasionnelles secouaient le sommet des arbres. Les fenêtres des immeubles qui bordaient le parking brillaient chaleureusement, ce qui ne servait qu'à souligner l'humidité et la froidure qui régnaient dehors. Une infirmière, dont l'uniforme brillait entre les pans d'un imperméable bleu marine, venait vers nous en sautillant d'une flaque à l'autre comme un gosse en train de jouer à la marelle. Sa jupe blanche avait des taches couleur chair là où la pluie avait traversé l'imper et ses chaussures blanches étaient couvertes de boue. Elle arriva à la porte et je la lui ouvris.

Elle sourit.

— Houou ! Merci. Dehors, c'est comme faire une course de haies.

Elle secoua son imperméable et s'éloigna, laissant derrière elle les empreintes de ses chaussures à semelles de crêpe.

Barbara Daggett semblait prise dans le béton.

— Il faut que j'aille voir maman, me dit-elle enfin. Il faut bien que quelqu'un la prévienne.

Elle se tourna et me regarda.

— Combien prenez-vous ?

— Trente dollars de l'heure, plus les frais. C'est normal dans le secteur. Si vous êtes sérieuse, je peux déposer un contrat à votre bureau dans l'après-midi.

— Voulez-vous des arrhes ?

Je réfléchis rapidement. Je demande d'habitude une avance, surtout dans un cas pareil, où je sais devoir être obligée de m'adresser aux flics. Il n'est pas question de privilège entre un détective et son client, mais une avance engage ma loyauté.

— Quatre cents dollars devraient aller, dis-je.

Je me demandai si le chiffre m'était venu à l'esprit à cause du chèque en bois de Daggett. Bizarrement, j'avais envie de le protéger. Il m'avait arnaquée – aucun doute – mais j'avais accepté de travailler pour lui et, à mon sens, je lui devais bien ça. Évidemment je ne me serais pas sentie aussi charitable s'il avait toujours été en vie, mais les morts sont sans défense, et il faut bien que quelqu'un s'occupe d'eux.

— Je vous ferai envoyer un chèque par ma secrétaire dès lundi matin.

Elle se retourna, fixant la pénombre derrière les doubles portes de

verre. Elle appuya son front sur la vitre.

— Ça va ?

— Vous ne pouvez pas savoir combien de fois j'ai souhaité sa mort. Avez-vous jamais eu affaire à un alcoolique ?

Je secouai la tête.

— Ils vous rendent folle. Je le regardais, et je me disais qu'il pourrait cesser de boire s'il le voulait. Je ne sais pas combien de fois je l'ai supplié d'arrêter. Je croyais qu'il ne comprenait pas, qu'il ne se rendait pas compte de ce que ma mère et moi vivions. Je me souviens de son regard quand il était ivre. Il avait de petits yeux rouges et bouffis. Tout son corps sentait l'alcool. Du bourbon. Bon Dieu, je hais ce truc. Il sentait comme s'il s'était renversé une bouteille dessus... L'odeur arrivait par vagues. Il puait.

Elle me regarda, les yeux secs et impitoyables.

— J'ai trente-quatre ans et je l'ai haï de tout mon cœur depuis aussi longtemps que je m'en souviens. Et maintenant, je suis coincée. Il a gagné. Il n'a jamais changé, ne s'est jamais repris, n'a jamais rien fait pour nous. C'était une vraie ordure. Ça me donne envie de casser les carreaux. Je me demande même pourquoi je me soucie de comment il est mort. Je devrais être soulagée, mais je suis furieuse. L'ironie de la chose, c'est qu'il va sans doute continuer à dominer ma vie.

— Comment ça ?

— Voyez ce qu'il m'a fait, déjà. Je pense à lui chaque fois que je prends un verre. Je pense à lui chaque fois que je décide de *ne pas* prendre un verre. Si je vois un homme qui boit, ou si je croise un ivrogne dans la rue, ou si je sens l'odeur du bourbon, son visage m'apparaît immédiatement. Et, bon Dieu, si je suis à côté de quelqu'un qui a bu un verre de trop, je ne peux pas le supporter. Je flippe. Ma vie est remplie de souvenirs de lui. Ses excuses, et son charme frelaté, cajoleur, ses pleurnicheries quand il était vraiment saoul. Les fois où il se cassait la figure, où il se retrouvait en prison, où il claquait tout notre argent. L'année de mes douze ans, maman s'est mise à la religion, et je ne sais pas ce qui était le pire. Au moins, papa se réveillait la plupart du temps en bon état. Elle, elle prenait Jésus au petit déjeuner, au déjeuner et au dîner. C'était grotesque. Et il y avait toutes les joies d'être enfant unique...

Elle se tut brutalement et parut se secouer.

— Et puis merde. Qu'est-ce que ça change ? Je ne sais que pleurer sur moi-même, mais c'était tellement dur, et ce n'est pas fini.

— En fait, vous semblez vous en être bien sortie, dis-je.

Elle se remit à regarder le parking, je voyais son sourire, faible et amer, se refléter sur la vitre.

— Vous savez ce qu'on dit, que bien vivre c'est la meilleure

vengeance. Je m'en suis bien sortie parce que c'était la seule défense que je pouvais avoir. La chose la plus importante de ma vie, ça a été de pouvoir m'enfuir. Le fuir, la fuir, fuir et oublier cette famille. Ce qu'il y a de drôle, c'est que je n'ai pas avancé d'un mètre, et que plus je cours, plus je reviens vers eux. Il y a des insectes qui chassent comme ça. Ils s'enterrent et creusent un entonnoir de poussière. Quand leur proie arrive, elle glisse jusqu'à leurs mâchoires. Il y a des lois pour tout, sauf pour le mal que font les familles.

Elle s'écarta en enfonçant les mains dans les poches de son imper. Elle ouvrit la porte en la poussant du dos et fit rentrer le courant d'air.

— Et vous ? Vous partez ou vous restez ici ?

— Je crois que je vais passer à mon bureau, maintenant que je suis dehors, dis-je.

Elle appuya sur un bouton à la poignée de son parapluie et il s'ouvrit avec un claquement sourd. Elle le tint de façon à m'abriter et nous marchâmes ensemble jusqu'à ma voiture. Les gouttes de pluie qui tombaient sur le tissu tendu faisaient un son étouffé, comme du popcorn dans une poêle couverte.

J'ouvris ma voiture et y entrai tandis qu'elle s'éloignait vers la sienne, me parlant par-dessus son épaule.

— Joignez-moi au bureau dès que vous aurez des nouvelles. Je devrais y arriver vers deux heures.

L'immeuble où se trouve mon bureau était désert. La California Fidelity est fermée le week-end, ses bureaux étaient sombres. J'entrai dans le mien, ramassant le courrier du matin qu'on avait glissé par la fente. Il n'y avait pas de message sur le répondeur. Je sortis un contrat du tiroir de dessus et passai quelques minutes à remplir les blancs. Je vérifiai l'adresse sur la carte de visite de Barbara Daggett, puis refermai le bureau et descendis par l'escalier principal.

J'allai à pied déposer le contrat à son bureau, puis me dirigeai vers le commissariat de Floresta Street. Le week-end et la pluie combinés lui donnaient le même air abandonné qu'à mon immeuble. Le crime ne se pratique pas quarante heures par semaine, mais il y a des jours où même les criminels n'ont pas l'air d'humeur à faire grand-chose. Il y avait des empreintes humides sur le lino, comme les pas d'une danse qu'il serait trop difficile d'apprendre. Une odeur de tabac et de drap d'uniforme mouillé planait dans l'air. Quelqu'un avait plié un journal en forme de chapeau et l'avait laissé sur le banc de bois à côté de la porte.

Un des employés de la section Identification et Archives appela Jonah au téléphone. Il ouvrit la porte verrouillée du foyer et me fit entrer.

Il n'avait pas l'air en forme. Pendant l'été, il s'était débarrassé de dix kilos qu'il avait en trop, et il m'avait dit continuer à s'entraîner au gymnase, donc ce n'était pas ça. Ses cheveux noirs étaient mal coiffés et les rides autour de ses yeux s'étaient creusées. Il avait cet air las qui semble accompagner la tristesse.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demandai-je, pensant que nous allions vers son bureau.

Il s'était réconcilié avec sa femme en juin, après un an de séparation et, selon ce que j'avais entendu dire, les choses ne se passaient pas bien.

— Elle veut une « relation ouverte ».

— Oh, allez, dis-je avec incrédulité.

Cela me valut un sourire fatigué.

— C'est ce qu'elle dit.

Il me tint la porte ouverte et nous entrâmes dans une pièce en forme de L, avec de gros bureaux en bois.

Les Personnes disparues sont classées parmi les Crimes contre les individus, qui à leur tour sont classés dans la Division des enquêtes avec les Atteintes à la propriété, les Stupéfiants et les Enquêtes spéciales. La pièce était vide pour le moment, mais des gens allaient et venaient par intervalles. On entendait monter et descendre une voix aiguë de femme dans une salle au bout du couloir, et je supposai que c'était un interrogatoire. Jonah ferma la porte, protégeant automatiquement les secrets du service.

Il remplit deux gobelets de café et les apporta, me tendant du sucre de régime et des doses de lait concentré. Juste ce qu'il me fallait, une tasse de produits chimiques chauds. Nous ajoutâmes ce que nous voulions dans le café, qui, d'après l'odeur, devait être resté trop longtemps sur le feu.

Il me fallut quelques minutes pour lui exposer le cas Daggett. Nous n'avions pas encore les résultats de l'autopsie, aussi l'éventualité d'un meurtre était-elle toute théorique. Toutefois, je racontai à Jonah ce qui s'était passé jusqu'alors, détaillant les personnages principaux. Je lui parlais comme à un ami et il écoutait comme un ami intéressé par une histoire passionnante.

— Alors, depuis combien de temps était-il ici avant sa mort ? demanda Jonah.

— Sans doute depuis lundi, répondis-je. Peut-être est-il allé ailleurs d'abord, mais Lovella « son autre épouse » semblait croire qu'il foncerait chez Billy Polo s'il avait besoin d'aide.

— Mes renseignements sur Polo t'ont servi ?

— Pas encore, mais ça viendra. J'attends juste de voir de quoi il s'agit avant de continuer. Même si c'est une mort accidentelle, je suppose que Barbara Daggett voudra que je fasse des recherches. Je

veux dire, qu'est-ce qu'il faisait pour commencer sur une barque dans la tempête ? Et où était-il pendant tout ce temps ?

— Où étais-tu ? demanda Jonah.

Je reportai mon attention sur lui et me rendis compte qu'il avait changé de sujet.

— Qui ? moi ? Dans le coin.

Il prit un crayon et tambourina avec, comme quelqu'un qui passerait une audition pour un orchestre miniature. Je ne l'avais jamais vu me regarder de cette façon, pleine de chaleur et de spéculation.

— Tu sors avec quelqu'un ?

Je secouai la tête avec un léger sourire.

— Les seuls hommes bien que je connaisse sont mariés...

Je faisais la coquette et ça avait l'air de lui plaire. Ses yeux bleus se rivèrent aux miens et son visage se colora.

— Qu'est-ce que tu fais pour le sexe ?

— Du jogging sur la plage. Et toi ?

Il sourit et détourna le regard.

— En d'autres termes, ce ne sont pas mes affaires.

Je ris.

— Je n'esquive pas la question. C'est la vérité.

— Vraiment ? C'est drôle. Je t'avais toujours imaginée déchaînée.

— C'était le cas il y a quelques années, mais je ne supporte plus ça maintenant. Le sexe vous rend esclave. Je fais attention à qui je me lie. De plus, tu ne sais pas quel est l'état du marché. Une histoire d'une nuit, c'est comme un match de lutte avec une succession de K.O. Démoralisant. Je préfère rester seule.

— Je sais ce que tu veux dire. Je draguais pendant l'année où ma femme est partie, mais je n'arrivais jamais à rien. Je rentrais dans un bar, une nana se glissait vers moi, et je ne faisais jamais ce qu'il fallait. Quelquefois, des femmes m'ont dit que j'étais grossier alors même que je croyais leur faire la conversation.

— C'est pire quand on réussit, dis-je. Sois heureux de n'avoir jamais pigé le truc. Je connais quelques types dans le circuit, et ils sont durs comme des cailloux, tu vois ? Malheureux. Hostiles envers les femmes. Ils baisent, mais c'est tout.

Le lieutenant Becker entra dans la pièce, dans son dos, et s'assit à un bureau. Jonah se remit à tambouriner avec son crayon, puis s'arrêta. Il le jeta de côté et se renversa en arrière dans sa chaise.

— Je voudrais que la vie soit simple.

Je lui répondis doucement.

— La vie est simple. C'est toi qui compliques les choses. Tu te débrouillais très bien sans Camilla, pour autant que je sache. Mais elle n'a qu'à te faire signe du doigt et tu reviens en courant. Et maintenant

tu ne vois pas ce qui a mal tourné. Cesse de jouer les victimes alors que tu t'es fait ça tout seul.

Cette fois, il rit.

— Bon Dieu, Kinsey, pourquoi ne dis-tu pas ce que tu as derrière la tête ?

— Eh bien, je ne comprends pas la souffrance volontaire. Si tu es malheureux, change quelque chose. Si ça ne marche pas, tire-toi. Où est le problème ?

— C'est ce que tu as fait ?

— Pas tout à fait. J'ai quitté le premier et le second m'a quittée. Avec les deux, j'ai eu ma part de souffrance mais, quand j'y repense, je ne comprends pas pourquoi je l'ai supportée si longtemps. C'était idiot. J'ai perdu beaucoup de temps et ça m'a coûté très cher.

— Je ne t'ai jamais entendu parler de ces types.

— Ouais, eh bien, je t'en parlerai un jour.

— Tu veux qu'on prenne un verre quand j'aurai fini ma journée ?

Je le regardai brièvement et secouai la tête.

— On se retrouverait au lit, Jonah.

— C'est bien de ça qu'il s'agit, non ?

Il sourit et leva les sourcils à la Groucho Marx. Je ris et je remis la conversation sur Daggett en me levant.

— Appelle-moi quand le docteur Yee aura les résultats de l'examen.

— Je t'appellerai pour plus que ça.

— Arrange ta vie d'abord.

Quand je partis, il me fixait toujours et j'arrivai à peine à m'en aller. J'avais envie de galoper vers lui et de sauter sur ses genoux, en riant et en lui couvrant le visage de coups de langue, mais je me disais que le département ne serait plus jamais le même. En regardant derrière moi, je vis Becker nous observer d'un air méditatif en faisant semblant de vérifier le contenu de sa corbeille « arrivée ».

CHAPITRE VII

La mort de John Daggett fut classée comme accidentelle. Jonah m'appela chez moi pour me l'apprendre. J'avais encore passé l'après-midi enveloppée dans un édredon, espérant finir mon livre. Je venais de faire du café et me glissais de nouveau sous les couvertures quand le téléphone sonna. C'était Jonah. Lorsqu'il m'eut raconté, j'étais perplexe mais pas convaincue. J'attendais la chute, mais il n'y en avait pas.

— Je ne comprends pas, dis-je. Est-ce que Yee connaît l'arrière-plan de cette affaire ?

— Bébé, Daggett avait trois grammes cinq d'alcool par litre de sang. C'est une intoxication éthylique grave, on frise le coma.

— Et c'est la cause de la mort ?

— Eh bien non, il s'est noyé, mais Yee dit qu'il n'y a pas d'indices qu'on l'y ait aidé. Aucun. Daggett est parti en barque, s'est emmêlé dans un filet et est tombé par-dessus bord, trop saoul pour nager et se sortir de là.

— Conneries !

— Kinsey, il y a des gens qui meurent accidentellement. C'est un fait.

— Je n'y crois pas. Pas celui-là.

— Les enquêteurs de terrain n'ont rien trouvé. Pas même un indice. Que veux-tu que je te dise ? Tu connais ces types. Ils sont très forts. Si tu crois que c'est un meurtre, trouve des indices. En attendant, on considère ça comme un accident. Pour nous, l'affaire est classée.

— Qu'est-ce qu'il faisait ivre mort en bateau ? demandai-je. Il était fauché et il pleuvait à verse. Où a-t-il loué le bateau ?

Jonah soupira.

— Il ne l'a pas loué. Apparemment, il a détaché une barque de trois mètres de long du quai de la marina numéro un. Le responsable du port a identifié le bateau et on voit où l'attache a été coupée.

— Où l'a-t-on trouvé ?

— Sur la plage, près de la jetée. Il n'y avait pas d'empreintes utilisables.

— J'aime pas ça.

— Écoute, je sais bien tout ce que tu dis, et tu as raison. Je suis plutôt d'accord, si ça peut te reconforter, mais qui nous demande quelque chose ? Considère ça comme une chance. Si sa mort était

classée comme homicide, tu ne pourrais pas y toucher. Comme ça, tu as carte blanche... dans certaines limites, bien sûr.

— Est-ce que Dolan sait que ça m'intéresse ?

Le lieutenant Dolan était un commandant en second de service, et un vieil ennemi à moi. Il avait horreur que des privés s'occupent des affaires de la police.

— C'est Feldman qui est sur l'affaire. Il s'en fout. Tu veux que je lui en parle ?

— Oui, fais-le, dis-je. Et éclaircis les choses avec Dolan, tant que tu y es. J'en ai assez de me faire taper sur les doigts.

— D'accord. Je te contacterai lundi matin à la première heure, alors, dit Jonah. En attendant, tiens-moi au courant s'il se passe quelque chose.

— Okay. Merci.

J'appelai Barbara Daggett, lui répétant ce que je venais d'apprendre. Quand j'eus fini, elle resta silencieuse.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda-t-elle.

— Disons les choses clairement. *Je* ne suis pas satisfaite, mais c'est votre argent. Si vous voulez, je peux fouiner pendant deux jours et, si je ne trouve rien, on laissera tout tomber.

— Quelles sont vos chances ?

— Je n'en ai aucune idée. Tout ce que je peux faire, c'est trouver une piste et voir où elle mène. On peut tomber dans une douzaine d'impasses, mais au moins vous saurez qu'on a essayé.

— Allez-y.

— Très bien. Je vous contacterai.

Je repoussai l'édredon et me levai. J'espérais que Billy Polo était toujours dans le secteur. Je ne voyais pas par quoi d'autre commencer.

Je vidai le reste de café dans une Thermos, me fis un sandwich beurre de cacahuètes et cornichons que je mis dans un sac de papier brun, comme une écolière. J'avais justement le même sentiment dans les trips... ce sourd effroi que je ressentais quand j'avais huit ans et que je me dirigeais vers l'école primaire Woodrow Wilson. Je ne voulais pas sortir sous la pluie. Je ne voulais pas connaître Billy Polo, qui était sans doute répugnant. Il avait l'air d'un de ces élèves de terminale dont j'avais eu si peur... sans loi, incontrôlable et mauvais.

Je fouillai dans le placard pour trouver mon imper et un parapluie. Je quittai mon appartement bien chaud et roulai jusqu'à l'ancienne adresse de Billy Polo dans Merced Street. Il était quatre heures et quart et la nuit tombait prématurément. Le quartier avait probablement été charmant autrefois, mais il s'était laissé progressivement envahir par des immeubles miteux qui sentaient la dèche et la sournoiserie. Les petites maisons couleur pain d'épice étaient coincées entre des boîtes de stuc de trois étages, avec des

garages en sous-sol. Il y avait partout la même indifférence vis-à-vis du passé et la même vulgarité.

Je me garai sous un poivrier, m'abritant sous les branches pour ouvrir mon parapluie. Je vérifiai les noms et adresses de deux des anciens voisins, espérant que l'un d'entre eux pourrait me fournir une piste pour retrouver Polo.

La première porte à laquelle je frappai fut ouverte par une femme d'un certain âge, dans un fauteuil roulant, les jambes entourées de bandes Velpeau, les chaussures entaillées sur les côtés pour soulager ses oignons. Je restai debout sous son porche qui laissait passer l'eau, lui parlant au travers de la contre-porte grillagée qu'elle n'ouvrit pas. Elle se souvenait vaguement de Billy, mais n'avait aucune idée de ce qui lui était arrivé ou de l'endroit où il était allé. Elle m'envoya toutefois à la maison de derrière sur le terrain voisin. Ce n'était pas une des adresses que j'avais trouvées dans l'annuaire. Elle disait que la famille de Billy avait vécu dans la maison de devant, et que celle de derrière était toujours occupée par un vieux monsieur du nom de Talbot, qui était là depuis trente ans. Je la remerciai et descendis prudemment les marches glissantes de pluie.

La maison de devant devait être une des plus anciennes du quartier – un étage et demi en bois, peinte en blanc, avec un toit pointu, deux lucarnes et un porche maintenant grillagé et servant de débarras. Je voyais le serpentin d'un vieux réfrigérateur et, à côté, ce qui semblait être des cartons de lait remplis de livres brochés. Des hortensias et des bougainvillées se mêlaient en désordre sur le côté de la maison et la descente de gouttière projetait une gerbe d'eau sur le passage, m'obligeant à m'écarter sur ma droite.

La maison de derrière avait l'air d'avoir été à l'origine une remise à outils, avec un appentis à gauche et un petit espace de parking à droite, sous un toit. Il n'y avait pas de voiture en vue et la plus grande partie de la zone abritée était occupée par une pile de bois de chauffage le long du mur. Il restait peut-être la place d'une bicyclette, mais pas beaucoup plus.

C'était une maison en bois, montée sur des parpaings, avec une fenêtre de chaque côté de la porte, et une petite cheminée sur le toit. Ça avait l'air d'un de ces dessins qu'on a tous faits à la maternelle, avec même la fumée sortant de la cheminée.

Je frappai et un vieil homme ratatiné, dépourvu de dents, m'ouvrit. Sa bouche n'était qu'une longue et fine ligne qui séparait à peine la pointe de son nez de son menton en galoche. Quand il se rendit compte que j'étais quelqu'un qu'il ne connaissait pas, il quitta un instant le pas de la porte et revint avec son dentier, souriant un peu en le mettant bien en place. Ses fausses dents faisaient un bruit de broiement, comme un cheval qui mâche. Frêle, la peau pâle et veinée

de rouge et de bleu, il semblait avoir plus de soixante-dix ans. Ses cheveux étaient relevés sur le devant, en broussaille sur les oreilles et descendaient bas sur sa nuque. Il portait une chemise que des années de lavage avaient déformée et un cardigan qui avait sans doute appartenu à une femme. Les boutons étaient en cristal de roche et les boutonnières du mauvais côté. Il se lissa les cheveux d'une main tremblante et attendit de voir ce que je pouvais bien lui vouloir.

— Êtes-vous Mr. Talbot ?

— Ça dépend de qui le demande.

— Je m'appelle Kinsey Millhone ; la dame à côté m'a suggéré de m'adresser à vous. Je cherche Billy Polo. Sa famille vivait dans la maison de devant il y a à peu près cinq ans.

— Je connais très bien Billy. Pourquoi le cherchez-vous ?

— J'ai besoin de renseignements sur un de ses amis, dis-je, et je lui donnai une brève explication. Je ne voyais aucune raison de mentir, aussi je lui dis simplement ce que je voulais.

Il cligna les yeux.

— Billy Polo est un sale type. Je me demande si vous le savez.

Sa voix était mal assurée et je remarquai que sa tête tremblait quand il parlait. Je supposai qu'il souffrait d'une forme de maladie de Parkinson.

— Oui, je sais. Il était à la Colonie pénitentiaire de Californie il y a encore peu de temps. Je crois que c'est là qu'il a rencontré l'homme que je cherche. Savez-vous comment je pourrais le joindre ?

— Eh bien, voyez-vous, sa mère était propriétaire de cette maison, dit-il en la désignant de la tête. Elle l'a vendue il y a deux ans environ, quand elle s'est remariée.

— Elle est toujours en ville ?

— Oui, et je crois qu'elle vit dans Tranvia Street. Son nom de femme mariée est Christopher. Attendez une minute, je vais vous donner l'adresse.

Il rentra en traînant les pieds et revint un moment plus tard en tenant un petit répertoire.

— C'est une femme charmante. Elle m'envoie toujours une carte à Noël. Oui, voilà. Bertha Christopher. On l'appelle Betty. Si vous la voyez, faites-lui mes amitiés.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Talbot. Merci beaucoup.

Tranvia Street se révéla être une large rue sans arbres derrière Milagro Street, du côté est de la ville, dans un quartier de maisons en bois sans étage avec de petits jardins grillagés, des poinsettias non taillés hauts comme un homme, battus par la pluie. Des jouets trempés étaient abandonnés dans des allées pavées de bandes de ciment parallèles. Tout cela semblait diversement entretenu, mais l'adresse de Bertha Christopher correspondait à une maison en meilleur état que

les autres, couleur moutarde avec un filet brun sombre. Je garai ma vw de l'autre côté de la rue, à une cinquantaine de mètres afin de pouvoir observer discrètement les lieux. La plupart des voitures en stationnement étaient moches, la mienne ne détonnait pas.

Il était maintenant plus de cinq heures, la lumière baissait vite, l'air était plus frais. La pluie avait un peu faibli, aussi je ne pris pas mon parapluie. J'attrapai mon imper jaune et me glissai dedans en mettant la capuche. Je fermai ma voiture à clef et traversai la rue en marchant dans des flaques qui assombrirent le cuir de mes bottes. La pluie frappait l'imperméable avec un bruit de martellement qui me donnait l'impression d'être sous une petite tente.

La propriété des Christopher était entourée d'un mur bas de pierre, construit avec des blocs de grès de la taille d'une citrouille, cimentés en place. Des rideaux de macramé protégeaient les fenêtres de la rue et un mobile en verre pendu dans un coin du porche tintinnulait au vent... Il y avait deux chaises de jardin en aluminium de part et d'autre d'une table métallique. Tout était détrem pé, une odeur d'herbe mouillée flottait dans l'air.

Il n'y avait pas de sonnette, mais je frappai à la porte vitrée, m'abritant d'une main pour regarder à l'intérieur. Il faisait sombre dedans, aucune lumière ne venait du fond de la maison. Je reculai et observai les maisons voisines, qui étaient toutes sombres. Beaucoup de ces gens étaient sans doute au travail. Après quelques minutes, je retournai à ma voiture.

Je démarrai et fis fonctionner le chauffage un moment, ce qui embruma les vitres au point que je n'y voyais presque plus. Je nettoyai un morceau de pare-brise et continuai à guetter. Les lampadaires s'allumèrent. À six heures moins le quart, je mangeai mon sandwich, juste pour avoir quelque chose à faire. À six heures et quart, je bus un peu de café et allumai la radio, écoutant un animateur interviewer un médium. Quinze minutes plus tard, juste après les informations de six heures trente, une voiture s'approcha, ralentit et tourna dans l'allée des Christopher.

Une femme en sortit, à peine éclairée par les lampadaires. Elle s'arrêta comme pour ouvrir son parapluie puis décida apparemment de presser le pas. Je la regardai détal er dans l'allée et contourner la maison. Un peu après, les lumières s'allumèrent tour à tour... d'abord la pièce du fond à gauche, probablement une cuisine, puis le salon, et enfin le porche. Je lui donnai quelques minutes pour accrocher son manteau et je retournai à la porte de devant.

Je frappai de nouveau. Je la vis regarder dans l'entrée du fond de la maison et s'approcher de la porte. Elle me fixa sans expression, puis mit la tête contre la vitre pour mieux voir.

Elle paraissait la cinquantaine passée, avec le teint plombé et des

rides profondes. La couleur de ses cheveux était trop uniforme pour que leur châtain soit naturel. Elle avait une raie sur le côté, avec une grosse frange qui tombait sur son front ridé. Ses yeux étaient de la taille et de la couleur de vieux pennies et, à cette heure-ci, elle avait besoin d'un raccord de maquillage. Elle portait un uniforme que j'avais déjà vu, un pantalon marron et une tunique à carreaux marron et jaune. Je n'arrivais pas à trouver ce que c'était sur l'instant.

— Oui ? dit-elle au travers de la vitre.

J'élevai la voix pour couvrir le bruit de la pluie.

— Je cherche Billy. Est-il déjà rentré ?

— Il ne vit pas ici, mais il a dit qu'il passerait vers huit heures.

Qui êtes-vous ?

— Charlene. Êtes-vous sa mère ? dis-je en choisissant un nom au hasard.

— Charlene qui ?

— Un de mes amis m'a dit de venir le voir si je venais jamais à Santa Teresa. Il est au travail ?

Elle me regarda bizarrement, comme si l'idée que Billy puisse travailler ne l'avait jamais effleurée.

— Il est en train de chercher une voiture d'occasion chez les revendeurs.

Elle avait un de ces visages qui semblent familiers au point d'en être agaçants et je me rappelai soudain qu'elle était caissière au supermarché où je fais parfois mes courses. Nous avions même bavardé à propos de mon métier de détective privé. Je me reculai hors de la lumière du porche, espérant qu'elle ne m'avait pas reconnue au même moment. Je relevai le col de mon imper comme pour me protéger du vent.

Elle parut s'apercevoir qu'il y avait quelque chose de bizarre.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

J'ignorai sa question, faisant semblant de ne pas entendre.

— Je reviendrai quand il sera là, braillai-je. Dites-lui juste que Charlene est passée et que je reviendrai quand je pourrai.

— Eh bien, d'accord, dit-elle de mauvais gré.

Je la saluai familièrement de la main en me retournant. Je descendis les marches et m'enfonçai dans les ténèbres, consciente de son regard soupçonneux. Je dus sortir de son champ de vision, parce qu'elle éteignit la lumière du porche.

Je rentrai dans ma voiture avec un de ces frissons brefs, involontaires, qui vous secouent de la tête aux pieds. Quand je rattraperais Billy, j'admettrais peut-être qui j'étais et ce que j'attendais de lui, mais je ne voulais pas dévoiler mon jeu pour le moment. Je regardai ma montre et m'installai, prête à attendre. Déjà je sentais que la nuit serait longue.

CHAPITRE VIII

Quatre heures passèrent. La pluie s'arrêta. L'idée me vint que Billy n'était peut-être pas seulement en retard, mais qu'il ne viendrait peut-être pas du tout. Peut-être avait-il acheté une voiture et filé de la ville, ou avait-il appelé sa mère et décidé de laisser tomber sa visite quand il avait entendu parler de « Charlene ». Je finis le café de la Thermos, le cerveau pétillant sous l'effet de la caféine. Si je fumais, j'aurais pu finir un paquet entier. À la place, j'écoutai huit bulletins de nouvelles supplémentaires, un rapport sur l'agriculture et une heure de musique hispanique. J'envisageai la possibilité d'apprendre l'espagnol rien qu'en écoutant ces airs déchirants. Je pensai à Jonah et aux maris que j'avais connus. Si mon cœur se brisait de nouveau, cela ferait juste ce bruit-là. Pour autant que je comprenne, les chansons parlaient de chenilles et d'insectes curieux, des thèmes que seule la mélodie musicale exaltée rendait émouvants. Bref, j'étais dangereusement proche de me laisser hypnotiser d'ennui par mes propres processus mentaux, aussi est-ce avec un vrai soulagement que je vis une voiture approcher et s'arrêter contre le trottoir devant la maison, de l'autre côté de la rue. On aurait dit une Chevrolet 1967, blanche, avec une carte grise temporaire sur le pare-brise. Je ne vis pas bien le type qui en sortait, mais je le regardai avec intérêt pendant qu'il montait les marches en deux bonds et sonnait.

Betty Christopher vint lui ouvrir la porte. Ils disparurent tous deux. Un moment après, des ombres se déplacèrent dans la cuisine. Je supposai qu'ils s'étaient assis pour prendre une bière et se parler à cœur ouvert. Mais, tout à coup, la porte s'ouvrit et il sortit. Je me laissai glisser sur le siège jusqu'à ce que mes yeux soient à la hauteur du bas de la fenêtre. Les nuages, toujours épais, cachaient la lune et les voitures garées créaient une ombre profonde. Il regarda dans la rue, examinant une par une les autos en stationnement. Mon cœur se mit à battre quand il descendit les marches et vint dans ma direction.

Il s'arrêta au milieu de la rue. Il alla vers une camionnette garée à deux voitures de la mienne. Il alluma une lampe torche et ouvrit la portière côté conducteur, apparemment pour vérifier la carte grise. Je le perdus de vue. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Je regardais les ombres, me demandant s'il avait rampé de l'autre côté et se rapprochait par ma droite. J'entendis un bruit étouffé quand il referma la portière. Le faisceau de sa lampe balaya la voiture devant moi et se posa sur mon pare-brise, déjà trop faible pour bien éclairer. Il

l'éteignit. Il attendit, observant les deux côtés de la rue. Il parut décider qu'il n'avait pas de souci à se faire. Il repartit vers la maison. Comme il atteignait le porche, elle sortit, serrant un peignoir autour d'elle. Ils parlèrent quelques minutes, puis il monta dans sa voiture et partit. À l'instant où elle rentra, je démarrai et fis demi-tour pour le suivre. J'espérais que je n'étais pas victime d'une ruse compliquée pour m'amener à me découvrir.

Il avait déjà tourné à gauche puis à droite quand je l'aperçus deux blocs plus loin. Nous roulions dans de petites rues dépourvues de feux, avec juste quelques stops pour nous ralentir. Il fallait que je me rapproche, ou j'allais le perdre. Il est presque inutile de faire une filature seul, à moins de savoir dès le début qui vous suivez et où va cette personne. À cette heure-ci, il y avait très peu de circulation et, s'il allait loin, mon conducteur se rendrait vite compte que ma VW n'était pas là par hasard.

Je pensais qu'il allait vers le freeway, mais il ralentit et tourna à droite avant d'atteindre la rampe d'accès. À ce moment, je n'étais qu'à un demi-bloc de lui, aussi je me garai le long du trottoir et coupai le moteur. Je verrouillai la voiture et continuai à pied, en courant de toutes mes forces. Je vis ses feux arrière un demi-bloc devant. Il tournait à gauche dans un parc de caravanes miteux.

Puente Street est une rue étroite, parallèle à l'autoroute 101, à l'est de la ville, et le parc était coincé entre les deux, isolé de l'autoroute par une palissade de trois mètres de haut et des masses de lauriers-roses. Je couvrais rapidement du terrain. Toutes les maisons étaient sombres, avec de vieilles voitures, pour la plupart cabossées. L'éclairage public était faible, mais je vis devant moi les lumières du parc à caravanes, décoré de petites ampoules multicolores.

La Chevrolet n'était pas en vue quand j'arrivai à l'entrée, mais le parc était petit et je ne pensais pas avoir de mal à la repérer. Une route à deux voies traversait le parc, le bitume mouillé brillait et des gouttes de pluie tombaient des eucalyptus plantés çà et là. Il y avait des pancartes partout : ALLEZ LENTEMENT, DOS D'ÂNE. RÉSERVÉ AUX RÉSIDENTS. NE BLOQUEZ PAS LE PASSAGE.

La plupart des caravanes étaient du modèle « célibataire », de cinq à six mètres de long, du genre qu'on aurait pu accrocher derrière une voiture et vraiment emmener en voyage. Il y avait une pancarte avec des chiffres à la fenêtre de chacune, indiquant le numéro du lot. Quelques-unes étaient garées sur d'étroites plaques d'herbe, des espaces pour résidents temporaires, mais beaucoup étaient là en permanence et semblaient y être depuis des années. Leurs emplacements consistaient en de mesquines chapes de béton, entourées d'une palissade de soixante centimètres, ou séparées l'une de l'autre par des canisses pendantes. Les jardins, quand il y en avait,

accueillaient un assortiment de daims et de flamants en plastique.

Il était presque onze heures et la plupart des caravanes étaient sombres. À part, ici et là, l'éclat bleu-gris d'un poste de télévision. Je trouvai la Chevrolet, le capot chaud et le moteur cliquetant, garée à côté d'une caravane vert sombre, cabossée, avec une marquise déchirée et la moitié de la plinthe d'aluminium arrachée. On entendait à l'intérieur le bruit assourdi du rock joué trop fort dans un espace trop petit.

Les fenêtres étaient des ovales de chaude lumière jaune, une trentaine de centimètres au-dessus de ma tête. Je fis le tour de la caravane, restant aussi près d'elle que je le pouvais, vérifiant qu'aucun voisin ne m'avait repérée. Celle d'à côté avait une pancarte À VENDRE, et les rideaux de celle d'en face étaient tirés. Je retournai à la fenêtre et me haussai sur la pointe des pieds. Elle était entrouverte et de l'air chaud en sortait, sentant les oignons frits. Les rideaux étaient de vieux torchons à vaisselle passés sur une barre de cuivre, ils pendaient suffisamment de travers pour que je voie clairement Billy Polo et la femme à qui il parlait. Ils étaient assis à une table pliante dans la petite cuisine et buvaient de la bière. Leurs lèvres remuaient, mais leurs mots se perdaient dans le vacarme. L'intérieur de la caravane était un assemblage déprimant de contreplaqué bon marché, d'assiettes sales, de débris divers, de rembourrages déchirés, de journaux et de boîtes de conserve empilées. Un autocollant au-dessus de la porte annonçait : JE SUIS ALLÉ DANS LES 48 ÉTATS !

Un petit poste de TV en noir et blanc posé sur un carton était branché, et diffusait ce qui semblait être la fin d'une histoire policière. L'action se précipitait. Une voiture quittait la route, faisant des tonneaux avant de tomber d'une falaise et d'exploser dans sa chute. On vit ensuite deux hommes dans un bureau, l'un au téléphone. Ni Billy ni sa compagne ne regardaient, et la musique les aurait empêchés d'entendre le dialogue.

Je sentais un début de crampe au mollet droit. Je cherchai autour de moi quelque chose sur quoi monter. Le jardin d'à côté était une jungle de buissons ayant trop grandi, la place de parking était envahie de débris. Il y avait un escabeau en bois devant la porte de la caravane. Je traversai les buissons, trempant mon jean et mes bottes. Je comptais sur le fracas de la musique pour couvrir les bruits que je fis en soulevant l'escabeau, en retraversant les buissons et en le plaçant sous la fenêtre.

Je montai dessus prudemment et regardai de nouveau. Billy Polo avait un visage étonnement enfantin pour un voyou de trente ans. Il avait des cheveux sombres qui formaient une masse bouclée autour de sa tête. Son nez était petit, sa bouche généreuse et une fossette sous son menton ressemblait à une cicatrice. Il n'était pas massif, mais

avait des muscles secs qui suggéraient la force. Il avait quelque chose d'anormal, une tension dans les gestes. Son regard était mobile et il avait tendance à regarder de côté quand il parlait, comme si le contact visuel direct l'angoissait.

La femme avait un peu plus de vingt ans, avec une bouche large, un menton ferme et un nez épaté qui semblait fait de pâte à modeler. Elle n'était pas maquillée et ses cheveux blonds, drus, une série de vaguelettes qui lui tombaient sur les épaules, étaient mal tenus et mal coiffés. Sa peau était très pâle, avec beaucoup de taches de rousseur. Elle portait un peignoir d'homme, en soie, trop grand pour elle, et paraissait soigner une grippe. Elle avait un paquet de kleenex dans la poche et se mouchait souvent. Elle était si proche de moi que je voyais la zone irritée, rougie de son nez et de sa lèvre supérieure. Je me demandai si c'était une ancienne petite amie de Billy. Il n'y avait pas de sexualité ouverte dans leur attitude, mais une curieuse intimité. Peut-être une vieille histoire d'amour éteinte.

La musique continuelle me rendait folle. Je n'entendrais jamais ce qu'ils disaient avec ce rock qui cognait. Je descendis de l'escabeau et fis le tour jusqu'à la porte. La fenêtre de droite était grande ouverte, mais les rideaux étaient bien fixés.

J'attendis une brève pause entre deux morceaux. Je respirai profondément et cognai contre la porte.

— Hé, vous ne pourriez pas arrêter ce bon Dieu de boucan, criai-je. On essaie de dormir, ici !

De l'intérieur, la femme brailla :

— Désolée !

La musique cessa brusquement et je retournai de l'autre côté pour voir ce que je pourrais saisir de leur conversation.

Le calme était délicieux. Le volume de la télévision devait être coupé, parce que les publicités qui passaient n'étaient que des bouffonneries silencieuses et je pouvais même entendre des bribes de ce qu'ils disaient, bien qu'ils aient marmonné sans pitié.

— ... sûr, elle va dire ça. Qu'est-ce que tu espérais ? dit-elle.

— Je n'aime pas être sous pression. Je n'aime pas l'avoir sur le dos...

Il ajouta quelque chose que je ne compris pas.

— Quelle différence est-ce que ça fait ? Personne l'a forcée. Merde, elle est libre, blanche et elle a vingt et un ans... ce qu'il y a... ce qu'il faut... qu'elle ne croie pas... le total, okay ?

Elle avait baissé la voix et, quand Billy répondit, il avait une main sur la bouche, si bien que je ne compris rien du tout. Il ne faisait qu'à moitié attention de toute façon, lui parlant en laissant son regard dériver vers la télé. Il devait être onze heures parce que les nouvelles locales commencèrent. Il y eut l'ouverture habituelle, un long plan du

bureau avec deux journalistes, un Blanc et un Noir, comme une paire assortie, en costume. Ils avaient tous deux l'air solennel de circonstance. La caméra prit le buste du Noir. Une photo de John Daggett apparut derrière lui, puis une vue de la plage. Il me fallut un moment pour réaliser que cela devait être l'endroit où on avait trouvé son corps. En arrière-plan, on voyait l'embouchure du port et la drague.

Billy sursauta, se redressa et attrapa le bras de la femme. Elle se tourna pour voir ce qu'il montrait. Le journaliste déplaçait ses papiers en continuant à parler. La caméra passa sur son compère et la photo fut remplacée par celle d'une décharge locale.

Ils échangèrent un long regard anxieux. Billy fit craquer ses doigts.

— Bon Dieu !

La femme attrapa le journal et le lui lança.

— Je t'ai dit que c'était lui à la minute où j'ai lu qu'un clochard avait été retrouvé sur la plage. Bordel, Billy ! Avec toi, c'est toujours la même merde. Tu te crois malin. T'as tout prévu. Oh, sûr. Et, en fait, tu sais même pas de quoi tu parles !

— Personne ne sait qu'on le connaissait. Comment ça serait possible ?

Elle lui jeta un regard dédaigneux, furieuse qu'il essaie de se défendre.

— Les flics ne sont pas idiots ! Ils ont dû l'identifier grâce à ses empreintes, d'accord ? Ils savent donc qu'il était à San Luis. Pas besoin d'être un génie pour trouver que tu y étais avec lui. D'un moment à l'autre, on va venir frapper à la porte. « Quand avez-vous vu ce type pour la dernière fois ? » Des conneries comme ça.

Il se leva brutalement, alla jusqu'à un placard de cuisine et l'ouvrit.

— Tu as du Black Jack ?

— Non, je n'ai pas de Black Jack. Tu as tout bu hier soir.

— Habille-toi. Allons au *Hub*.

— Billy, j'ai la grippe ! Je ne vais pas sortir à cette heure-ci. Vas-y, toi. Pourquoi veux-tu boire, de toute façon ?

Il prit sa veste et l'enfila.

— Tu as du liquide ? Je n'ai qu'un dollar sur moi.

— Trouve du boulot. Paie tes dépenses. J'en ai marre de te donner de l'argent.

— Je t'ai dit que je te le rendrai. Qu'est-ce qui t'inquiète ? Allez, allez, dit-il en claquant des doigts impatiemment.

Elle prit son temps, mais sortit quand même son porte-monnaie, et lui donna un billet de cinq dollars froissé qu'il prit sans commentaire.

— Tu pieutes ici ? demanda-t-elle.

— Je sais pas encore. Sans doute. Ne ferme pas.

— Fais pas de bruit, d'accord ? Je me sens pas bien et j'ai pas envie qu'on me réveille.

Il lui prit les bras.

— Hé, dit-il, du calme. Tu te fais trop de soucis.

— Tu sais ce que c'est, ton problème ? Tu crois que tu n'as qu'à dire ce genre de conneries et que tout ira bien. Ça ne marche pas comme ça. Ça n'a jamais été le cas.

— Okay, il y a toujours une première fois. Ton problème, c'est que t'es une pessimiste...

À ce moment, je me dis que je ferais mieux de me tirer et de reprendre ma voiture. Je descendis doucement de mon perchoir, me demandant un instant s'il valait mieux remettre l'escabeau en place ou le laisser là. Mieux valait le ramener. Je le soulevai et me frayai un chemin dans la jungle jusqu'à une clairière encombrée de débris. Je l'y laissai puis traversai le terrain obscur et arrivai dans la rue.

Je courus jusqu'à ma voiture, démarrai et fis un autre demi-tour, supposant que Billy repartirait du côté où il était venu. En effet, je vis dans mon rétroviseur la Chevrolet tourner à gauche derrière moi. Il me suivit pendant un bloc et demi, tout près derrière, un vrai chauffard. Il me dépassa avec un coup de klaxon impatient, fit crier ses pneus en tournant à gauche et fila vers Milagro Street. Je savais où il allait, aussi pris-je mon temps. Il y a un bar qui s'appelle le *Hub* trois blocs plus loin. J'y entrai peut-être dix minutes après lui. Il avait déjà pris un Jack Daniel's qu'il berçait dans sa main en jouant au billard.

CHAPITRE IX

Le *Hub* est un bar qui fait penser à un ancien entrepôt. Trop grand pour être intime, il y fait trop froid pour se détendre. Le plafond est haut, peint en noir, et caché par un labyrinthe de tuyaux et de conduites électriques. Il y a peu de tables dans la pièce principale, et les murs sont recouverts de vieilles photos en noir et blanc montrant le bar et sa clientèle au fil des années. De l'autre côté d'une large arche, il y a une petite pièce avec quatre tables de billard. Le juke-box est énorme, souligné de bandes jaunes, vertes et rouge cerise, avec des ampoules clignotantes. Il y avait étonnamment peu de monde pour un samedi soir. Un disque de Willie Nelson passait, mais c'en était un que je ne connaissais pas.

J'étais la seule femme et je sentis l'attention des mâles se porter sur moi avec une irritation soupçonneuse. Je fis une pause, me sentant reniflée comme si j'étais un chien hors de son territoire. La pièce était enfumée, et je ne voyais que les silhouettes des joueurs de billard penchés sur les tables. Je reconnus Billy Polo à sa masse de cheveux. Il était plus grand que je ne l'avais cru, avec des épaules larges et musclées et des hanches minces. Il jouait avec un jeune Mexicain qui avait peut-être vingt-deux ans, un visage farouche et des bras tatoués. On voyait sa poitrine maigre sous sa chemise hawaïenne, déboutonnée jusqu'à la ceinture. Il n'avait guère que six poils dans le creux peu profond entre ses pectoraux.

J'allai jusqu'à la table et restai là, regardant Billy finir sa partie. Il me jeta un coup d'œil peu intéressé et tira la boule numéro six qu'il envoya dans un trou. Il ne cessait de se déplacer autour de la table, alignant la boule numéro deux qu'il envoya directement dans un trou de coin. Il mit de la craie sur la queue en regardant la boule numéro trois, envisagea un angle de tir puis changea d'avis et se pencha sur la table pour frapper un coup qui l'expédia dans un des trous latéraux, pendant que la numéro cinq rebondissait sur une bande, s'approchait d'un trou de coin, semblait hésiter puis y tombait. Un sourire joua sur ses lèvres, mais il ne leva pas les yeux.

Pendant ce temps, le jeune Mexicain était resté debout et me souriait en s'appuyant sur sa queue. Il articula muettement « Je t'aime ». Une de ses dents de devant était entourée d'or, comme un cadre de tableau, et il avait une trace de craie bleue sur le menton. Derrière lui, Billy finit la partie et remit la queue au râtelier. En passant, il prit un billet de vingt dollars dans la poche de poitrine du

garçon et le mit dans la sienne. Puis, en détournant le visage, il me dit :

— C'est toi la poule qui est venue chez ma mère tout à l'heure ?

— Oui. Je suis une amie de John Daggett.

Il pencha la tête en louchant et en mettant la main droite en coupe derrière son oreille.

— Qui ?

J'eus un sourire paresseux. On jouait aux devinettes, il semblait. J'élevai la voix, prononçant soigneusement :

— Daggett. John.

— Ah ouais, je vois. Comment va-t-il ?

Il commença à claquer des doigts au rythme de la musique ; George Benson avait remplacé Willie Nelson.

— Il est mort.

Je dois reconnaître qu'il imita bien la surprise, sans en rajouter.

— Vous vous foutez de moi ? Daggett mort ? Trop triste. Qu'est-ce qui lui est arrivé, une crise cardiaque ?

— Noyade. Ça s'est passé la nuit dernière, à la marina.

J'indiquai du pouce la direction de la plage, par-dessus mon épaule, pour qu'il sache de quelle marina je parlais.

— Ici, en ville ? Hé, c'est dur. Je savais pas. Il était à L.A., la dernière fois que j'ai entendu parler de lui.

— Je suis surprise que vous ne l'ayez pas vu aux informations.

— Je fais jamais attention à ces conneries, vous savez. Ça m'emmerde. J'ai mieux à faire.

Son regard bougeait sans cesse et il restait à demi détourné. Il devait se demander qui j'étais et ce que je voulais. Il me jeta un coup d'œil.

— Désolé, je n'ai pas saisi votre nom.

— Kinsey Millhone.

Il m'étudia brièvement.

— Ma mère avait dit Charlene.

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas où elle a pris cette idée.

— Et qu'est-ce que vous faites ?

— Des recherches de base. Je suis à mon compte. Qu'est-ce que ça a à voir ?

— Vous n'avez pas l'air d'être une amie de Daggett. Il était nul. Vous avez trop de classe pour un ringard pareil.

— Je n'ai pas dit que nous étions proches. Je l'ai rencontré récemment par un ami d'ami.

— Pourquoi m'en parler ? Je m'en fous.

— Désolée d'entendre ça. Daggett a dit que, s'il lui arrivait quelque chose, je devrais vous parler.

— À moi ? Bof, dit-il avec incrédulité. C'est vraiment bizarre. Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre. Je veux dire, je connaissais Daggett, mais je ne le connaissais pas vraiment, vous piguez ?

— C'est curieux. Il m'a dit que vous étiez très bons amis.

Il sourit et secoua la tête.

— Le vieux Daggett vous a menée en bateau, poupée. Je ne sais rien de tout ça. Je ne me rappelle même pas quand je l'ai vu pour la dernière fois. Y a longtemps.

— À quelle occasion ?

Il jeta un regard au jeune Mexicain qui écoutait éhontément.

— On se verra plus tard, mec.

Puis il murmura avec mépris « Paco ». Apparemment, c'était une insulte générique qui s'appliquait à tous les hispaniques.

Il me prit le coude et me guida dans l'autre pièce.

— Tous ces mecs sont pareils, me confia-t-il. Ils croient savoir jouer au billard, mais ils arrivent à rien. J'aime pas discuter devant les mecs. Je vous offre une bière ?

— Sûr.

Il m'indiqua une table inoccupée et me tira une chaise. J'accrochai mon imper sur le dossier et m'assis... Il attira l'œil du barman et leva deux doigts. Celui-ci sortit deux bouteilles de bière qu'il décapsula et posa sur le bar.

Billy dit :

— Vous voulez autre chose ? Des frites ? Ils font de très bonnes frites. Un peu grasses, mais bonnes.

Je secouai la tête en le regardant avec intérêt. De près, il avait un curieux charisme... une sexualité brute dont il n'avait sans doute même pas conscience. Je rencontre occasionnellement des hommes de ce genre et ce phénomène me surprend toujours.

Il alla chercher les bières et laissa tomber deux billets froissés sur le comptoir. Il dit quelque chose au barman et attendit qu'il pose un verre renversé sur le col de chaque bouteille. Il me lança un sourire.

Il revint à table et s'assit.

— Bon Dieu, si on demande un verre ici ils vous traitent de prétentieux. Bande de tarés. Je ne viens ici que parce que ma sœur y travaille trois soirs par semaine.

Ah, me dis-je, la femme de la caravane.

Il remplit un des verres et le poussa vers moi, puis prit son temps pour remplir le sien. Ses yeux étaient très enfoncés et il avait des fossettes de chaque côté de la bouche.

— Écoutez, dit-il, je vois que vous vous êtes mis dans la tête que je sais quelque chose qu'en fait j'ignore. Pour dire vrai, je n'aimais pas beaucoup Daggett et je crois que c'était réciproque. Je ne sais pas où

vous avez entendu cette histoire comme quoi j'étais son copain, mais pas de sa part.

— Vous l'avez appelé lundi matin, n'est-ce pas ?

— No-on. Pas moi. Pourquoi est-ce que je l'appellerais ?

Je continuai comme s'il n'avait rien dit.

— Je ne sais pas ce que vous lui avez dit, mais il a eu peur.

— Désolé de ne pas pouvoir vous aider. Ça devait être quelqu'un d'autre. Qu'est-ce qu'il faisait ici, de toute façon ?

— Je ne sais pas. Son corps a été rejeté sur le rivage ce matin. Je pensais que vous pourriez peut-être me raconter le reste. Avez-vous une idée d'où il était la nuit dernière ?

— Non. Aucune.

Il s'intéressa à une poussière tombée dans la mousse de sa bière et l'enleva.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? Je ne crois pas que vous l'avez dit.

Il prit un ton facétieux.

— Hé bé, je n'ai pas mon agenda sur moi. Sinon, je trouverais facilement. On a peut-être déjeuné ensemble dans un coin tranquille, juste lui et moi.

— À San Luis peut-être ?

Il fit une courte pause et son sourire baissa d'intensité.

— J'étais à San Luis avec lui, dit-il prudemment. Moi et trois mille sept cents autres. Et alors ?

— Je pensais que vous étiez peut-être restés en contact.

— Je vous dis que je ne connaissais pas bien Daggett. Sa compagnie, c'était comme avoir de la merde de chien sur les semelles, vous voyez ? C'est pas quelque chose qu'on recherche.

— Qui d'autre connaissait-il en ville ?

— Peux pas vous aider. C'est pas la semaine où je tiens les comptes.

— Et votre sœur ? Il la connaissait ?

— Coral ? Sûrement pas. Elle ne traîne pas avec des clodos pareils. Je lui tordrais le cou. Je ne comprends pas pourquoi vous revenez toujours là-dessus. Je vous ai dit que je ne sais rien. Je ne l'ai pas vu, il ne m'a pas contacté. Pourquoi vous ne me croyez pas sur parole ?

— Parce que je ne crois pas que vous disiez la vérité.

— De quel droit ? Je veux dire, c'est vous qui êtes venue me chercher, hein ? Je ne suis pas obligé de vous répondre. Je le fais par gentillesse. Je ne sais pas qui vous êtes. Je ne sais même pas ce que vous voulez, bordel !

Je secouai la tête avec un sourire.

— Mon Dieu, Billy. Quel langage ! Je ne pensais pas que vous parliez aux femmes comme ça. Je suis choquée.

— Et maintenant vous vous moquez de moi, hein ? (Il scruta mon visage.) Vous êtes un genre de flic ?

Je fis courir l'ongle de mon pouce le long de la bouteille, arrachai une bande de papier en accordéon à l'étiquette et la ramassai.

— En fait, oui.

Il renifla. Il avait tout entendu, maintenant.

— Allez, quel genre ? dit-il.

— Je suis détective privé.

— Conneries.

— C'est vrai.

Il se renversa dans sa chaise, amusé que j'essaie de lui faire ce coup-là.

— Bon Dieu, vous êtes trop. À qui vous croyez parler ? Je suis pas tombé de la dernière pluie. Je connais les privés de la ville et vous n'en faites pas partie, alors essayez autre chose.

Je ris.

— D'accord, je ne suis pas un privé. Peut-être que je ne suis qu'une fille curieuse qui se renseigne sur la mort d'un homme que j'ai rencontré.

— Ça, d'accord. Mais ça n'explique pas pourquoi vous vous intéressez à moi.

— C'est vous qui l'avez présenté à Lovella, non ?

Ça l'irrita momentanément.

— Vous connaissez Lovella ?

— Sûr. Je l'ai rencontrée à Los Angeles. Elle a un appartement dans Sawtelle Street.

— Quand ça ?

— Avant-hier.

— Sans blague. Et elle vous a dit de venir me voir ?

— Comment aurais-je su où vous trouver, sinon ?

Il me fixa, débattant intérieurement.

Je me dis qu'un peu de pression pourrait lui libérer la langue.

— Vous savez que Daggett la tabassait ?

Ça l'ennuya et son regard se détourna.

— Ouais, eh bien, Lovella est une grande fille. Il faut qu'elle apprenne à prendre soin d'elle-même.

— Pourquoi ne l'aidez-vous pas à s'en sortir ?

Il eut un sourire amer.

— Il y a des gens qui riraient à l'idée que je puisse aider quelqu'un, dit-il. De plus, c'est une dure. Faut pas la sous-estimer, je vous assure.

— Vous la connaissez depuis longtemps, non ?

Un tic lui faisait tressauter le genou.

— Sept ans, peut-être huit. Elle avait dix-sept ans quand je l'ai

rencontrée. On a vécu ensemble un moment, mais ça n'a pas marché. On s'engueulait trop. Elle est têtue comme une mule, mais je l'aimais vraiment. Et puis je me suis fait pincer pour cambriolage et puis, bon Dieu, je ne sais pas ce qui s'est passé. On s'est écrit pendant un moment mais on ne peut pas recommencer quand quelque chose est mort. De toute façon, on est amis maintenant. Du moins je l'aime bien. Je ne sais pas ce qu'elle pense de moi.

— Vous l'avez vue récemment ?

Son genou s'immobilisa.

— Non, pas récemment. Et vous ? Pourquoi êtes-vous allée là-bas ?

— Je cherchais Daggett. Le téléphone était coupé.

— Qu'est-ce qu'elle a dit exactement ?

Je haussai les épaules.

— Pas grand-chose. Je ne suis pas restée longtemps et elle n'était pas en forme. Elle avait un gros coquard.

— Bon Dieu. Dites-moi quelque chose : comment ça se fait que les filles font ça ? Se laisser tabasser ?

— Aucune idée.

Il vida son verre et le reposa.

— Je suppose que vous ne vous laissez pas emmerder, hein ?

— On se fait toujours emmerder par quelqu'un, répondis-je.

Billy se leva.

— Désolé d'interrompre cette conversation, mais il faut que je file.

Il se détourna, rentrant sa chemise dans son pantalon. Sa posture disait qu'il était déjà parti et qu'il espérait que ses vêtements le rattraperaient quand il arriverait dans la rue.

Je me levai et pris mon imper.

— Vous ne quittez pas la ville, hein ?

— Ça vous regarde ?

— Ça ne serait pas une bonne idée, avec la mort de Daggett non résolue. Supposez que les flics veuillent vous parler ?

— À propos de quoi ?

— D'où vous étiez hier soir, pour commencer.

Il haussa le ton.

— D'où j'étais ? De quoi vous causez ?

— Ils pourraient vouloir savoir quel rapport il y avait entre Daggett et vous.

— Quel rapport ? C'est n'importe quoi. Je ne sais pas où vous avez péché cette idée.

— Ce n'est pas de moi qu'il faut vous soucier. Ce sont les flics qui comptent.

— Quels flics ?

Je secouai la tête.

— Vous savez combien les flics du coin sont amicaux. Si quelqu'un glisse un mot dans la mauvaise oreille, vous serez sur la sellette.

Il était outragé.

— Pourquoi vous me feriez ça ?

— Parce que vous n'êtes pas franc avec moi, Billy.

— Je *suis* franc ! Je vous ai dit tout ce que je savais.

— Je ne crois pas. Je crois que vous saviez que Daggett était mort. Je crois que vous l'avez vu cette semaine.

Il se posa les mains sur les hanches et regarda de l'autre côté de la pièce en secouant la tête.

— Bon Dieu, manquait plus que ça. Je ne mens pas. J'ai marché droit. Je m'occupe de mes affaires, comme on m'a dit. Je ne savais même pas que ce mec était ici.

— Vous pouvez vous en tenir à votre histoire si vous voulez, dis-je, mais je vais vous donner un conseil. J'ai le numéro de cette voiture que vous avez achetée. Si vous filez, j'appelle le lieutenant Dolan à la Criminelle.

Il avait l'air aussi perplexe que consterné.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est du chantage ? C'est ça ?

— Quel chantage ? Vous n'avez pas un sou. Je veux des renseignements, c'est tout.

— Je n'ai *pas* de renseignements. Combien de fois faudra que je vous le dise ?

— Écoutez, dis-je patiemment, je vais vous laisser réfléchir à la situation et on en reparlera.

— Allez vous faire foutre !

J'enfilai mon imper et passai la courroie de mon sac sur l'épaule.

— Merci pour la bière. Je vous en offrirai une la prochaine fois.

Il fit un geste de rejet exagéré, trop furieux pour répondre. Il se dirigea vers la porte et je le regardai partir. Il était plus de minuit et j'étais épuisée. J'avais un début de migraine et je savais que mes vêtements et mes cheveux avaient pris l'odeur du tabac froid. J'avais envie de rentrer chez moi, de me déshabiller, de prendre une douche et de ramper sous ma couette. Mais, au lieu de ça, je respirai profondément et le suivis.

CHAPITRE X

Je lui laissai prendre de l'avance et le suivis jusqu'à la caravane. La température était tombée à dix degrés. Les eucalyptus m'envoyaient encore de petites averses quand il y avait une bourrasque, mais la nuit était claire. Au-dessus de ma tête de petits nuages s'éloignaient, dévoilant un ciel étoilé. Je me garai à un demi-bloc et allai à pied jusqu'au parc comme avant. Sa voiture était à côté de la caravane. Je commençais à m'ennuyer, mais il me fallait être sûre qu'il n'allait pas consulter un complice dont je ne savais rien.

La cuisine était toujours éclairée, mais une lumière sourde brillait maintenant à l'arrière de la caravane, là où je supposais que se trouvait la chambre. Je traversai les buissons. Les rideaux étaient tirés, mais on entendait des murmures au travers d'un orifice d'aération grillagé. Je m'accroupis et appuyai la tête contre la paroi. Je sentais de la fumée de cigarette, sans doute celles de Coral.

— ... faut savoir pourquoi elle s'est montrée maintenant, disait-elle. C'est ça l'important. Ils pourraient marcher ensemble.

— Ouais, mais dans quoi au juste ? C'est ça que je ne comprends pas.

— Elle a dit qu'elle reviendrait quand ?

— Elle a pas précisé. Disait que je devrais réfléchir à la situation. Bon Dieu. Comment a-t-elle trouvé la Chevrolet si vite ? C'est ça qui m'emmerde. Je l'avais depuis deux heures.

— Elle t'a peut-être suivi, abruti.

Profond silence.

— Vacherie, dit-il.

J'entendis des pas se diriger vers l'avant de la caravane. Au moment où la porte s'ouvrit violemment, j'en faisais précautionneusement le tour. Je regardai, le capot de la Chevrolet était à deux mètres de moi, il y avait des détritrus de chaque côté.

La porte de la caravane était restée ouverte. De la lumière en sortait, allant jusqu'à la route goudronnée. Avec un rapide coup d'œil derrière moi, je m'engageai au milieu des débris et me postai de l'autre côté de la voiture, où je m'accroupis en écoutant attentivement. J'ai parfois l'impression de passer la moitié de mon temps comme ça. J'entendis Billy tâtonner vers le côté chambre comme je l'avais fait.

— Bordel ! chuinta-t-il.

Coral regarda par la fenêtre, avec un murmure rauque.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tais-toi ! Rien. Je me suis cogné le tibia. Tu pourrais pas nettoyer ces merdes ?

Tout à fait mon point de vue.

Coral rit et le rideau retomba.

Billy apparut de l'autre côté de la voiture, se frottant le tibia gauche. Il jeta un coup d'œil autour de lui, apparemment déjà convaincu que personne ne le guettait. Il secoua la tête et rentra dans la caravane en claquant la porte. Je relâchai ma respiration.

Je les entendais murmurer, mais je ne me souciais pas vraiment de ce qu'ils disaient. Dès que cela me sembla sûr, je me faufilai hors de ma cachette et repartis vers ma voilure.

Dimanche matin, le ciel était sombre. L'air lui-même paraissait gris et l'humidité sortait du sol comme un brouillard. Je me conformai à ma routine matinale habituelle, courant cinq kilomètres avant que le déluge ne frappe à nouveau. À neuf heures, j'appelai Barbara Daggett chez elle. Je la mis au courant, lui racontais mes activités nocturnes.

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

— Je vais laisser Billy Polo mijoter un jour ou deux, puis je retournerai le voir.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il ne va pas filer ?

— Eh bien, il est en liberté surveillée, et j'espère qu'il ne voudra pas flanquer ça en l'air. D'autre part, ce serait du gaspillage de me payer pour rester là toute la journée.

— Vous n'aviez pas dit que c'était votre seule piste ?

— Peut-être pas, dis-je prudemment. J'ai réfléchi à propos de Tony Gahan et des autres personnes qui sont mortes dans l'accident.

— Tony Gahan, dit-elle avec surprise. Comment pourrait-il être impliqué là-dedans ?

— Je ne sais pas. Au départ, votre père m'a embauchée pour le retrouver. Peut-être qu'il l'a retrouvé lui-même et qu'ils étaient ensemble au début de la semaine.

— Mais, Kinsey, pourquoi papa voulait-il le retrouver ? Le gosse doit le haïr. Toute sa famille a été exterminée.

— C'est bien à ça que je pense.

— Oh !

— Savez-vous comment le trouver ? Votre père avait une adresse à Stanley Place, mais la maison semblait vide. Je n'ai pas trouvé de Gahan dans l'annuaire.

— Il vit maintenant avec sa tante, je crois, quelque part à Colgate. Je vais regarder si j'ai l'adresse.

Colgate est une ville dortoir, attachée à Santa Teresa comme une étoile double. Elles sont de la même taille, mais Santa Teresa a tout le caractère et Colgate a les maisons bon marché, avec des quincailleries, des fabriques de peinture, des bowlings et des cinémas drive-in.

Elle fit une pause et je l'entendis tourner les pages. Elle revint en ligne.

— Je me suis trompée. Ils vivent près du Muséum. Elle s'appelle Westfall. Ramona Westfall.

— Je me demande pourquoi votre père n'était pas au courant.

— Je ne sais pas. Elle était au procès. Je m'en souviens, parce que quelqu'un me l'a montrée. Je lui ai envoyé un mot ensuite, disant que, bien sûr, nous ferions tout notre possible pour les aider, mais je n'ai pas eu de réponse.

— Vous savez quelque chose d'autre sur elle ? Est-elle mariée, par exemple ?

— Je crois que oui. Son mari fabrique des fournitures industrielles ou quelque chose comme ça. En fait, maintenant que j'y pense, elle travaillait dans ce magasin d'articles de cuisine dans Capilla Street, je l'ai vue quand j'y suis allée il y a deux mois. Vous pourriez peut-être aller la voir cet après-midi si elle y travaille toujours.

— Un dimanche ?

— Sûr, ils sont ouverts de midi à cinq heures.

— Je vais essayer, on verra à quoi j'arrive, dis-je. Et votre mère ? Comment tient-elle le coup ?

— Étonnamment bien. Elle se débrouille comme une championne avec la mort. Si la Bible en parle, elle trouve toutes les attitudes appropriées et elle suit la séquence automatiquement. Je croyais qu'elle allait s'effondrer, mais ça semble l'avoir remise sur pied. Elle a des bigotes qui viennent la voir, et le pasteur est là. La table de la cuisine est couverte de ragoûts et de gâteaux au chocolat. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, mais pour le moment elle est dans son élément.

— Quand auront lieu les obsèques ?

— Mardi après-midi. Le corps a été remis aux pompes funèbres. Je crois qu'ils ont dit qu'on pourrait l'exposer tôt dans l'après-midi. Vous viendrez ?

— Oui, je pense. Je vous dirai si j'ai pu parler à cette Westfall ou au gosse.

Chez Jordan, c'est le paradis d'une cuisinière gourmet, il y a tous les ustensiles de cuisine imaginables. Des rayons et des rayons de gadgets, de livres de recettes, de nappes, d'épices, de cafés divers et de condiments ; des chauffe-plats, des corbeilles à pain, des vinaigres et des huiles exotiques, des couteaux, des plats à four, des verres. Je restai un moment sur le seuil, stupéfaite par le nombre et la variété des objets liés à la nourriture. Des machines à faire les pâtes, des machines à café, des réchauds de table, des moulins à café, des sorbetières, des mixers. Une odeur de chocolat flottait dans l'air et me fit souhaiter avoir une mère. Je vis trois vendeuses, portant toutes des

tabliers en toile à matelas avec le nom du magasin brodé en marron sur la bavette.

Je demandai Ramona Westfall et on m'envoya au fond du magasin. Apparemment, elle faisait l'inventaire. Je la trouvai assise sur un petit tabouret, une planchette à la main, cochant les éléments d'une liste qui comprenait la plupart des gadgets non électriques. Elle fouillait dans une boîte de ce qui ressemblait à de petits toboggans d'inox avec une lame au milieu qui vous couperait votre petit derrière en tranches.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Elle me regarda avec un sourire agréable. Elle semblait proche de la cinquantaine, avec des cheveux blond sable, courts, filés de gris, et des yeux noisette qui me regardaient par-dessus les demi-verres des lunettes qu'elle portait bas sur le nez. Elle n'employait que peu ou pas de maquillage et, même assise, on voyait qu'elle était petite et mince. Sous le tablier, elle portait un corsage blanc à manches longues et col rond, une jupe grise en tweed, des bas et des mocassins.

— C'est une mandoline. C'est fabriqué en Allemagne de l'Ouest.

— Je croyais qu'une mandoline était un instrument de musique.

— C'est le même nom, mais ceci sert à couper des légumes en tranches. Vous pouvez gaufrier ou faire des juliennes.

— Vraiment ? dis-je.

J'avais soudain des visions de frites maison et de chou en salade, choses que je n'ai jamais su préparer.

— Combien est-ce que ça coûte ?

— Cent dix dollars. Avec la taxe, ça fait cent trente-huit.

Je secouai la tête, peu disposée à dépenser autant pour des pommes de terre. Elle se leva, lissant le devant de son tablier. Elle avait une demi-tête de moins que moi et sentait comme un échantillon de parfum que j'avais reçu par la poste la semaine précédente. Lavande et jasmin. Je l'ai mis dans un tiroir et, maintenant, l'odeur m'assaille chaque fois que je prends des sous-vêtements propres.

— Vous êtes Ramona Westfall, n'est-ce pas ?

Son sourire se chargea d'attente.

— C'est ça. Nous connaissons-nous ?

Je secouai la tête.

— Je m'appelle Kinsey Millhone. Je suis détective privé.

— Je peux vous aider en quelque chose ?

— Je cherche Tony Gahan. J'ai cru comprendre que vous êtes sa tante.

— Tony ? Mon Dieu, pourquoi donc ?

— On m'a demandé de le contacter pour affaire personnelle. Je ne savais pas comment le joindre autrement.

— Affaire personnelle ? Je ne comprends pas.

— Je dois lui remettre quelque chose. Un chèque signé par un homme récemment décédé.

Elle me regarda avec l'air vide pendant un moment puis je vis la compréhension dans ses yeux.

— Vous parlez de John Daggett, n'est-ce pas ? Quelqu'un m'a dit que c'était aux nouvelles hier soir. Je croyais qu'il était toujours en prison.

— Il est sorti il y a un mois et demi.

Son visage se colora.

— Eh bien, c'est typique, dit-elle sèchement. Cinq morts et le revoilà dans la rue.

— Pas tout à fait, dis-je. Pourrions-nous aller parler quelque part ?

— De quoi ? De ma sœur ? Elle avait trente-huit ans, elle était belle. Elle a été décapitée quand il a brûlé un feu rouge et a percuté leur voiture. Son mari a été tué. La sœur de Tony a été broyée. Elle avait six ans, juste un bébé...

Elle coupa brusquement sa phrase, réalisant qu'elle haussait le ton. Près de nous, plusieurs personnes s'étaient arrêtées, nous regardant.

— Qui étaient les autres ? Vous les connaissiez ?

— C'est vous la détective. Trouvez-les vous-même.

Du rayon à côté, une femme aux cheveux noirs, en tablier rayé, accrocha son regard. Elle n'ouvrit pas la bouche, mais son expression disait : « Tout va bien ? »

— Je fais une pause, lui dit Ramona. Je suis derrière si Tricia me cherche.

La femme me regarda brièvement puis baissa les yeux. Ramona se dirigeait vers une porte au fond de la pièce. Je la suivis. Les autres clients ne s'intéressaient plus à nous, mais j'avais le sentiment que j'allais affronter une scène déplaisante.

Au moment où j'entrai dans la pièce, Ramona fouillait dans son sac avec des mains tremblantes. Elle ouvrit le zip d'un compartiment et en sortit un flacon de pilules. Elle en prit une et la cassa en deux, avala une moitié avec une gorgée de café froid. La tasse blanche portait son nom sur le côté. À la réflexion, elle prit aussi l'autre moitié.

— Excusez-moi, dis-je. Je suis désolée de vous rappeler ça...

— Ne vous excusez pas, cracha-t-elle. Ça ne sert à rien.

Elle fouilla dans son sac et en sortit un paquet rigide de Winston. Elle prit une cigarette et la tapota plusieurs fois sur l'ongle de son pouce, puis l'alluma avec un briquet jetable qu'elle avait dans la poche de son tablier. Elle s'encercla la taille du bras gauche, posant le coude droit dessus pour tenir la cigarette près de son visage. Ses yeux s'étaient assombris et elle fixait sur moi un regard vide et agressif.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

La chaleur me monta au visage. Soudain, l'argent n'était plus de mise, et la somme semblait trop mesquine, de toute façon.

— J'ai un chèque certifié pour Tony. John Daggett m'a demandé de le lui remettre.

Son sourire était dédaigneux.

— Oh, un *chèque*. Eh bien, de combien est-il ?

— Madame Westfall, dis-je patiemment...

— Vous pouvez m'appeler Ramona, ma chère, puisque le sujet est si intime. Nous parlons des gens que j'aimais le plus au monde.

Elle tira une profonde bouffée de sa cigarette et souffla la fumée vers le plafond.

Je contrôlai ma colère et modérai ma réponse.

— Je comprends que le sujet soit douloureux, dis-je. Je sais qu'il n'y a pas de compensation possible à ce qui s'est passé, mais John Daggett faisait un geste et, quoi que vous pensiez de lui, il est possible que Tony ait l'usage de cet argent.

— Nous nous occupons très bien de lui, merci. Nous n'avons besoin de rien de John Daggett *ou* de sa fille *ou* de vous.

Je continuai mes efforts, affrontant sa colère comme un nageur affronte les rouleaux.

— Laissez-moi vous dire juste quelque chose d'abord. Daggett est venu me voir la semaine dernière avec un chèque certifié au nom de Tony.

Elle allait parler, mais je levai la main.

— S'il vous plaît.

Elle s'apaisa et me laissa continuer.

— J'ai mis le chèque dans un coffre jusqu'à ce que je trouve le moyen de le remettre comme prévu. Vous pouvez le jeter aux ordures si vous voulez, mais j'aimerais faire ce que j'ai dit que je ferais, c'est-à-dire m'assurer que Tony Gahan le reçoive. En théorie, c'est à Tony d'en faire ce qu'il veut, alors j'apprécierais que vous lui en parliez avant de faire quoi que ce soit.

Elle y réfléchit, les yeux rivés aux miens.

— Combien ?

— Vingt-cinq mille. Il y a de quoi payer de bonnes études à Tony, ou un voyage à l'étranger...

— Je vois, m'interrompit-elle. Maintenant vous allez peut-être me laisser parler. Le garçon est avec nous depuis presque trois ans. Il a quinze ans et je ne crois pas qu'il ait dormi huit heures d'affilée depuis l'accident. Il a des migraines, il se ronge les ongles. Ses notes sont mauvaises, côté assiduité c'est la *merde*. Et on parle d'un gosse avec un QI exceptionnel. C'est une épave et c'est la faute de John Daggett. Il n'y a aucune façon... *aucune façon* de réparer ce que cet homme lui a

fait.

— Je comprends.

— Non, vous ne comprenez pas.

Ses yeux se remplirent soudain de larmes. Elle resta silencieuse, les mains tremblant tant qu'elle pouvait à peine amener sa cigarette à ses lèvres. Elle parvint à prendre une autre bouffée, luttant pour se contrôler. Le silence dura. Elle sembla frémir et je pus presque voir le tranquillisant faire effet. Elle se détourna brusquement, laissa tomber la cigarette et l'écrasa du pied.

— Donnez-moi un numéro où vous joindre. Je vais en parler à mon mari et voir ce qu'il en dit.

Je lui tendis ma carte, après avoir noté au dos mon adresse personnelle et le numéro de téléphone, au cas où elle aurait besoin de me contacter là-bas.

CHAPITRE XI

Après avoir quitté Ramona Westfall, je passai chez moi me changer. Je mis des bas, choisis des chaussures en daim noir et une robe de tissu magique qui ne se froisse ni ne se fripe, et sur lequel la saleté ne se voit pas. Je peux la rouler en boule et la fourrer au fond de mon sac sans problèmes. On peut aussi la laver dans n'importe quel évier et elle sèche pendant la nuit. Elle est noire, légère, avec de longues manches et une fermeture Éclair dans le dos ; on devrait sans doute l'« accessoriser », un concept de l'habillement féminin que je n'ai jamais compris. Je porte la robe « comme ça » et ça me semble toujours aller. De temps en temps, je vois un éclair de reconnaissance dans l'œil de quelqu'un, mais c'est peut-être juste la surprise de me voir autrement qu'en jean et en bottes.

Les pompes funèbres Wynington-Blake – Enterrements, Incinérations, Transports, pour toutes religions – sont à l'est de la ville, dans une petite rue ombreuse avec beaucoup de places où se garer. C'était originellement une habitation et ça conserve l'ambiance de la résidence d'une famille aisée. Maintenant, bien sûr, le rez-de-chaussée entier a été transformé en l'équivalent de six salons spacieux, tous meublés de chaises pliantes en métal et baptisés de noms sereins.

L'homme qui m'accueillit, un monsieur Sharonson, portait un costume bleu marine discret, avait une expression neutre et le genre de voix qu'on entend dans les bibliothèques. John Daggett était présenté dans le salon « Méditation », le premier à gauche dans le couloir. La famille, murmura-t-il, était dans la chapelle de l'Aube si je voulais attendre. Je signai le livre de condoléances et Mr. Sharonson s'éclipsa discrètement, me laissant libre de faire ce que je voulais. Il y avait des chaises le long des murs et le cercueil était à la place d'honneur. Deux gerbes de glaïeuls ressemblaient aux fleurs artificielles d'antan et avaient dû être fournies par l'établissement plutôt que pour exprimer la douleur de ceux qui pleuraient John Daggett. On entendait une musique d'orgue, jouée très bas, un stimulus presque subliminal destiné à évoquer la brièveté de la vie.

Je traversai la pièce sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil sur lui. La couleur et la texture de sa peau me firent penser à celle d'une poupée que j'avais eue enfant. Ses traits semblaient aplatis, ce que je supposai être un effet secondaire de l'autopsie. Si on épluche le visage de quelqu'un, il est difficile de le remettre en place ensuite. Son nez avait l'air de travers, comme une taie d'oreiller avec la

couture en biais.

Je sentis un mouvement derrière moi et Barbara Daggett apparut à ma droite. Nous restâmes debout ensemble un moment, sans un mot. Je ne sais pas pourquoi les gens restent ainsi debout et étudient les morts. C'est à peu près aussi intelligent que de rendre hommage à la boîte qui a contenu vos chaussures favorites. Enfin, elle murmura quelque chose, se détourna et alla vers l'entrée où Eugene Nickerson et Essie Daggett venaient d'apparaître.

Essie portait une robe bleu sombre en tricot, on voyait la chair pâle de ses bras massifs par les trous. Ses cheveux venaient d'être « faits », bouffants et épais, ils ondulaient comme un turban gris. Eugene, vêtu d'un costume foncé, la tenait par le coude, agissant sur son bras comme sur le gouvernail d'un navire. Elle regarda le cercueil et ses genoux se déroberent sous elle. Barbara et Eugene la rattrapèrent avant qu'elle ne touche le sol. Ils la guidèrent vers une chaise rembourrée et l'y assirent. Elle sortit un mouchoir qu'elle se pressa sur la bouche comme si elle voulait se chloroformer.

— Doux Seigneur Jésus, miaula-t-elle, les yeux pitoyablement tournés vers le haut. Agneau de Dieu...

Eugene se mit à lui tapoter la main et Barbara s'assit à côté d'elle, lui passant un bras protecteur autour des épaules.

— Voulez-vous que je lui apporte de l'eau ? demandai-je.

Barbara hocha la tête et j'allai vers la porte.

Mr. Sharonson avait perçu la perturbation et apparut, le visage interrogateur. Je lui transmis la requête et il acquiesça. Il s'éloigna et je revins auprès de Mrs. Daggett. Elle était bien lancée maintenant, basculant la tête d'avant en arrière et récitant les Écritures d'une voix haut perchée. Barbara et Eugene essayaient de la calmer et je crus comprendre qu'Essie avait exprimé un violent désir de se jeter dans le cercueil avec son bien-aimé. Je l'aurais volontiers poussée.

Mr. Sharonson revint avec une timbale en carton que Barbara prit et amena aux lèvres d'Essie. Refusant même ce maigre soulagement, elle rejeta la tête en arrière.

— La nuit dans mon lit je le cherchais, lui qu'aime mon âme, gazouilla-t-elle. Je le cherchais, mais je ne le trouvais pas. Je me lèverai maintenant, et j'irai dans les rues de la ville, et dans les avenues je le chercherai, lui qu'aime mon âme. Les gardiens qui sont dans la ville m'ont trouvée... Notre Père qui êtes aux cieux... Ô Seigneur...

Avec surprise, je réalisai qu'elle citait des fragments du livre de Salomon, dont je me souvenais à cause de ma vieille école méthodiste du dimanche. On ne laissait jamais les jeunes enfants lire cette partie de la Bible, c'était considéré comme trop osé, mais l'idée d'un homme avec des jambes comme des piliers de marbre sur des chevilles d'or

m'intéressait beaucoup. Ce qui était dit des cuisses et des épées éveillait aussi ma curiosité. Je crois avoir tenu trois dimanches avant qu'on ne demande à ma tante de m'emmener chez les presbytériens.

Essie perdait rapidement le contrôle d'elle-même, se mettant dans un tel état d'agitation qu'Eugene et Mr. Sharonson durent l'aider à se lever et à sortir de la pièce. Ses cris s'affaiblirent comme ils lui faisaient traverser le hall. Barbara se passa la main sur le visage avec lassitude.

— Oh ! bon Dieu, on peut compter sur maman, dit-elle. Vous avez eu une bonne journée ?

Je m'assis à côté d'elle.

— Ça ne me paraît pas le meilleur moment pour discuter, dis-je.

— Oh, ne vous en faites pas. Elle se calmera. C'est la première fois qu'elle le voit. Il y a un genre de salon à l'étage. Elle peut se reposer un moment et ça ira. Et Ramona Westfall ? Vous lui avez parlé ?

Je lui racontai notre brève entrevue, amenant la conversation sur la question qui me semblait maintenant importante : les deux autres victimes de l'accident. Barbara ferma les yeux, le sujet lui était visiblement pénible.

— L'une était une petite amie de Hilary Gahan. Elle s'appelait Megan Smith. Je suis sûre que ses parents sont toujours par ici. Je vérifierai l'adresse et le numéro de téléphone quand je retournerai chez moi. Son père s'appelle Wayne. J'ai oublié la rue, mais il doit être dans l'annuaire.

Je sortis mon carnet et notai le nom.

— Et le cinquième ?

— Un gosse, qu'ils avaient pris en stop. Ils l'avaient ramassé sur la rampe d'accès au freeway et le ramenaient en ville.

— Comment s'appelait-il ?

— Doug Polokowski.

Je la fixai.

— Vous plaisantez ?

— Pourquoi ? Vous le connaissez ?

— Polokowski, c'est le vrai nom de Billy Polo. Il figure sur son casier.

— Vous pensez qu'ils sont parents ?

— Presque sûrement. Il n'y a qu'une famille Polokowski en ville. Il faut que ce soit un cousin ou un frère, *quelque chose*.

— Mais je croyais que Billy Polo était censé être le meilleur ami de papa. Ça n'a aucun sens.

Mr. Sharonson revint dans la pièce et accrocha son regard.

— Votre mère vous demande, Miss Daggett.

— Allez-y, dis-je. J'ai beaucoup de travail à faire sur ce point. Je vous appellerai chez vous plus tard.

Barbara suivit Mr. Sharonson pendant que j'allais dans le foyer feuilleter un annuaire. Wayne et Marilyn Smith habitaient dans Tupelo Drive, à Colgate, juste au coin de Stanley Place, si je me souvenais bien. J'envisageai d'appeler d'abord, mais j'étais curieuse de voir quelle serait leur réaction à l'annonce de la mort de Daggett, s'ils ne l'avaient pas déjà apprise. Je fis le plein de la VW et pris le freeway.

L'habitation des Smith était la seule un peu originale dans un rayon de douze blocs de maisons identiques et je supposai qu'elle constituait la ferme d'origine au cœur de ce qui avait été une plantation d'agrumes. On voyait encore des rangées irrégulières d'orangers, cassées maintenant par des sentes tortueuses, des terrains enclos et une école maternelle. La boîte aux lettres des Smith était une réplique miniature de la maison et le numéro était gravé sur une épaisse planche de pin, teinte en sombre et pendue sous le porche. La maison elle-même était en bois, peinte en blanc, avec de hautes fenêtres étroites et un toit d'ardoises. Un potager à moitié en friche s'étendait derrière, avec le garage au-delà. Un pneu pendait au bout d'une corde attachée à la branche d'un sycomore qui poussait sur le devant. Il y avait des orangers des deux côtés, tordus et stériles, et le temps où ils portaient des fruits était depuis longtemps révolu. Cela revenait sans doute moins cher de les laisser là que de les faire arracher. Un assortiment de bicyclettes de jeunes garçons dans un râtelier sous le porche suggérait soit la présence d'une descendance mâle, soit une réunion de club cycliste.

La sonnette était une poignée métallique au milieu de la porte. Je la tournai une fois et elle émit une sonnerie stridente. Comme à la maison des Christopher, le panneau supérieur de la porte était vitré, permettant de voir l'intérieur – un plafond haut, des parquets cirés, ici et là des tapis élimés et des objets du style « jeune Amérique » qui paraissaient authentiques à mes yeux de profane. Les murs étaient recouverts de tentures en patchwork, les couleurs délavées jusqu'à de pâles teintes mauves et bleues. De nombreux blousons d'enfants pendaient d'une rangée de patères à gauche et des bottes en caoutchouc étaient alignées dessous.

Une femme en jean, avec une chemise blanche trop grande pour elle, descendit l'escalier, une main sur la rampe. Elle me sourit et ouvrit la porte.

— Bonjour. Êtes-vous la maman de Larry ?

Elle lut instantanément sur mon visage que je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle parlait. Elle rit brièvement.

— Je suppose que non. Les garçons sont rentrés du cinéma il y a une demi-heure et j'attends que la mère de Larry vienne le chercher. Désolée.

— Ça ne fait rien. Je m'appelle Kinsey Millhone, dis-je. Je suis

détective privé.

Je lui donnai ma carte.

— Puis-je vous aider ?

Elle avait environ trente-cinq ans, ses cheveux blonds étaient tirés en arrière en un chignon fait à la va-vite. Ses yeux étaient foncés et sa peau avait l'état sain et bronzé des gens qui travaillent dehors. J'imaginai qu'elle était le genre de mère à interdire le sucre raffiné à ses enfants et à surveiller ce qu'ils regardaient à la télé. Je sais pas si une telle vigilance donne de bons résultats ou non. J'ai tendance à mettre les enfants dans la même catégorie que les chiens, les préférant tranquilles, intelligents et bien dressés.

— John Daggett a été tué ici en ville vendredi soir, dis-je.

Une ombre passa sur son visage, mais ce n'était peut-être qu'à l'idée qu'un sujet douloureux allait de nouveau être évoqué.

— Je n'en avais pas entendu parler. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il est tombé d'un bateau et s'est noyé.

Elle réfléchit brièvement.

— Eh bien, ce n'est pas trop mal. La noyade est censée être une mort assez douce, n'est-ce pas ?

Son ton était léger, son expression plaisante. Il me fallut une minute pour réaliser la sauvagerie du sentiment. Je me demandai quel genre de torture elle lui avait souhaité.

— La plupart d'entre nous ne peuvent pas choisir leur mort, dis-je.

— Ma fille ne l'a certainement pas fait, répondit-elle d'un ton acerbe. S'agit-il d'un accident ou est-ce que quelqu'un l'a gentiment poussé ?

— C'est ce que j'essaie de découvrir. J'ai entendu dire qu'il était arrivé de Los Angeles lundi, mais personne ne semble savoir où il a passé la semaine.

— Pas ici, je vous assure. Si Wayne avait seulement posé les yeux sur lui, il l'aurait... (Elle eut un faible sourire et son ton se fit presque ironique.) J'allais dire qu'il l'aurait tué, mais je n'entendais pas ça littéralement. Ou peut-être que si. Je ne devrais pas parler pour Wayne.

— Et vous ? Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Aucune idée. Il y a au moins deux ans.

— Au procès ?

Elle secoua la tête.

— Je n'y étais pas. Wayne y a passé une journée, mais il n'a pas pu en supporter plus. Je crois qu'il a parlé une fois à Barbara Daggett, mais il n'y a rien eu depuis, j'en suis sûre. Je suppose plus ou moins qu'il a été assassiné. Est-ce à cela que vous voulez en venir ?

— C'est possible. Les policiers n'y croient pas, mais j'espère qu'ils changeront d'idée si je leur fournis quelques indices. J'ai l'impression

que beaucoup de gens voulaient la mort de Daggett.

— Eh bien, sûrement moi. Je suis folle de joie d'apprendre ça. On aurait dû le tuer à sa naissance, dit-elle. Voulez-vous entrer ? Je ne sais pas ce que je peux vous apprendre, mais nous pourrions aussi bien nous installer confortablement.

Elle regarda de nouveau ma carte, vérifiant mon nom puis la glissa dans la poche de sa chemise.

Elle me tint la porte et j'en franchis le seuil, m'arrêtant pour qu'elle me guide. Elle m'amena dans le salon.

— Vous et votre mari, étiez-vous à la maison vendredi soir ?

— Pourquoi ? Sommes-nous suspects ?

— Il n'y a même pas encore d'enquête officielle.

— J'étais ici. Wayne travaillait tard. Il est conseiller fiscal.

Elle me désigna une chaise et je m'assis. Elle se mit sur le divan, l'air détendu. Elle portait un mince bracelet en or au poignet droit et se mit à le tourner, défaisant un nœud dans la chaîne.

— Avez-vous jamais rencontré vous-même John Daggett ? demanda-t-elle.

— Une fois. Il est venu à mon bureau samedi de la semaine dernière.

— Ah. En liberté provisoire, sûrement. Il a dû purger ses dix minutes.

Je ne fis pas de commentaire, et elle continua.

— Que faisait-il à Santa Teresa ? Il revenait sur les lieux du massacre ?

— Il essayait de localiser Tony Gahan.

Cela sembla l'amuser.

— Pour quoi faire ? Ce ne sont sans doute pas mes affaires, mais je suis curieuse.

Son attitude me déconcertait, c'était un étrange mélange de facétie et de colère.

— Je ne suis pas sûre de ce que furent ses intentions, dis-je prudemment. L'histoire qu'il m'a racontée était fausse de toute façon, alors ça ne vaut pas la peine de la répéter. Je suppose qu'il voulait apporter une compensation.

Son sourire s'éteignit, ses yeux sombres s'enfoncèrent dans les miens, me glaçant.

— Il ne peut pas y avoir de « compensation » pour ce qu'a fait cet homme. Megan est morte affreusement. À cinq ans et demi. Est-ce qu'on vous a donné les détails ?

— J'ai les coupures de journaux dans la voiture. J'ai aussi parlé à Ramona Westfall et elle m'a expliqué, mentis-je.

Je ne voulais pas entendre parler de la mort de Megan. Je ne pensais pas pouvoir le supporter.

— Êtes-vous restée en contact avec les autres familles ?

Pendant un instant, je crus que je n'arriverais pas à la détourner de son intention de me raconter une histoire atroce que je n'oublierais jamais. Son visage reflétait des images cruelles. Elle se troubla et parut sur le point de pleurer, son nez rougit, sa bouche se tordit, des rides apparaissant de part et d'autre. Puis elle reprit son sang-froid et me regarda avec des yeux embrumés.

— Désolée. Quoi ?

— Je me demandais si vous aviez parlé avec les autres récemment. Mrs. Westfall ou les Polokowski.

— Je n'ai même guère parlé avec Wayne. La mort de Megan nous a fichus en l'air.

— Et vos autres enfants ? Comment le supportent-ils ?

— Mieux que nous, sûrement. Les gens disent toujours : « Eh bien, il vous reste les garçons. » Mais ça ne marche pas comme ça. On ne peut pas remplacer un enfant par un autre.

Elle prit, à retardement, un kleenex et se moucha.

— Je suis désolée d'avoir fait remonter tout ça à la surface, dis-je. Je n'ai pas d'enfants, mais je ne peux rien imaginer de plus douloureux que d'en perdre un.

Son sourire revint, intermittent et amer.

— Je vais vous dire ce qui est pire. De savoir qu'il y a un homme qui a fait quelques mois de prison pour « homicide par imprudence » alors qu'il a assassiné cinq personnes. Savez-vous combien de fois il s'est fait prendre pour conduite en état d'ivresse avant cet accident ? Quinze fois. Il a eu quelques amendes. On lui a tapé sur les doigts. Une fois, il a écopé d'un mois de prison, mais la plupart du temps...

Elle s'interrompt, puis changea de ton.

— Oh ! merde. Quelle différence est-ce que ça fait ? Rien ne change de toute façon, et ça n'en finit jamais. Je dirai à Wayne que vous êtes passée, peut-être sait-il où était Daggett.

CHAPITRE XII

Je m'assis dans la voiture et frémis. Aucune entrevue ne m'avait jamais laissée aussi tendue. Daggett devait avoir été assassiné. Je ne voyais vraiment pas comment il pourrait en être autrement. Je n'arrivais pas à penser clairement. D'habitude, les implications morales du meurtre m'apparaissent nettement. Quels que soient les défauts de la victime, il est mal de tuer et il convient que l'assassin soit puni de manière correspondante à la gravité du crime. Dans ce cas-là, ça semblait simpliste. C'était Daggett qui avait fait trembler le monde sur ses bases. À cause de lui, cinq personnes étaient mortes, et son décès, quel qu'en eût été le responsable, rétablissait l'ordre du monde, restaurait un genre de morale. Pour le moment, j'ignorais si son désir de compensation était sincère ou faisait partie d'une arnaque compliquée. Tout ce que je savais, c'est que j'étais partie prenante de cette affaire et que j'avais un rôle à y jouer, bien que je ne sache pas encore lequel.

Je démarrai et rentrai chez moi. Le ciel se couvrait à nouveau. Il était plus de cinq heures et un crépuscule prématuré semblait déjà descendre sur les flancs de la montagne. Je m'arrêtai devant mon appartement et coupai le contact. Je jetai un coup d'œil à mes fenêtres obscures. Je me sentais nerveuse et je n'étais pas prête à rentrer à la maison. Sur une impulsion, je démarrai et partis vers la place, attirée par l'odeur saline de l'air. Peut-être qu'une promenade me calmerait.

Je m'arrêtai dans un parking public, me glissai hors de mes chaussures et de mes chaussettes, que je jetai sur le siège arrière avec mon sac. Je remontai la fermeture Éclair de mon blouson, verrouillai la voiture et glissai les clefs dans ma poche en traversant la piste cyclable qui me séparait de la plage. L'océan était argenté, mais les rouleaux étaient d'un brun boueux et le sable à la limite des vagues était parsemé de cailloux. C'était la plage en hiver, avec des rochers sombres que le sable mobile avait découverts. Des mouettes planaient, guettant les vagues, cherchant des signes de vie marine comestible.

Je marchai sur le sable humide en recevant des bourrasques dans le dos. Un véliplanchiste s'accrochait au wishbone de sa voile vert vif, s'arc-boutant contre la force du vent, se dirigeant vers le rivage. Deux gros bateaux de pêche rentraient lentement dans la marina. On sentait partout l'urgence et le danger – le blanc déchiqueté du ressac de tempête, le gris qui assombrissait le ciel. De l'autre côté du port, l'océan attaquait le rivage sans pitié, frappant le brise-lames avec une

monotonie rancunière. Des embruns étaient projetés droit en l'air à chaque instant, éclaboussant la digue. J'entendais presque le bruit des impacts successifs.

Je dépassai l'entrée du port. Devant moi, la plage s'élargissait, s'incurvant sur la gauche vers la marina où les mâts dénudés des voiliers se balançaient au vent comme des métronomes. Le sable était plus mou ici, si bien que la marche devint difficile. Je me retournai et fis quelques pas en arrière, essayant de me repérer. Le corps de Daggett avait été trouvé quelque part dans ce secteur. Il y avait eu une brève vue du site aux nouvelles et j'espérais retrouver l'endroit. À mon avis, c'était de ce côté-ci de la rampe de lancement. Devant moi, à droite, il y avait le parc de jeux pour enfants, avec un bassin où barboter, entouré d'une palissade. La télévision avait montré une partie de la drague en arrière-plan, coupée par le brise-lames et une ligne de rochers. J'avancai jusqu'à obtenir le même alignement. Le sable sec avait été piétiné et portait des traces de pneus. Toute marque avait été effacée là où les vagues léchaient le rivage. Les enquêteurs avaient certainement fait des recherches au moins superficielles. J'examinai le site sans m'attendre à rien trouver. Si vous assassinez quelqu'un en le jetant ivre mort hors d'une barque, il n'y a pas d'éléments révélateurs dont se débarrasser ensuite. La barque elle-même avait été laissée à la dérive et, d'après Jonah, avait été rejetée sur le rivage près de la jetée.

Je respirai le parfum capiteux de la mer, regardant le mouvement ininterrompu des vagues, tournant lentement sur moi-même jusqu'à faire face à la ligne de motels de l'autre côté du boulevard. Apparemment, Daggett était mort à un moment quelconque entre minuit et cinq heures du matin. Je me demandais si j'obtiendrais quelque chose en fouillant le secteur pour trouver des témoins. Il était possible, bien sûr, que Daggett ait lui-même coupé l'amarre de la barque et ait ramé seul hors du port. Avec trois grammes cinq d'alcool par litre de sang, cela semblait peu probable. Quand on en arrive à cette quantité d'alcool, l'ivrogne est en fait dans un état d'anesthésie profonde, incapable de quelque chose d'aussi athlétique que de manier une rame. Il aurait pu sortir d'abord du port *puis* s'être saoulé à mort, mais je n'arrivais pas à y croire. Je continuais à voir quelqu'un avec lui... attendant, observant... et finalement lui saisissant les pieds et le basculant en arrière. « Une leçon de saut périlleux, Daggett. Oh merde, tu l'as raté. Trop triste, pauvre poire. T'es mort. »

Il avait peut-être fallu une ruse pour le faire monter dans le bateau, si ivre qu'il ait été, mais le reste devait avoir été facile.

Je regardai sur ma droite. Un vieux clodo avec un caddie fouillait dans une poubelle. Je me dirigeai vers lui. En m'approchant, je vis que sa peau était grise de crasse accumulée et tannée par le vent, avec une

rougeur superficielle qui venait d'un coup de soleil récent ou du gros rouge... le vin du chien fou, comme l'appellent les vagabonds. Il paraissait soixante-dix ans passés et des couches superposées de vêtements le grossissaient. Il portait une casquette à visière, ses cheveux gris en pendaient comme des franges de serpillière. Il sentait autant le musc qu'un vieux bison. L'odeur se dégageait de son corps en lignes ondulantes presque visibles, comme un putois de dessin animé.

— Bonjour, dis-je.

Il continua ce qu'il faisait sans s'occuper de moi. Il trouva une paire d'escarpins et les inspecta rapidement avant de les fourrer dans un de ses sacs poubelle en plastique. Un journal vieux de deux jours ne l'intéressa pas. Des boîtes de bière ? Oui, ça semblait lui plaire. Il rejeta un emballage de Mac Donald. Une jupe ? Il la regarda d'un œil critique puis la mit dans le même sac que les chaussures. Quelqu'un avait jeté un ballon de plage crevé. Il le mit de côté.

— Avez-vous entendu parler du noyé qu'on a retrouvé hier ? demandai-je.

Pas de réponse. J'avais l'impression d'être une apparition, de lui parler d'un autre monde. J'élevai la voix.

— J'ai entendu dire que quelqu'un d'ici l'a repéré et a appelé les flics. Savez-vous qui c'est ?

Il ne semblait pas vouloir en parler. Il évitait résolument de croiser mon regard. Je n'avais pas mon sac, si bien que je ne pouvais pas lui donner de carte, ni même de billet d'un dollar comme lettre d'introduction. Je n'avais pas d'autre choix que de laisser tomber. Je m'éloignai. À ce moment, le niveau de la poubelle avait baissé, et sa tête y disparaissait presque. Autant pour les techniques d'interrogatoire.

Quand je revins au parking, la lumière avait baissé, aussi je sentis que quelque chose n'allait pas, longtemps avant de comprendre ce que c'était. La portière côté passager de ma voiture était entrouverte. Je m'arrêtai pile.

— Oh non, fis-je.

Je m'approchai prudemment, comme si le véhicule était piégé. Quelqu'un devait avoir essayé de passer un fil de fer par le déflecteur pour débloquer la serrure. Ayant échoué, le petit merdeux avait tout simplement brisé la fenêtre et ouvert la porte. La boîte à gants était ouverte, son contenu éparpillé sur le siège. Mon sac avait disparu. Ça, ça provoqua en moi un éclair de colère, rapidement suivi d'effroi. J'inclinai le fauteuil et sortis ma mallette. La courroie qui la fermait avait été coupée et mon pistolet n'était plus là.

— Oh, noon ! gémis-je. Je lançai une série de jurons. Au lycée, j'avais traîné avec quelques garçons mal embouchés qui m'avaient appris à jurer à la perfection. J'essayai quelques combinaisons

auxquelles je n'avais pas pensé depuis des années. J'étais furieuse contre moi-même pour avoir laissé tout ça en vue et furieuse contre le taré qui m'avait dévalisée. Ma voiture était une des dernières qui restaient dans le parking et devait être aussi visible qu'un phare. Je claquai la porte et traversai la rue, toujours pieds nus, gesticulant et marmonnant toute seule comme une dingue. Je n'avais même pas de monnaie pour appeler les flics.

Il y avait un vendeur de hamburgers près de là et j'arrivai à le persuader de passer le coup de fil pour moi. Puis je rebroussai chemin et attendis la voiture de patrouille. J'avais rencontré les policiers de faction, Gerald Pettigrew et Maria Gutierrez, quelques mois plus tôt quand ils avaient procédé à une arrestation dans mon quartier.

Maria prit ma déposition pendant que Gerald émettait des grognements de sympathie. D'une façon ou d'une autre, ils parvinrent à me consoler dans la mesure du possible, appelant même un inspecteur qui eut l'obligeance de venir relever les empreintes. Nous savions tous que ça ne servait à rien, mais je m'en sentais mieux. Pettigrew dit qu'il entrerait le numéro de série de mon arme dans l'ordinateur, arme que j'avais déclarée, Dieu merci. Peut-être réapparaîtrait-elle chez un prêteur sur gages et la récupérerais-je, alors, dans six mois.

J'aimais ce petit automatique, qui ne me quittait pas depuis des années... un cadeau de la tante qui m'a élevée après la mort de mes parents. Ce pistolet était mon héritage, symbolisait notre bizarre relation. Elle m'avait appris à tirer quand j'avais huit ans. Elle ne s'était jamais mariée, n'avait jamais eu d'enfants. Elle avait mis en pratique avec moi ses nombreuses idées étranges sur la formation du caractère féminin. Tirer à l'arme de poing, pensait-elle, m'apprendrait à la fois la prudence et la précision. Cela m'aiderait aussi à développer une bonne coordination de la main et de l'œil, ce qu'elle trouvait utile. Elle m'avait enseigné le tricot et le crochet pour que j'apprenne la patience et que j'acquière le sens du détail. Elle refusa de m'apprendre à cuisiner parce qu'elle trouvait que c'était ennuyeux et ne servirait qu'à me faire grossir. C'était okay de jurer à la maison, mais il fallait faire attention à son langage devant les gens que cela aurait pu offenser. L'exercice était important. La mode ne l'était pas. La lecture était essentielle. Deux maladies sur trois, disait-elle, guérissaient d'elles-mêmes, si bien qu'on pouvait en gros ignorer les médecins sauf en cas d'accident. D'un autre côté, il était inexcusable d'avoir de mauvaises dents, quoiqu'elle ait considéré les dentistes comme des gens qui avaient des idées ridicules sur la bouche des êtres humains, comme d'enlever leurs vieux plombages pour les remplacer par de l'or. Elle avait des douzaines de préceptes similaires et j'en ai gardé la plupart.

La règle numéro un, la première et la plus importante, sur tout et par-dessus tout, était d'être indépendante financièrement. Une femme ne devait jamais, au grand jamais, dépendre financièrement de quelqu'un, particulièrement d'un homme, parce que, dès que vous dépendiez de quelqu'un, l'abus n'était pas loin. Les gens financièrement dépendants (les jeunes, les vieux, les indigents) étaient inévitablement maltraités et n'avaient aucun recours. Une femme devait toujours avoir un recours. Ma tante croyait que chaque femme devait acquérir des capacités monnayables et que, plus cher elle les vendait, mieux cela valait. Toute occupation féminine qui n'avait pas pour but ultime l'augmentation de son degré d'indépendance était dépourvue d'intérêt. « Comment attraper un homme » ne figurait même pas sur la liste.

Quand j'étais au lycée, elle appelait les cours d'Arts ménagers les « cours ménagerie » et applaudissait quand j'avais un D. Elle pensait qu'il serait bien plus intelligent que les garçons suivent ces cours et que les filles apprennent la mécanique et la menuiserie. Ne vous y trompez pas, il y avait quelques hommes qu'elle aimait beaucoup, mais elle n'avait pas envie de servir de femme de ménage ou d'infirmière à l'un d'entre eux. Elle n'était la mère de personne, disait-elle, pas même la mienne, et elle ne voulait pas se comporter comme si c'était le cas. Tout ceci est une longue explication de pourquoi je voulais retrouver mon pistolet, mais voilà. Je n'avais pas besoin d'expliquer cela à Pettigrew et à Guttierrez. Ils savaient tous les deux que j'avais été flic pendant deux ans et ils connaissaient la valeur d'une arme.

Quand nous quittâmes tous le parking, la nuit était tombée et il pleuvait de nouveau. Super.

Je rentrai chez moi et commençai à faire une liste de tout ce qu'il me faudrait remplacer, y compris mon permis de conduire, ma carte de crédit pour l'essence, mon chéquier et Dieu sait quoi d'autre. Pendant que j'y étais, je cherchai trois numéros d'alerte et signalai la perte de mes cartes de crédit, donnant leurs coordonnées grâce aux photocopies que je garde parmi mes dossiers. Je n'avais que vingt dollars en liquide dans mon sac, mais c'était encore trop. J'étais tellement hors de moi qu'il fallait que je prenne une douche, que j'enfile un jean, mes bottes et un pull. Puis je sortis pour aller chez *Rosie* manger un morceau.

Chez *Rosie*, c'est le restaurant du coin, tenu par Rosie elle-même, une Hongroise qui a la soixantaine, petite et à la poitrine ample. Ses cheveux teints en roux ressemblaient, ces temps-ci, à un croisement entre la tomate et le potiron en conserve. Rosie est une autocrate – autoritaire, dotée de son franc-parler et suspicieuse à l'égard des étrangers. Elle cuisine divinement quand ça lui plaît, mais d'habitude

elle veut vous dicter quoi manger. Elle est protectrice, parfois généreuse, souvent irritante. Comme la grand-mère capricieuse de sa meilleure amie, on la supporte pour avoir la paix. Je continue à venir chez elle parce que ce n'est pas prétentieux et que ce n'est qu'à un demi-bloc de chez moi. Rosie estime apparemment qu'avoir ma clientèle lui donne le droit de me donner des ordres... ce qui est en général vrai.

Ce soir-là, quand j'entrai, elle me jeta un coup d'œil rapide et alla me verser un verre de vin blanc de sa réserve personnelle. Je m'installai à ma place préférée, au fond. Les tables sont séparées par de hautes cloisons en contreplaqué épais, teint de couleur foncée, dont les bords sont découpés comme les oreillettes d'un fauteuil. Après quelques instants, Rosie se matérialisa devant la table et posa le verre de vin devant moi.

— Quelqu'un a cassé la fenêtre de ma voiture et a volé tout ce à quoi je tenais, y compris mon pistolet, dis-je.

— J'ai des *sòska leves* pour vous, annonça-t-elle, et après ça, une salade de céleri-rave, du poulet au paprika, quelques-uns des bons petits pains de Henry, du strudel au chou et des cerises congelées si vous êtes sage et que vous nettoyez bien votre assiette. Si vous aviez un homme dans votre vie, ça ne vous serait jamais arrivé, et c'est tout ce que j'ai à vous dire.

Je ris pour la première fois depuis des jours.

CHAPITRE XIII

Le lendemain matin, lundi, je m'attaquai à la tâche ingrate de remplacer le contenu de mon sac. Je m'occupai d'abord du bureau des permis de conduire puisqu'il ouvrait à huit heures. Je remplis la paperasserie nécessaire et payai trois dollars pour un duplicata. Dès que la banque ouvrit, je fermai mon compte et en ouvris un autre. Je passai ensuite à l'appartement et donnai un coup de fil à Sacramento pour qu'on m'envoie une autre carte de détective privé. Je m'armai d'un paquet de cartes de visite que je garde en stock et fouillai mes placards pour retrouver un vieux sac à main en attendant d'en acheter un autre. J'allai au drugstore acheter de quoi remplacer au moins quelques-unes des choses que je transporte habituellement avec moi, de l'aspirine, du maquillage, bref, les choses élémentaires. Il faudrait aussi que je fasse changer la vitre de la VW. Irritant, tout ça.

Je n'arrivai pas au bureau avant midi et le voyant de mon répondeur clignotait avec insistance. Je jetai le courrier sur le bureau et enfonçai le bouton d'écoute, contournant le meuble pour ouvrir les portes-fenêtres et laisser entrer l'air frais.

— Miss Millhone, je suis Ferrin Westfall, au 555 6790. Ma femme et moi avons parlé de votre demande de rencontrer notre neveu, Tony, et si vous nous contactez, nous verrons ce que nous pouvons faire. Comprenez bien, s'il vous plaît, que nous ne voulons pas que le garçon soit perturbé. Nous espérons que, quoi que vous lui vouliez, vous serez discrète.

Un déclic signala la fin de la communication. Son ton était froid et correspondait parfaitement à son discours formaliste. Pas de « euh », pas d'hésitations, pas d'à-coups dans la présentation. Je haussai les sourcils d'appréciation. Tony Gahan était en de bonnes mains. Pauvre gosse.

Je me préparai du café et attendis d'en avoir à moitié vidé une tasse avant de rappeler. Il y eut deux sonneries.

— Bonjour, PFC, dit une femme.

PFC se révéla être Perforated Formanek Corporation, fournisseur d'abrasifs industriels, de broyeuses, de presses, de lames et d'outils de précision. Je le sais parce que je posai la question à cette standardiste zélée et qu'elle récita tout le catalogue d'une voix chantante, pensant peut-être que j'étais intéressée par un des éléments de la liste. Je demandai à parler à Ferrin Westfall et en fus remerciée.

Il y eut un déclic.

— Westfall, dit-il.

Je me présentai. Il y eut un silence, censé (peut-être) m'intimider. Je résistai à la tentation de le remplir avec des bavardages inutiles, laissant la pause durer aussi longtemps qu'il lui plairait.

Enfin, il dit :

— Nous nous arrangerons pour que Tony soit libre ce soir entre sept et huit heures, si cela vous convient.

Il me donna l'adresse.

— Parfait, répondis-je. Merci. Connard, ajoutai-je mentalement et je raccrochai.

Je me renversai dans mon fauteuil et posai les pieds sur le bureau. Jusqu'à présent ça avait été une sale journée. J'aurais voulu retrouver mon pistolet. J'aurais voulu continuer à vivre ma vie sans perdre de temps avec ces absurdes paperasseries. Je jetai un coup d'œil sur le balcon. Il ne pleuvait pas pour l'instant. Je pris mon courrier et le lus. La plus grande partie n'avait aucun intérêt.

Je me sentais de nouveau agitée, je pensais à John Daggett et à sa promenade en barque sur le port. Hier, sur la plage, il m'avait semblé inutile de chercher des témoins dans le voisinage. Maintenant je n'en étais plus si sûre. Quelqu'un pouvait l'avoir vu. L'ivrognerie sur la voie publique se remarque en général, surtout à une heure où il y a peu de gens dehors. Les hôtes du week-end avaient sans doute déjà quitté les motels, mais ça pouvait encore valoir le coup. J'attrapai mon blouson et mes clefs de voiture, fermai le bureau et descendis par l'escalier de service.

Ma vw a l'air pire à chaque fois que je la regarde. Elle a quatorze ans, elle est beige, rouillée et cabossée. Maintenant la fenêtre côté passager était brisée. Aucun effort d'imagination ne pourrait en faire une voiture de classe, mais elle est complètement payée. Chaque fois que je pense à en acheter une autre, mon estomac se retourne. Je ne veux pas avoir de crédit sur le dos, ni payer plus cher d'assurance ou de vignette. La vignette actuelle me coûte vingt-cinq dollars par an, et ça me convient tout à fait. Je mis le contact et le moteur démarra immédiatement. Je tapotai le tableau de bord, quittai le parking en marche arrière, et pris State Street vers le sud, en direction de la plage.

Je me garai dans Cabana Boulevard, juste en face de l'entrée du port. Il y a huit motels sur le boulevard, aucun n'a de chambres à moins de soixante dollars la nuit. C'était la morte saison et il n'y avait toujours pas de chambres libres. Je commençai par le premier, le *Sea Voyager*, où je me présentai au directeur, appris qui était le réceptionniste vendredi dernier, notai son nom et laissai ma carte avec un mot derrière. Comme beaucoup d'autres aspects de mon travail, ces enquêtes de porte-à-porte exigent une patience opiniâtre et un amour

des choses ingrates et fastidieuses qui ne me sont pas vraiment naturels. L'effort est nécessaire, cependant, juste au cas où quelqu'un, quelque part, pourrait vous donner un détail susceptible de vous aider. Étant parvenue au dernier motel, je revins à ma voiture et descendis le boulevard jusqu'à la marina, à un kilomètre de là.

Cette fois, je me garai devant l'arsenal militaire, sur le parking voisin du port. Il ne semblait pas y avoir beaucoup de piétons dans le coin. Le ciel était couvert et une odeur tenace de poisson frais et de gas-oil flottait lourdement dans l'air. J'arpentai la promenade qui longe le rivage et les trente-cinq hectares où s'amarrent onze cents bateaux. Je voyais la station de gas-oil et le quai réservé à la ville où deux hommes fixaient les amarres d'une grosse vedette qu'ils venaient apparemment de rentrer au port.

À ma droite, il y avait une rangée de commerces portuaires – une halle aux poissons avec un restaurant au premier étage, un magasin d'articles de pêche, un autre d'équipement de plongée, deux courtiers en bateaux. Les façades sont toutes de bois rendu gris par l'air marin et ont des marquises bleu roi faisant écho aux bâches qui recouvrent les bateaux dans le port. Je passai un moment à regarder dans une vitrine les photos des bateaux à vendre – des catamarans, des vedettes de luxe, des voiliers où six personnes pouvaient dormir. Il y a dans le port une petite population de gens qui vivent à bord, qui se servent réellement de leur bateau comme résidence principale. L'idée m'attire un peu, quoique je me pose des questions quant aux toilettes chimiques en pleine nuit et aux salles de douche de la marina. Je traversai la promenade et me penchai par-dessus le garde-fou en fer, regardant la forêt aérienne des mâts.

L'eau était vert foncé. Dans les profondeurs sombres, de gros rochers submergés avaient l'air de ruines englouties. On ne voyait que peu de poissons. Je remarquai deux petits crabes qui filaient entre les cailloux au bord de l'eau, mais la mer semblait en majeure partie froide et stérile, dénuée de vie. Une bouteille de bière reposait sur un mélange de sable et de boue. Deux garde-côtes étaient à l'ancre à peu de distance.

Je vis une série de barques amarrées à un des quais et mon intérêt s'éveilla. Quatre des marinas sont verrouillées et on ne peut y accéder qu'avec une carte magnétique fournie par la capitainerie du port, mais celle-ci était accessible au public. Je descendis la rampe pour mieux voir. Il y avait peut-être vingt-cinq petites barques, en bois et fibre de verre, faisant pour la plupart de deux à trois mètres de long. Je ne pouvais pas savoir si une d'entre elles était celle que Daggett avait prise, mais il semblait clair que, si on coupait une amarre, il fallait ensuite ramer au-delà du quai et traverser le port. Il n'y avait pas de courant à cet endroit et un bateau détaché ne ferait que se cogner

contre les piliers sans aller nulle part.

Je remontai la rampe et pris à gauche sur la promenade jusqu'à la marina numéro un. Au pied de la rampe, une palissade avec une porte verrouillée interdisait l'accès. Je restai sur place un moment, regardant les passants. Enfin un homme d'âge moyen s'approcha, sa carte à la main, un sac d'épicerie dans l'autre. Il était soigné et musclé, sa peau avait la teinte du vieux cuir. Il portait un short et un large sweater en coton. On voyait des poils gris par le V du col.

— Excusez-moi, dis-je. Vivez-vous ici ?

Il s'arrêta et me regarda avec curiosité.

— Oui.

Son visage était ridé au point de faire penser à un sac en papier froissé puis remis en forme.

— Cela vous ennuirait-il que je vous suive sur la marina ? J'essaie de trouver une piste concernant l'homme qui a été rejeté sur le rivage samedi.

— Sûr, venez. J'ai entendu parler de ça. La barque qu'il a volée appartient à un de mes amis. À propos, je m'appelle Aaron. Et vous ?

— Kinsey Millhone, dis-je en descendant la rampe derrière lui. Depuis combien de temps vivez-vous ici ?

— Six mois. Ma femme et moi nous sommes séparés et elle a gardé la maison. C'est un changement agréable, la vie à bord. Beaucoup de gens sympas. Vous êtes flic ?

— Détective privé. Quel travail faites-vous ?

— Je suis dans l'immobilier, répondit-il. Comment êtes-vous arrivée là ?

Il inséra sa carte et poussa la porte, qu'il me tint ouverte. Je m'arrêtai de l'autre côté pour qu'il me montre le chemin.

— J'ai été engagée par la fille du mort.

— Je voulais dire, comment êtes-vous entrée dans la profession ?

— Oh. J'étais flic, mais ça ne me plaisait pas beaucoup. Les tâches policières, c'était bien, mais pas la bureaucratie. Maintenant je suis indépendante. Ça me convient mieux.

Nous traversâmes un nuage de mouettes qui convergeaient rapidement vers quelque chose qui flottait. Leurs cris attiraient d'autres oiseaux cinq cents mètres alentour, fendant l'air comme des missiles.

— Un avocat, dit Aaron paresseusement. Les mouettes adorent ça. Voilà le mien. Il s'arrêta devant un bateau de onze mètres, un Chris-Craft avec deux moteurs jumeaux et un pont surélevé.

— Bon Dieu, c'est un beau bateau.

— Il vous plaît ? Il y a de la place pour huit personnes.

Il sauta dans le cockpit et se retourna en me tendant la main.

— Ôtez vos bottes et montez à bord jeter un coup d'œil. Vous

voulez boire quelque chose ?

— Mieux vaut pas, merci. Il me reste encore beaucoup de terrain à couvrir. Pourriez-vous me présenter au propriétaire de la barque ?

Aaron haussa les épaules.

— Je peux pas vous aider pour ça. Il est en mer sur un bateau de pêche toute la journée, mais je peux lui donner votre nom et votre numéro de téléphone, si vous voulez. Je crois que la police a saisi la barque, alors si vous voulez la voir, il faut vous adresser à elle.

Je n'espérais rien trouver, mais je me dis que j'allais essayer à tout hasard. Je sortis une carte et notai mon numéro personnel au dos avant de la lui donner.

— Dites-lui de m'appeler s'il sait quelque chose.

— Je vais vous dire à qui vous pourriez parler. Allez six anneaux plus bas et voyez si le type est là. Le bateau s'appelle le *Seascope* et le type Philip Rosen. Il connaît tous les ragots ici. Peut-être qu'il pourra vous aider.

— Merci.

Le *Seascope* était un Flicka de sept mètres vingt, un voilier avec une voile latine et un mât de six mètres, un pont en teck et une coque de fibre de verre imitation bois.

Je frappai au toit de la cabine, lançai un bonjour par la porte ouverte. Philip Rosen apparut, baissant la tête pour sortir. C'était comme un gag de dessin animé : c'était un des hommes les plus grands que j'aie vus, sauf sur un terrain de basket. Il devait faire plus de deux mètres et était bâti en conséquence – de grandes mains et de grands pieds, une grosse tête avec une épaisse chevelure rousse, un large visage moustachu et barbu, torse et pieds nus. À part le blue-jean coupé en short, il avait l'air d'un Viking cruellement réincarné sur un vaisseau indigne de lui. Je me présentai, disant qu'Aaron m'avait suggéré de m'adresser à lui. Je lui expliquai brièvement ce que je voulais.

— Eh bien, je ne les ai pas vus, mais une de mes amies, si. Elle venait me voir et elle les a croisés sur le parking. Un homme et une femme. Elle dit que le vieux était complètement ivre, qu'il titubait. La gamine qui l'accompagnait avait bien du mal à le faire tenir debout.

— Avez-vous une idée de ce à quoi elle ressemblait ?

— Non. Dinah ne m'en a pas parlé. Mais je peux vous donner ses coordonnées, si vous voulez lui poser la question.

— Oui, j'aimerais bien, dis-je. À quelle heure était-ce ?

— Je dirais deux heures et quart. Dinah est serveuse au bar du port et elle termine à deux heures. Je sais qu'elle n'a pas fait la fermeture ce soir-là et il faut cinq minutes pour venir ici. Si elle marchait sur l'eau, elle pourrait traverser le port aussi vite qu'elle va au parking.

— Est-ce qu'elle travaille en ce moment, par hasard ?

— Lundi après-midi ? Peut-être. Je ne sais pas quel est son horaire cette semaine, mais vous pouvez toujours essayer. Elle est dans la salle à cocktails. Une rousse. Vous ne pouvez pas la manquer si elle est là.

Ce qui se révéla vrai. Je fis en voiture le kilomètre qui séparait la marina du port, la laissant au voiturier. Puis j'empruntai l'escalier extérieur jusqu'à la terrasse en bois. Dinah allait du bar à une table de coin, portant un plateau de cocktails. Ses cheveux étaient plus orange que roux, d'une teinte trop carotte pour ne pas être naturelle. Elle devait faire un mètre quatre-vingts avec des talons, portait des bas résille noirs et un costume de « marin » bleu marine, avec une jupe qui lui arrivait à l'entrejambe. Elle avait un petit calot de marin épinglé sur la tête et l'air de connaître la différence entre bâbord et tribord depuis sa puberté.

J'attendis qu'elle ait servi les verres et qu'elle reparte vers le bar.

— Dinah ?

Elle me regarda, l'œil interrogateur. De près, je voyais les taches de rousseur qu'elle avait sur le visage et sur son long nez étroit. Elle portait des faux cils, une série de virgules qui encerclaient ses yeux noisette et lui donnaient l'air étonné. Je m'expliquai brièvement, me répétant patiemment.

— Je sais qui était le vieux, dis-je. C'est la femme qui l'accompagnait que je cherche à identifier.

Dinah haussa les épaules.

— Eh bien, je ne peux pas vous dire grand-chose. Je les ai juste croisés. Il y a quelques lumières sur la marina, mais pas tant que ça. De plus, il pleuvait comme vache qui pisse.

— Quel âge lui donneriez-vous ?

— Plutôt jeune. Peut-être entre vingt et trente ans. Blonde. Pas grande, du moins à côté de lui.

— Les cheveux longs ? Courts ? Rondelette ? La poitrine plate ?

— Pour son corps, je ne sais pas. Elle portait un imperméable. Ou un manteau. Les cheveux peut-être à l'épaule, pas très frisés. Un peu en broussaille.

— Jolie ?

Elle réfléchit un instant.

— Bon Dieu, tout ce que je me rappelle, c'est de m'être dit que quelque chose n'allait pas, vous voyez ? D'abord, il était dans un tel état. Je le reniflais à trois mètres. Des vapeurs de bourbon. Wow ! En fait, j'ai pensé que c'était peut-être une pute sur le point de l'entôler. J'ai failli lui parler, à elle, et puis je me suis dit que c'était pas mes affaires. Il s'amusait comme un fou, mais vous savez ce que c'est. Saoul comme il était, elle aurait pu le dépouiller facilement.

— Ouais, eh bien c'est ce qui s'est passé. On ne peut pas se faire

prendre davantage que sa vie...

CHAPITRE XIV

Quand je sortis du parking du bar, il était deux heures. L'air était humide. Ou peut-être n'était-ce que l'ombre de la compagne de Daggett qui me glaçait. J'étais déjà à demi persuadée qu'il y avait quelqu'un avec lui cette nuit-là, et maintenant j'en étais sûre. Ce n'était pas une preuve de meurtre, bien sûr, mais un aperçu des événements qui avaient amené sa mort, une idée convaincante de sa compagne, cette « autre » dont je suivais la trace fantomatique.

D'après la description de Dinah, le nom de Lovella Daggett était le premier qui me vînt à l'esprit. Son air de blonde facile m'avait donné l'idée qu'elle faisait le trottoir, quand je l'avais vue à L.A. D'un autre côté, la plupart des femmes que j'avais rencontrées jusqu'ici étaient jeunes et avaient les cheveux clairs, Barbara Daggett, Coral, la sœur de Billy Polo, Ramona Westfall, même Marilyn Smith, la mère de l'autre enfant mort. Il me faudrait établir l'emploi du temps de tous ces gens la nuit du meurtre, une tâche délicate puisque je ne pouvais pas les forcer à répondre. Les flics ont certains moyens que je n'ai pas.

En attendant, j'allai à la banque et repris le chèque certifié dans mon coffre. J'entrai dans un café et déjeunai rapidement, puis passai l'après-midi au bureau à rattraper mon retard côté paperasses. À cinq heures, je fermai et rentrai à la maison où je fis des bricoles jusqu'à six heures trente, avant de me rendre chez Ferrin et Ramona Westfall pour rencontrer Tony Gahan.

Les Westfall vivaient dans un quartier qu'on appelait le Close, une rue en impasse bordée de chênes, près du Muséum d'histoire naturelle. Je franchis les portes de pierre qui menaient au royaume ombreux et discret de la vie privée. Il n'y a que huit maisons dans l'impasse toutes de style victorien, très bien restaurées et entretenues. L'endroit ressemble, même maintenant, à une petite communauté rurale inexplicablement surgie du passé. Les jardins sont entourés de murs bas en pierre sèche et recouverts de bambous, d'herbe de la pampa et de fougères. La nuit était tombée et un suaire de brume planait sur le Close. La végétation était dense, odorante et les pluies récentes l'avaient rendue luxuriante. Il n'y avait qu'un seul lampadaire, un globe pâle obscurci par les branches.

Je trouvai le numéro que je cherchais, me garai dans la rue et suivis le chemin jusqu'à la porte. La maison, en bois, était couleur mastic, sans étage, avec un large porche, des rideaux blancs, en parfait état. Il y avait des meubles en osier blanc sous le porche, avec des

coussins blancs et mastic. Deux jardinières victoriennes en osier contenaient de grandes fougères. Tout cela était trop parfait pour mon goût.

Je sonnai, refusant de jeter un coup d'œil par l'ovale vitré de la porte. Je soupçonnais l'intérieur de ressembler à quelque chose sorti de *Maisons et Jardins*, un mélange élégant de moderne, d'ancien et d'original. Bien sûr, j'étais sans doute influencée par la sécheresse de Ferrin Westfall et par l'hostilité ouverte de Ramona. Je ne suis pas au-dessus de la rancune.

Ramona Westfall vint ouvrir la porte et me fit entrer. Je gardai un ton agréable, mais je ne me roulai pas par terre d'admiration quoique, au premier coup d'œil, l'endroit semblât décoré de façon impeccable. Elle m'introduisit dans un petit salon et s'en fut, fermant les portes en boiseries de chêne derrière elle. J'attendis, fixant résolument le plancher. J'entendais des murmures dans le hall. Au bout d'un moment, un homme entra et se présenta comme Ferrin Westfall... comme si je n'avais pas deviné. Nous échangeâmes une poignée de main.

Il était grand et mince, avec un visage froid et beau et des cheveux argentés. Ses yeux étaient vert sombre, aussi vides de chaleur que l'eau du port. On sentait que quelque chose se dissimulait dans les profondeurs, mais il n'y avait aucun signe de vie. Il portait un pantalon gris anthracite et un pull en cachemire gris souris qui implorait qu'on le caresse. Il m'indiqua un siège et je m'assis.

Il m'examina un moment, considérant les bottes, le jean délavé, le pull dont les coudes se râpaient. J'étais bien décidée à ne pas me laisser atteindre par sa désapprobation, mais cela me demandait un effort. Je le fixai impassiblement et conjurai sa condamnation sans appel en l'imaginant sur le siège des toilettes avec son caleçon autour des chevilles.

Enfin, il dit :

— Tony sera là dans un moment. Ramona m'a parlé du chèque. Pourrais-je le voir ?

Je le sortis de la poche de mon jean, le dépliai et le lui tendis pour qu'il l'inspecte. Je me demandai s'il le croyait faux, volé, ou autrement contrefait. Il l'étudia de près, recto et verso, et me le rendit, apparemment convaincu qu'il était authentique.

— Pourquoi Mr. Daggett est-il venu vous voir avec ceci ? demanda-t-il.

— Je n'en suis pas sûre, dis-je. Il m'a dit avoir essayé de trouver Tony à une ancienne adresse. Comme il n'a pas eu de chance, il m'a demandé de le retrouver et de lui remettre le chèque.

— Savez-vous comment il s'est procuré l'argent ?

De nouveau, je me sentis protectrice vis-à-vis de feu mon client.

Ça ne le regardait vraiment pas. Il voulait sans doute s'assurer que Daggett n'avait pas obtenu cet argent de façon louche, drogue, prostitution, vente de chats et de chiens pour la vivisection.

— Il l'a gagné aux courses, dis-je.

Personnellement, je ne croyais pas vraiment à cette partie de l'histoire de Daggett, mais ça ne me gênait pas que Ferrin Westfall se fasse couillonner. Il changea de sujet.

— Préférez-vous rester seule avec Tony ?

L'offre me surprit.

— Oui. En fait, j'aimerais vraiment l'emmener quelque part boire un Coca.

— Je pense que ça ira, pourvu que vous ne le rameniez pas trop tard. Il a école demain.

— Bien sûr. C'est très gentil de votre part.

On frappa à la porte. Mr. Westfall se leva et traversa la pièce.

— Ça doit être Tony, dit-il.

La porte s'ouvrit et Tony Gahan entra. Il avait l'air d'un adolescent de quinze ans immature. Il faisait peut-être un mètre soixante-cinq et cinquante-cinq kilos. Son oncle me présenta. Je lui tendis la main et il la serra maladroitement. Ses yeux étaient foncés, ses cheveux châtons, élégamment coupés, ce qui m'étonna. La plupart des lycéens que j'ai vus dernièrement semblent être soignés pour la même maladie du cuir chevelu. Je supposai que la coupe de Tony était une concession à la notion du bon goût de Ferrin Westfall et je me demandai comment il le prenait.

— Miss Millhone voudrait t'emmener prendre un coca, pour pouvoir te parler, dit Mr. Westfall.

— Pourquoi ? grinça-t-il.

Tony avait l'air prêt à s'effondrer sur place et je me rappelai en un éclair combien j'avais détesté boire et manger devant les adultes inconnus à son âge. Les repas représentent une série de pièges quand on n'a pas encore maîtrisé les comportements sociaux appropriés. J'avais horreur d'augmenter sa détresse, mais j'étais certaine de ne jamais arriver à avoir une conversation avec lui dans cette maison.

— Elle t'expliquera tout, dit Mr. Westfall. Évidemment, tu n'es pas forcé d'y aller. Si tu préfères rester ici, tu n'as simplement qu'à le dire.

Tony semblait incapable de décoder la phrase de son oncle, qui était neutre en surface, mais contenait quelques sous-entendus subtils. C'était le « simplement » qui le coinçait, et l'« évidemment » n'aidait pas.

Tony me jeta un coup d'œil en haussant à demi les épaules.

— Oh, d'accord. Maintenant ?

Mr. Westfall hocha la tête.

— Il n'y en a pas pour longtemps. Tu auras besoin de ta veste,

bien sûr.

Tony passa dans l'entrée et je le suivis, attendant qu'il ait trouvé sa veste dans le placard.

Je me disais qu'à quinze ans, il pouvait probablement décider tout seul s'il avait ou non besoin d'une veste, mais personne ne me consulta à ce sujet. J'ouvris la porte et la lui tins. Mr. Westfall nous regarda un moment puis la referma derrière nous. Mon Dieu, c'était comme sortir avec une jeune fille. J'avais presque juré que je le ramènerais à la maison pour dix heures. Absurde.

Nous descendions l'allée dans le noir.

— Tu vas au lycée de Santa Teresa ?

— Oui.

— En quelle classe ?

— Seconde.

Nous montâmes dans ma voiture. Tony essaya de descendre la vitre brisée de son côté, sans grand succès. Un éclat de verre tomba en tintant à l'intérieur de la porte. Il finit par abandonner.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— J'ai été imprudente, dis-je sans plus de détails.

Je fis demi-tour et allai vers le *Clockwork* dans State Street, un bar de jeunes généralement considéré comme miteux, sale et corrompu, ce qu'il est... : un terrain d'entraînement pour délinquants juvéniles. Les gosses viennent (défoncés, aucun doute) pour y boire du Coca, y fumer des cigarettes et se conduire comme des cochons. J'avais connu l'endroit par un vendeur de drogue de dix-sept ans, du nom de Mike, qui gagnait plus d'argent que moi. Je ne l'avais pas vu depuis juin, mais j'avais tendance à le chercher du coin de l'œil en ville.

Je me garai dans un petit parking derrière le bar et nous y entrâmes par la porte du fond. La salle est longue et étroite, peinte en gris anthracite et le haut plafond est bordé de néons roses et violets. Une série de mobiles qui ressemblent à de grosses pièces d'horlogerie tournent dans l'air enfumé. Pendant le week-end, le niveau sonore est assourdissant, la musique est si forte que le sol en tremble. En semaine, c'est calme et bizarrement intime. Nous trouvâmes une table et j'allai au bar prendre deux Cocas. Je reçus une tape sur l'épaule et me retournai. C'était Mike. Je sentis une poussée de chaleur.

— Je pensais justement à toi ! dis-je. Comment vas-tu ?

Ses joues rosirent et il me fit un lent sourire séducteur.

— Je vais bien. Qu'est-ce que tu deviens ces temps-ci ?

— Pas grand-chose, répondis-je. Super, tes cheveux.

Auparavant, il portait une coupe à l'Iroquoise, une grande brosse rose au milieu du crâne, avec les côtés rasés. Maintenant, il avait des mèches violettes, raides, maintenues chacune par un élastique et dont les extrémités étaient teintes en blanc. À part les cheveux, c'était un

gosse qui présentait bien, avec la peau nette, les yeux verts et les dents blanches.

— En fait, je vais causer avec ce gars, là..., un condisciple à toi, dis-je.

— Ouais ?

Il se détourna et examina sommairement Tony.

— Tu le connais ?

— Je l'ai déjà vu. Il ne traîne pas avec le même genre de mecs que moi.

Son regard revint sur Tony et je crus qu'il allait en dire plus, mais il s'en abstint.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant ? demandai-je. Tu « deales » toujours ?

— Qui, moi ? Ah non. Je t'avais dit que j'arrêterais, dit-il, l'air un peu vertueux.

La lueur dans son œil, bien sûr, suggérait exactement le contraire. S'il faisait quelque chose d'illégal, je ne voulais pas le savoir de toute façon, aussi je changeai de sujet.

— Et l'école ? Tu vas avoir ton diplôme cette année ?

— En juin. J'ai le dossier et tout.

— Vraiment ?

Je ne savais pas s'il me faisait marcher ou non. Il vit mon regard.

— J'ai de bonnes notes, protesta-t-il. Je ne suis pas un cancre ordinaire, tu sais. Avec le fric que j'ai, je pourrai aller à l'université que je veux. C'est ça, la libre entreprise.

Je fus obligée de rire.

— Pour sûr, dis-je.

La « barmaid » posa deux Cocas sur le comptoir et je la payai.

— Il faut que je retourne avec mon invité.

— Ça m'a fait plaisir de te voir, dit-il. Tu devrais venir une fois, on discuterait.

— Peut-être.

Je lui souris, en secouant mentalement la tête. Espèce de sale petit dragueur. Je retournai à la table, tendis son coca à Tony et m'assis.

— Vous connaissez ce type ? demanda avec prudence Tony.

— Qui, Mike ? Oui, je le connais.

Les yeux de Tony se posèrent sur Mike puis revinrent sur moi, avec quelque chose qui ressemblait à du respect. Peut-être que je n'étais pas si ringarde après tout.

— Est-ce que ton oncle t'a dit de quoi il s'agissait ?

— Un peu. Il a parlé de l'accident et de ce vieil ivrogne.

— Tu te sens okay pour en discuter ?

Il répondit par un haussement d'épaules, évitant mon regard.

— Je suppose que tu n'étais pas dans la voiture, dis-je.

Il repoussa sa mèche de côté.

— Non. Ma mère et moi on s'était disputés. Ils allaient chez ma grand-mère pour les œufs de Pâques et je ne voulais pas y aller.

— Ta grand-mère est toujours en ville ?

Il remua sur sa chaise.

— Dans une maison de repos. Elle a eu une attaque.

— C'est la mère de ta mère ?

Ça ne m'intéressait pas spécialement. J'espérais juste que le gosse allait se détendre et se mettre à parler.

— Ouais.

— Et comment c'est, avec ton oncle et ta tante ?

— Bien. Pas de problème. Il est toujours sur mon dos, mais ma tante est chouette.

— Elle m'a dit que tu avais des problèmes à l'école.

— Et alors ?

— Simple curiosité. Elle dit que tu es très intelligent mais que tes notes sont nulles. Je me demandais pourquoi.

— Parce que l'école, c'est de la merde. Parce que j'aime pas que des gens viennent foutre leur nez dans mes affaires.

— Vraiment, dis-je.

Je pris une gorgée de Coca. Son hostilité, c'était comme un égout qui refoule, et je me dis que j'allais laisser au flux le temps de se calmer. Ça ne me gênait pas qu'il jure. Je pouvais faire mieux n'importe quand.

Comme je ne réagissais pas, il brisa le silence.

— J'essaie d'avoir de meilleures notes, dit-il, un peu à contrecœur. J'ai été obligé d'étudier toutes ces conneries de math et de chimie. C'est pour ça que je réussissais pas bien.

— Qu'est-ce que tu préfères ? L'anglais ? Les arts ?

Il hésita.

— Vous êtes un genre de psy ?

— Non. Je suis détective privé. Je pensais que tu le savais.

Il me fixa.

— Je pige pas. Qu'est-ce que ça a à voir avec l'accident ?

Je sortis le chèque et le posai sur la table.

— L'homme qui en est responsable voulait que je te retrouve et que je te donne ceci.

Il ramassa le chèque et le regarda.

— C'est un chèque certifié de vingt-cinq mille dollars, dis-je.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas vraiment. Je crois que John Daggett essayait d'offrir une compensation pour ce qu'il avait fait.

Sa confusion était évidente, ainsi que la colère qui l'accompagnait.

— Je n'en veux pas, dit-il. Pourquoi me le donner à moi ? Megan

Smith est morte aussi, vous savez, et cet autre gars, Doug. Est-ce qu'ils reçoivent de l'argent aussi, ou juste moi ?

— Juste toi, autant que je sache.

— Reprenez-le, alors. Je n'en veux pas. Je hais ce vieux salaud.

Il jeta le chèque sur la table et lui donna une chiquenaude.

— Écoute. Attends un peu et laisse-moi te dire quelque chose d'abord. C'est à toi de choisir. Honnêtement. C'est toi qui décides. Cette offre a offensé ta tante et je comprends ça. Personne ne peut te forcer à accepter cet argent si tu ne le veux pas. Mais écoute-moi, d'accord ?

Tony fixait l'autre côté de la pièce, le visage dur.

Je baissai la voix.

— Tony, c'est vrai que John Daggett était un ivrogne, et peut-être qu'il ne valait rien, mais il se sentait mal à cause de ce qu'il avait fait et je crois qu'il essayait d'arranger les choses. Reconnais-lui ça et ne dis pas non sans réfléchir.

— Je ne *veux* pas d'argent pour ce qu'il a fait.

— Je n'ai pas fini. Laisse-moi terminer.

Ses lèvres tremblaient. Il se passa la manche sur les yeux, mais ne se leva pas pour partir.

— Les gens commettent des erreurs, dis-je. Les gens font des choses qu'ils n'avaient pas l'intention de faire. Il n'a tué personne délibérément...

— C'est un fumier d'ivrogne ! Il était dehors dans cette saloperie de rue à neuf heures du matin, bon Dieu ! Papa et maman et Hilary... (Sa voix se brisa et il lutta pour la contrôler.) Je ne veux rien de lui. Je le hais et je ne veux pas de sa saleté de chèque.

— Pourquoi ne l'encaisses-tu pas et ne donnes-tu pas l'argent ?

— Non ! Prenez-le. Rendez-le-lui. Dites-lui que j'ai dit qu'il pouvait aller se faire enculer.

— Je ne peux pas. Il a été tué vendredi soir.

— Je suis content. J'espère qu'on lui a arraché le cœur. Il le méritait.

— Peut-être. Mais il est quand même possible qu'il ait ressenti quelque chose pour toi et qu'il ait voulu te rendre un peu de ce qu'il t'a pris.

— Et quoi donc ? C'est fini. Ils sont tous morts.

— Mais tu ne l'es pas, Tony. Il faut que tu trouves une façon de continuer à vivre...

— Hé ! C'est ce que je fais, d'accord ? Mais je n'ai pas à écouter ces conneries ! Vous avez dit ce que vous vouliez dire, et maintenant je veux rentrer à la maison.

Il se leva, irradiant la fureur, le corps raide. Il marcha rapidement vers la porte du fond, repoussant les chaises de côté. J'attrapai le

chèque et le suivis.

Quand j'atteignis le parking, il finissait de casser à coups de pied la vitre déjà brisée de la voiture. J'allais protester, mais je me retins.

Oh, et puis pourquoi pas, me dis-je. Il fallait que je remplace ce machin de toute façon. Je le regardai faire sans un mot. Quand il eut fini, il s'appuya contre la voiture et se mit à pleurer.

CHAPITRE XV

Au moment où nous arrivâmes chez Tony, il était calme, renfermé, comme si rien qui sorte de l'ordinaire ne s'était produit. Je m'arrêtai devant la maison. Il sortit, claqua la porte et s'éloigna dans l'allée sans un mot. J'étais raisonnablement certaine qu'il ne mentionnerait pas son éclat à sa tante et à son oncle, ce qui était heureux puisque j'avais promis de ne pas le perturber. Bien sûr, j'avais toujours le chèque de Daggett, me demandant si j'allais le traîner toute ma vie en essayant en vain de m'en débarrasser.

En revenant chez moi, je passai vingt minutes à décharger la vw. Quoique j'aie tendance à admirablement ranger mon appartement, mes capacités d'organisation ne se sont jamais étendues à la voiture. Les sièges arrière sont habituellement encombrés de dossiers, de livres de droit, de mon attaché-case, de piles de vêtements divers – chaussures, vestes, chapeaux que j'utilise parfois pour me « déguiser » pendant le travail.

Je mis le tout dans un carton, puis fis le tour jusqu'à ma porte. J'ouvris le cadenas de la grande poubelle fixée au porche, y glissai le carton et refermai le cadenas.

Comme j'arrivais à ma porte, une silhouette sombre sortit de l'ombre.

— Kinsey ?

Je sursautai, réalisant ensuite que c'était Billy Polo. Je ne voyais pas ses traits, mais c'était bien sa voix.

— Bon Dieu, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Oh, je suis désolé, je ne voulais pas te faire peur. Je peux te parler ?

J'essayais encore de me remettre de la surprise qu'il m'avait faite, et ma colère se levait à retardement.

— Comment as-tu su où me trouver ?

— J'ai regardé dans l'annuaire.

— Mon domicile n'y est pas.

— Oui, je sais. J'ai d'abord essayé à ton bureau. Tu n'y étais pas, alors je suis allé voir les gens des assurances, à côté.

— La California Fidelity t'a donné mon adresse personnelle ? dis-je.

Je ne croyais pas un instant que la California lui aurait donné ce genre de renseignement.

— À qui as-tu parlé ?

— Je ne sais pas son nom. Je lui ai dit que j'étais un client et que c'était urgent.

— Conneries.

— Non, c'est vrai. Elle me l'a donné parce que j'ai insisté.

Je voyais bien qu'il n'allait pas changer d'histoire, alors je laissai tomber.

— D'accord, qu'est-ce qu'il y a ?

Je savais que j'avais l'air mauvais, mais je n'aimais pas qu'il soit venu chez moi, pas plus que la façon dont il prétendait avoir eu l'adresse.

— On va rester debout ici ?

— Tout juste, Billy. Alors, va-y.

— Eh bien, pourquoi es-tu si susceptible ?

— Susceptible ? Qu'est-ce qui te prend, bordel ? Tu jaillis des ténèbres et tu manques me donner une crise cardiaque ! Je ne sais pas si tu n'es pas Jack l'éventreur, alors pourquoi est-ce que je te ferais entrer ?

— D'accord, d'accord.

— Contente-toi de dire ce que tu as à dire. Je suis crevée.

Il traîna un peu... pour l'effet, je suppose. Enfin, il dit :

— J'ai discuté avec ma sœur, Coral, et elle m'a dit d'être franc avec toi.

— Oh, vrai, quel cadeau. Franc à quel propos ?

— Daggett. Il m'a contacté.

— Quand ça ?

— Lundi dernier, quand il est arrivé en ville.

— C'est lui qui t'a appelé ?

— Ouais, c'est ça.

— Comment savait-il où te trouver ?

— Il a essayé chez ma mère et lui a parlé. Je n'y étais pas à ce moment-là, alors elle a noté son numéro et je l'ai rappelé.

— D'où appelait-il ?

— Je ne suis pas sûr. Il y avait du bruit en arrière-fond. Il était saoul et j'ai supposé qu'il était entré dans le premier bar qu'il avait vu.

— À quelle heure c'était ?

— Peut-être huit heures du soir. À peu près.

— Continue.

— Il a dit qu'il avait peur et besoin d'aide. Quelqu'un l'avait appelé à Los Angeles et lui avait dit qu'il était mort, à cause d'une magouille qu'il avait faite en prison, juste avant de sortir.

— Quelle magouille ?

— Je ne connais pas tous les détails. J'ai entendu dire que son compagnon de cellule s'était fait buter et que Daggett avait fauché un gros paquet de fric que le mec avait planqué dans son matelas.

— Combien ?

— Presque trente sacs. C'était une histoire de deal qui avait mal tourné, et c'est pour ça que le type s'est fait buter. Daggett s'est tiré avec le paquet et quelqu'un voulait le retrouver. Ils le cherchaient. Du moins, c'est ce qu'on lui a dit.

— Qui ça ?

— Je veux pas donner de noms. J'ai une idée et je pourrais sûrement vérifier si je voulais, mais je n'ai pas envie de me mettre la corde autour du cou. En tout cas, je l'ai jeté. J'allais pas aider ce vieux con. Pas question. Il s'est mis dans la merde, qu'il s'en tire tout seul. Pas avec ces types-là après lui. Je tiens trop à ma peau.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu lui as parlé au téléphone et c'est tout ?

— Eh bien, non. J'ai pris un pot avec lui. Coral m'a dit de vous le dire.

— Vraiment, dis-je, pourquoi ?

— Au cas où ça ressortirait plus tard. Elle ne voulait pas que j'aie l'air de cacher quelque chose.

— Alors tu crois qu'ils l'ont rattrapé ?

— Il est mort, non ?

— Et ça prouve quoi ?

— Me demande pas. Tout ce que je sais, c'est ce que Daggett m'a dit. Il était en cavale et il croyait que je pourrais l'aider.

— Comment ?

— Une planque.

— Quand l'as-tu rencontré ?

— Pas avant jeudi. J'étais pris.

— Des obligations sociales, sans doute ?

— Hé, je cherchais du travail. Je suis en liberté surveillée et il y a des choses que je dois faire.

— Tu ne l'as pas vu vendredi ?

— Non. Je ne l'ai vu qu'une fois, jeudi soir.

— Qu'est-ce qu'il a fait entre-temps ?

— Je ne sais pas. Il ne m'a pas dit.

— Où l'as-tu retrouvé ?

— Au bar où Coral travaille.

— Ah, je vois maintenant. Elle a peur que je vienne fouiner et que quelqu'un dise qu'on t'avait vu avec lui.

— Eh bien, ouais. Coral n'aime pas que je fasse des bêtises, surtout avec la liberté surveillée.

— Comment ça se fait qu'il ait fallu autant de temps aux méchants pour le rattraper ? Il est sorti depuis un mois et demi.

— Peut-être qu'ils n'ont pas pensé que c'était lui au début. Daggett était pas très malin, tu sais. Il a jamais rien réussi de sa vie. Ils ont dû

se dire qu'il était trop bête pour glisser la main dans un matelas et se tirer avec le fric.

— Est-ce que Daggett avait l'argent sur lui quand tu l'as vu ?

— Tu rigoles ? Il a essayé de me taper dix dollars, dit Billy, peiné.

— C'était quoi, l'arrangement ? demandai-je. Il rendait l'argent et ils laissaient tomber. C'est ça ?

— Probablement pas. J'en doute.

— Moi aussi. Qu'est-ce que Lovella fait là-dedans ?

— Rien. Ça n'a rien à voir avec elle.

— Je n'en suis pas si sûre. On a vu Daggett à la marina vendredi soir, ivre mort, avec une blonde bien roulée.

Dans la pénombre, je vis que Billy Polo me fixait.

— Une blonde ?

— C'est ça. Et jeune, d'après ce qu'on m'a dit. Il titubait, et elle avait du mal à le faire tenir debout.

— Je ne suis pas au courant.

— Moi non plus, mais ça ressemble bien à Lovella.

— Demande-lui, alors.

— J'en ai l'intention, dis-je. Et maintenant ?

— Quoi ?

— Les trente mille, pour commencer. Daggett mort, est-ce que l'argent revient aux types qui le cherchaient ?

— S'ils les ont trouvés, je suppose que oui, dit-il, mal à l'aise.

— Et s'ils ne les ont pas trouvés ?

Billy hésita.

— Eh bien, je suppose que si c'est planqué quelque part, ça appartient à sa veuve, non ? Une part de l'héritage ?

Je commençais à voir où ça nous menait mais je me demandais si c'était son cas.

— Tu veux dire Essie ?

— Qui ?

— La veuve de Daggett, Essie.

— Il a divorcé, dit Billy.

— Je ne crois pas. Du moins, pas du point de vue légal.

— Il est marié avec Lovella.

— Pas légalement.

— Tu déconnes.

— Viens aux obsèques demain matin, tu verras.

— Cette Essie a le fric ?

— Non, mais je sais où il est. Vingt-cinq mille, du moins.

— Où ? dit-il, avec incrédulité.

— Dans ma poche, mignon, sous la forme d'un chèque certifié à l'ordre de Tony Gahan. Tu te souviens de Tony, n'est-ce pas ?

Silence de mort. Je baissai la voix.

— Veux-tu me dire qui est Doug Polokowski ?

Billy Polo se détourna et s'éloigna.

Je restai là un moment puis le suivis de mauvais gré, réfléchissant toujours au fait désagréable qu'il avait mon adresse personnelle. La dernière fois que je lui avais parlé, il n'avait même pas cru que je sois détective privé. Maintenant, tout d'un coup, il me cherchait et échangeait des confidences à propos de Daggett. Ça ne collait pas.

J'entendis sa portière claquer en atteignant la rue. Je restai dans l'ombre à le regarder pendant qu'il sortait la Chevrolet d'une place quatre maisons plus loin. Il accéléra sèchement et fila vers la plage. Je me demandai si j'allais le poursuivre, mais je ne supportais pas l'idée de traîner encore autour de la caravane de Coral. Ça suffisait. Je fis demi-tour et rentrai chez moi. Je n'arrêtais pas de penser au fait qu'on avait fracturé ma voiture et volé mon sac avec tous mes papiers. Était-ce Billy Polo ? Était-ce ainsi qu'il avait trouvé mon adresse ? Je ne voyais pas comment il m'aurait suivie jusqu'à la plage, mais ça expliquerait qu'il sache où j'habitais.

J'étais sûre qu'il montait un coup, mais je ne voyais pas ce qu'il espérait en tirer. Et cette histoire à propos de Daggett et des méchants en tôle ? Ça correspondait à quelques-uns des faits, mais ça n'avait pas cette chouette allure, pas aussi carrée, de la vérité.

Je sortis une poignée de fiches et notai quand même tout cela. Peut-être que ça aurait un sens plus tard, quand j'aurais d'autres renseignements. Il était deux heures quand j'eus fini. Je sortis la bouteille de vin blanc du frigo et me versai un verre. Je me déshabillai, éteignis et sirotai le vin dans la salle de bains, ayant posé le verre sur l'appui de la fenêtre et regardant la rue assombrie. Il y a un lampadaire enfoui dans les branches d'un jacaranda que la pluie a largement dénudé. La fenêtre était à demi ouverte et une bouffée humide d'air nocturne entra, fraîche et secrète. J'entendais la pluie sur le toit. J'étais énervée. Quand j'étais gamine, à peut-être douze ans, je traînais dans les rues par des nuits pareilles, pieds nus, en imperméable, me sentant angoissée et bizarre. Je ne crois pas que ma tante ait été au courant de ces excursions nocturnes, mais peut-être que si. Elle avait son côté agité, et elle respectait peut-être le mien. Je pensais beaucoup à elle dernièrement, à cause de Tony ? Sa famille avait été anéantie dans un accident de voiture, comme la mienne, et une de ses tantes l'élevait. Parfois, je devais admettre... surtout par une nuit comme celle-là... que la mort de mes parents n'était peut-être pas aussi tragique qu'il m'avait paru. Ma tante, malgré tous ses défauts, avait été une gardienne parfaite pour moi... Cynique, distante, excentrique, indépendante. Si mes parents avaient vécu, ma vie aurait suivi une route toute différente. J'aime mon histoire comme elle est, mais il y avait autre chose.

En repensant à cette soirée, je réalisai combien je m'étais identifiée à Tony en train de briser la fenêtre de ma voiture à coups de pied. Sa colère et son défi m'avaient hypnotisée et avaient libéré en moi des émotions profondes. Les obsèques de Daggett auraient lieu dans l'après-midi et cela libérerait autre chose... de vieux chagrins, de bons amis disparus. Parfois je m'imagine la mort comme un large escalier de pierre, occupé par la procession silencieuse de ceux qu'on emmène à leur dernière demeure. Je vois trop souvent la mort pour m'en soucier beaucoup, mais les défunts me manquent et je me demande si je serai docile quand mon tour viendra.

Je finis mon vin et me couchai, me glissant nue dans les plis chauds de ma couette.

CHAPITRE XVI

L'aube s'accompagnait de crachin, le ciel gris sombre s'éclairait graduellement d'une lumière froide. D'habitude, je ne cours pas sous la pluie, mais j'avais mal dormi et j'avais besoin de chasser les restes d'une angoisse insistante. Je n'étais même pas sûre de ce qui me tracassait. Il m'arrive de me réveiller inconfortablement, consciente d'une terreur retenue qui vibre dans mon ventre. Le jogging est la seule chose qui me soulage, à part la boisson et la drogue, qui ne me tentent pas à six heures du matin.

J'enfilai un survêtement et fonçai sur la piste cyclable, courant plus de deux kilomètres jusqu'au parc d'attractions. Le vent avait arraché aux palmiers des branches qui faisaient comme des plumets mouillés. L'océan était d'argent, le ressac s'agitait doucement comme une robe de taffetas ourlée de blanc. La plage était brun terne, occupée seulement par des mouettes qui chassaient les puces de sable. Des nuages de pigeons tournoyaient en observant la scène. Je dois avouer que je ne suis pas, au fond de moi-même, quelqu'un qui aime la nature. Je sais toujours que, derrière le gazouillement fantasque des oiseaux, des os sont écrasés et des morceaux de chair arrachés par des créatures aux yeux brillants, qui luttent pour la vie. Je ne recherche pas le confort ou la sérénité de la nature.

La circulation était fluide. Il n'y avait pas d'autres joggeurs. Je dépassai un petit bâtiment de parpaings peint en rose chair, où deux clodos se serraient autour d'un caddy. J'en reconnus un, que j'avais vu deux soirs plus tôt et il me regarda avec indifférence. Son camarade était recroquevillé sous un bout de carton, il avait l'air d'un tas de vieux chiffons. J'arrivai au rond-point et courus les deux kilomètres du retour. Quand j'arrivai à la maison, mes tennis étaient trempées, le crachin avait noirci mon survêtement et il y avait dans mes cheveux des gouttelettes qui ressemblaient à des perles. Je pris une longue douche brûlante, mon optimisme revenant maintenant que j'étais de nouveau à l'abri à la maison.

Après le petit déjeuner, je fis le ménage, puis vérifiai ma police d'assurance et appris que le remboursement de ma fenêtre était couvert, déduction faite d'une franchise de cinquante dollars. À huit heures trente, je commençai à contacter des garages, essayant de persuader quelqu'un de faire le travail avant midi. Je me glissai de nouveau dans ma robe multi-usages, déterrai un sac noir d'aspect décent que je porte pour faire « habillé » et le remplis de ce dont

j'avais besoin, y compris ce maudit chèque.

Je laissai la voiture dans un garage proche de mon bureau et y allai à pied.

J'entrai dans le bureau et me livrai à ma routine matinale. Le téléphone sonna comme je branchais la cafetière.

— Miss Millhone, c'est Ramona Westfall.

— Oh, bonjour, dis-je. Comment allez-vous ?

Mon estomac se noua discrètement et je me demandai si Tony Gahan lui avait parlé de son éclat au *Clockwork* la veille au soir.

— Bien, répondit-elle. Je vous appelle parce que je voudrais vous parler de quelque chose et j'espérais que vous seriez libre ce matin.

— Eh bien, je n'ai rien de prévu, mais je n'ai pas de voiture. Pourriez-vous venir ici ?

— Oui, bien sûr. Je préfère ça, de toute façon. Est-ce que ça vous va à dix heures ? Je sais que je vous préviens peu à l'avance...

Je regardai ma montre. Dans vingt minutes.

— Parfait, dis-je.

Elle fit quelques bruits d'au revoir et raccrocha.

J'appelai Barbara Daggett chez sa mère pour vérifier l'heure des obsèques. Elle ne pouvait pas venir au téléphone, mais Eugene Nickerson me dit que le service aurait lieu à 14 heures et je répondis que j'y serais.

Il me fallut quelques minutes pour ouvrir le courrier de la veille et envoyer une paire de chèques à l'encaissement, puis j'appelai mon agent d'assurances pour lui parler de la fenêtre de ma voiture. Je venais de raccrocher quand le téléphone sonna de nouveau.

— Kinsey, c'est Barbara Daggett. Il vient de se passer quelque chose. Quand je suis arrivée ici ce matin, il y avait une femme assise sur les marches du porche qui dit qu'elle est la femme de papa.

— Oh, mon Dieu. Lovella.

— Vous la connaissez ?

— Je l'ai vue la semaine dernière quand je suis allée à Los Angeles pour essayer de retrouver votre père.

— Et vous étiez au courant de ce qu'elle affirme ?

— Je ne connais pas les détails, mais je sais qu'ils vivaient ensemble.

— Kinsey, elle a un certificat de mariage. Je l'ai vu. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ? Ça m'a coupé la respiration. Elle est restée à hurler sous le porche jusqu'à ce que je doive appeler la police. Je n'arrive pas à croire que vous ne m'en ayez pas au moins dit un mot.

— Et quand l'aurais-je fait ? À la morgue ? Aux pompes funèbres, avec votre mère au bord de l'évanouissement ?

— Vous auriez pu m'appeler, Kinsey. N'importe quand. Vous auriez pu venir au bureau en parler.

— Barbara, j'aurais pu faire mille choses, mais je ne les ai pas faites. Franchement, je voulais protéger votre père et j'espérais que vous ne sauriez rien de ce prétendu mariage. Le certificat peut être un faux. Tout ça peut être une arnaque et, sinon, vous avez déjà assez d'ennuis sans ajouter la bigamie à ses défauts alors, je comprends que vous soyez furieuse, terminai-je en reprenant ma respiration, mais je ne suis pas sûre que j'agiserais différemment si c'était à refaire.

— Je ne comprends pas votre attitude ! Je n'aime pas qu'on me laisse dans le noir, dit-elle. Je vous ai engagée pour faire une enquête et j'attends que vous m'informiez de ce que vous découvrez.

— Votre père m'a engagée bien avant vous, dis-je.

Cela la réduisit au silence un moment, puis elle repartit.

— Pour quoi faire ? Vous ne me l'avez jamais précisé.

— Bien sûr que non. Il me parlait sous le sceau du secret. Il m'a raconté des conneries, mais ce n'est pas à moi de les répéter partout. Je ne resterais pas longtemps dans ce métier si je bavardais.

— Je suis sa fille. J'ai le droit de savoir. Surtout si mon père était *bigame*. Pour quoi d'autre est-ce que je vous paye ?

— Vous pourriez me payer pour que je me serve de ma tête, dis-je. Allons, Barbara, soyez raisonnable. Supposez que je vous l'aie dit. À quoi cela aurait-il servi ? Si vos parents sont toujours légalement mariés, Lovella n'a absolument aucun droit et, pour ce que j'en sais, elle est parfaitement au courant. Pourquoi augmenter votre chagrin alors qu'elle aurait très bien pu disparaître sans un mot ?

— Comment a-t-elle appris sa mort, de toute façon ?

— Pas par moi, je peux vous le dire. Je ne suis pas idiote. La dernière chose au monde que je voulais, c'est qu'elle vienne camper devant votre porte. Elle a pu le lire dans le journal, ou le voir à la télé.

Elle murmura quelque chose, temporairement radoucie.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand les flics sont arrivés ?

Il y eut une autre pause pendant qu'elle se demandait si elle allait continuer à m'engueuler ou non. Je sentais qu'elle aimait ça et qu'il lui était difficile de laisser passer l'occasion. De mon point de vue, elle ne me payait pas assez pour que j'en supporte beaucoup. Un peu, peut-être. J'aurais sans doute dû le lui dire.

— Les deux policiers l'ont prise à part et lui ont parlé. Elle est partie il y a quelques minutes.

— Eh bien, si elle revient, je m'en occuperai, dis-je.

— Si elle revient ? Pourquoi le ferait-elle ?

Je me souvins alors que, sans parler de l'apparente bigamie de son père, je ne lui avais rien dit des vingt-cinq mille dollars infamants, que Billy Polo croyait devoir faire partie de l'héritage de Daggett. Peut-être que Lovella était venue les toucher.

— Il vaudrait mieux que nous discussions ensemble bientôt, dis-je.

— Pourquoi ? Il y a quelque chose d'autre ?

Je relevai les yeux. Ramona Westfall était sur le pas de la porte.

— Il y a toujours quelque chose d'autre. C'est ce qui rend la vie si intéressante. J'ai quelqu'un dans mon bureau. Je vous verrai cet après-midi.

Je raccrochai et me levai pour serrer la main de Mrs. Westfall. Je l'invitai à prendre un siège puis nous servis du café, employant ce rituel social pour la mettre à l'aise, ou du moins je l'espérais.

Elle avait l'air tendue, avec des cernes sous les yeux. Elle portait un chemisier de popeline feuille morte avec des épaulettes et avait un sac à main en toile et filet qui ressemblait à un article de safari. Ses cheveux pâles paraissaient sortir d'une publicité pour shampooing. J'essayai de l'imaginer en imperméable, faisant des embardées dans la marina avec le bras de Daggett sur les épaules. Pouvait-elle l'avoir balancé, cul par-dessus tête, hors de cette barque ? Bien sûr. Pourquoi pas ?

Elle me fixait, l'air mal à l'aise, arrangeant machinalement quelques objets sur mon bureau. Elle aligna trois stylos, la pointe vers moi, comme de petits missiles sol-air, et s'éclaircit la gorge.

— Eh bien, nous nous posions des questions. Tony n'a rien dit, alors nous avons pensé que nous allions vous demander. Avez-vous parlé de l'argent à Tony quand vous l'avez vu hier soir ?

— Sûr, répondis-je. Mais ça n'a servi à rien. Je ne suis arrivée nulle part. Il était buté. Il ne voulait même pas en parler.

Elle rougit un peu.

— Nous pensons à le prendre, dit-elle. Ferrin et moi en avons parlé hier soir pendant que Tony était avec vous, et nous croyons que nous devrions mettre l'argent dans un compte à son nom... du moins jusqu'à ce qu'il ait dix-huit ans et ait vraiment une idée de ce qu'il pourrait en faire.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Oh, tout, je suppose. Nous sommes allés voir un conseiller familial et le thérapeute espère que nous parviendrons à diminuer un peu son chagrin et sa colère. Il pense que les migraines de Tony sont liées au stress, un signe de son refus... ou incapacité est peut-être plus correct... de vivre avec cette perte. Je me demande combien j'ai contribué à cela. J'ai mal supporté la mort d'Abby et ça ne peut pas l'avoir aidé.

Elle se tut et secoua la tête, comme embarrassée.

— Je sais que c'est une volte-face. Nous avons été inutilement grossiers avec vous, je suis désolée.

— Vous n'avez pas à vous excuser, dis-je. Personnellement, je serais ravie de vous voir prendre le chèque. Au moins, j'aurais l'impression d'avoir rempli ma tâche. Si vous changez d'avis plus tard,

vous pourrez toujours donner l'argent à une cause méritante. Il y en a plein.

— Et sa famille ? Celle de Daggett ? Elle pourrait se sentir un droit sur cet argent, vous ne croyez pas ? Je veux dire, je ne voudrais pas le prendre s'il devait y avoir des complications légales.

— Vous devriez poser la question à un avocat, dis-je. Le chèque est au nom de Tony ; et Daggett m'a engagée pour le lui remettre. Je ne pense pas qu'on puisse mettre ses intentions en doute. Il pourrait y avoir d'autres problèmes légaux dont je ne sais rien, mais vous pouvez en parler à quelqu'un d'abord.

Au fond de moi-même, j'avais envie qu'elle prenne ce sacré machin et que ce soit fini.

Elle regarda le plancher un moment.

— Tony a dit... hier soir il a dit qu'il voulait aller aux obsèques. Pensez-vous qu'il doive ? Je veux dire, est-ce que ça vous paraît une bonne idée ?

— Je ne sais pas, madame Westfall. Ce n'est pas mon domaine. Demandez plutôt à son thérapeute.

— J'ai essayé, mais il est absent de la ville jusqu'à demain. Je ne veux pas que Tony soit encore plus perturbé.

— Il ressentira ce qu'il ressentira. Vous n'y pouvez rien. Peut-être est-ce quelque chose qu'il lui faut vivre.

— C'est ce que dit Ferrin, mais je ne suis pas sûre.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de migraines ? Depuis combien de temps est-ce que ça dure ?

— Depuis l'accident. Il en a eu une hier soir, en fait. Ce n'est pas votre faute, se dépêcha-t-elle d'ajouter. Sa tête a commencé à le faire souffrir environ une heure après son retour. Il a vomi toutes les vingt minutes jusqu'à quatre heures. À la fin, on a dû l'emmener aux urgences, à l'hôpital. Ils lui ont fait une piqûre qui l'a assommé, mais il s'est réveillé tout à l'heure et maintenant il parle d'aller à l'enterrement. Est-ce qu'il vous l'a dit ?

— Pas du tout. Je lui ai dit que Daggett était mort, mais il n'a pas beaucoup réagi sur le moment, il a juste dit qu'il était content. Il est assez bien pour y aller ?

— Ça ira, je pense. Ces migraines sont bizarres. Une minute vous croyez qu'il ne s'en sortira jamais, et la suivante il est sur pied et meurt de faim. C'est arrivé vendredi soir.

— Vendredi dernier ? La nuit de la mort de Daggett.

— Cette fois-là, ce n'était pas si pénible. Quand il est revenu de l'école, il a senti qu'il était sur le point d'avoir une migraine. On a essayé de lui donner des médicaments pour l'éviter, mais sans succès. De toute façon, ça s'est terminé au bout d'un moment, et à deux heures du matin je lui ai fait des sandwiches dans la cuisine, il allait

bien. Bien sûr, il a eu une autre migraine mardi, et hier soir. Deux la semaine dernière. Ferrin pense qu'aller à l'enterrement aura une signification symbolique. Vous savez, en finir et être libre.

— C'est toujours possible.

— Est-ce que Barbara Daggett ferait des objections ?

— Je ne vois pas pourquoi, dis-je. Je la soupçonne de se sentir aussi coupable que son père, et elle a proposé de vous aider.

— Je vais voir comment il se sent quand je rentrerai, dit-elle. (Elle regarda sa montre.) Il faut que j'y aille.

— Laissez-moi vous donner le chèque.

Je sortis mon sac du tiroir du bas et pris le chèque que je lui tendis. Comme son mari l'avait fait la veille, elle lissa les plis, l'examinant de près comme si c'était quelque faux ridicule. Elle le replia et le glissa dans son sac en se levant. Elle n'avait pas touché à son café. Moi non plus.

Je lui dis où et quand était le service et l'accompagnai à la porte. Après son départ, je me rassis derrière mon bureau, passant en revue tout ce qu'elle avait dit. Je voulais prendre Tony Gahan à part, à un moment quelconque, et voir s'il pouvait confirmer sa présence à la maison le soir où Daggett était mort. C'était difficile de l'imaginer en tueur, mais à mon âge et avec le boulot que je fais j'ai vu des choses plus inimaginables encore...

CHAPITRE XVII

Le service funèbre de John Daggett eut lieu dans le sanctuaire de quelque obscur avant-poste de l'église chrétienne. Le bâtiment lui-même était en stuc jaune, sans étage ni ornements, juste à côté du freeway – le genre de chapelle qu'on aperçoit entre les buissons en se rendant ailleurs. J'avais repris ma VW au garage à deux heures moins le quart après une accumulation de retards, et je confesse avoir passé quelques moments heureux à faire monter et descendre ma nouvelle vitre. Le crachin tournait à la pluie, et j'étais ragaillardie à l'idée qu'elle ne me tomberait pas dessus.

Quand j'arrivai au parking à côté de l'église, il y avait déjà cinquante voitures serrées dans un espace suffisant pour trente-cinq. Quelques-unes s'étaient glissées sur le parking vide d'à côté et d'autres étaient collées à la palissade de devant. Je dus dépasser le parking, trouver place au bout d'une longue file de voitures et revenir à pied. J'entendais déjà la musique d'un orgue électronique qui jouait dans un style plus approprié à une patinoire qu'à la maison de Dieu. Je remarquai sur une pancarte que le prêtre s'appelait un pasteur au lieu d'un « révérend » et me demandai si cela avait de l'importance. Pasteur Howard Bowen. Le nom de l'église était une longue suite de mots et me rappela désagréablement ces sectes qui distribuent des prospectus au porte-à-porte.

Mr. Sharonson, de chez Wynington-Blake, se tenait seul sur les marches du perron et me jeta un regard peiné en me donnant une photocopie du programme avec un lis dessiné à la main dessus. Ses manières suggéraient que le service était de deuxième qualité, ceci étant une église-supermarché.

J'entrai. Un ouvrier sortit une chaise pliante en métal d'une pile près de la porte et me la déplia. La congrégation s'était levée pour chanter, aussi je restai debout au dernier rang, coincée entre d'autres retardataires. La femme à ma gauche me proposa de partager son missel et j'en pris la moitié, faisant glisser en hâte mon regard sur la page. Ils en étaient au quatrième vers d'une chansonnette qui ne parlait que de sang et de péché. J'émis quelques bruits qui, je l'espérais, se perdraient dans le vacarme général. Sans parler du fait que je ne crois pas en ces trucs, je ne chante pas très bien et j'avais peur d'être dénoncée à ces deux points de vue.

Loin devant, je crus voir la tête blonde de Barbara Daggett, mais je n'aperçus personne d'autre de connaissance. Nous nous assîmes

avec des froissements de tissu et des raclements de pieds de chaise. Pendant que le pasteur Bowen, en costume noir, nous disait quels pécheurs nous étions, je fixais le sol de vinyle et étudiais la rangée de vitraux qui dépeignaient des tourments spirituels qui me faisaient frémir. Je sentais déjà bourgeonner en moi le besoin de me repentir.

Je pouvais voir le cercueil de Daggett près de l'autel, ressemblant un peu à une de ces boîtes qu'utilisent les magiciens pour couper les gens en deux. Je regardai mon programme. Nous avions filé au travers de la prière d'ouverture et de l'invocation, et maintenant que le premier hymne était passé, nous nous lancions apparemment dans un discours énergique sur les tentations de la chair, ce qui me rappela les occasions nombreuses et variées où j'y avais succombé. C'était distrayant.

Le pasteur Bowen avait passé la soixantaine, devenait chauve, c'était un petit homme avec un visage rond et pincé, qui donnait l'impression d'avoir mauvaise haleine. Il avait choisi pour thème un passage du Deutéronome : « Le Seigneur te frappera aux genoux, et aux jambes, de pustules inguérissables, depuis la plante de tes pieds jusqu'au-dessus de ta tête », et j'en entendis plus sur le sujet que je ne l'aurais cru possible sans m'endormir. J'étais curieuse d'entendre ce qu'il pourrait trouver à dire sur John Daggett, dont les transgressions étaient nombreuses et les repentirs rares, mais il s'arrangea pour lier son décès à : « Il te prêtera, et tu ne lui prêteras point, il sera la tête et tu seras la queue », et se lança dans une prière à usage général.

Quand nous nous levâmes pour l'hymne final, je sentis un regard peser sur moi et je vis Marilyn Smith, deux rangs plus bas, en compagnie d'un homme que je supposai être son mari, Wayne. Elle était en rouge. Je me demandai si elle allait sauter sur le cercueil et y faire des claquettes. La congrégation était maintenant bien chauffée et des « Hosanna » jaillissaient de toutes parts, accompagnés d'amens, de hourras et de borborygmes déchirants. J'avais envie de m'excuser, mais je n'osais pas. J'assistai à une scène d'aérobic de l'âme.

Ma voisine se mit à se balancer, les yeux fermés, en lâchant un occasionnel « Oui, Seigneur ». Je n'apprécie pas ce genre d'éclat public et je me glissai vers la porte. Le prêtre, faisant ce qui ressemblait à des mouvements de gymnastique, guidait sa joyeuse bande de vieux paroissiens dans l'équivalent d'une conga harmonique, avec Essie Daggett qui fermait la marche.

A la sortie, je tombai nez à nez avec Billy Polo et sa sœur Coral. Il me prit par le bras et me tira de côté pendant que le service s'achevait derrière et que les gens se pressaient à la porte. Essie Daggett pleurait, presque portée en triomphe comme un entraîneur de rugby après une grande victoire. Barbara et Eugene Nickerson l'entouraient, la protégeant comme ils le pouvaient. Pour je ne sais quelle raison, les

autres assistants touchaient, tapotaient et attrapaient Essie comme si son chagrin lui donnait un pouvoir de guérison.

Le cercueil vint ensuite, traîné sur une civière à roulettes au lieu d'être porté. Aucun des six « porteurs » ne semblait avoir moins de soixante-cinq ans et Wynington-Blake avait peut-être peur qu'ils ne s'effondrent ou ne laissent tomber leur charge dans la nef. Une des roues de la civière était en mauvais état et la faisait dévier, en couinant énergiquement. Le cercueil comme animé d'une volonté propre, se dirigeait vers les chaises, d'abord d'un côté puis de l'autre. Les porteurs luttèrent pour garder l'air endeuillé en corrigeant sa course, le traînant dans la nef comme un chien têtue.

J'aperçus brièvement Tony Gahan, mais il disparut avant que j'aie pu lui parler. Le corbillard arriva, on fit descendre les marches au cercueil et on l'y engouffra. Derrière, une limousine s'arrêta et on aida Essie à monter à l'arrière. Elle portait un tailleur noir et un chapeau de paille noir à large bord agrémenté d'un grand voile. Elle ressemblait plus à un apiculteur qu'à quoi que ce soit d'autre. Piquée par le Saint-Esprit, me dis-je. Barbara portait un tailleur gris anthracite et des chaussures noires, ses yeux bicolores avaient l'air électriques dans le pâle ovale de son visage. Il tombait une pluie régulière et Mr. Sharonson distribuait de grands parapluies noirs pendant que les gens se précipitaient vers le parking.

Des voitures démarrèrent en même temps dans un rugissement de gaz d'échappement, du gravier projeté crépita et nous commençâmes la lente procession vers le cimetière, distant d'environ trois kilomètres. De nouveau, nous nous garâmes en une longue file, des portières claquèrent. C'était apparemment un cimetière récent, avec peu d'arbres – un grand champ plat consacré à une étrange récolte. Les pierres tombales étaient carrées, basses, sans rien de la beauté érodée des anges ou des agneaux de granit. Le terrain était bien entretenu, mais consistait surtout en routes asphaltées se tortillant autour de lots de tombes apparemment vendues d'avance. Je me demandai si les cimetières, comme les terrains de golf, devaient être dessinés par des experts pour obtenir le meilleur effet esthétique. Celui-ci avait l'air d'un club de campagne à bas prix, droit d'entrée modique pour les morts parvenus. Les gens riches et respectables étaient enterrés ailleurs et John Daggett ne remplissait pas les conditions nécessaires pour y être accepté.

Wynington-Blake avait installé une marquise au-dessus de la tombe et, à côté, une autre, plus grande, avec des chaises pliantes dessous. Personne ne semblait savoir qui devait aller où et il y eut un peu de confusion. Essie et Barbara Daggett furent guidées sous la grande marquise et installées au premier rang, avec Eugene Nickerson d'un côté et une grosse femme de l'autre, sur un ensemble de quatre

chaises reliées à la base. Les pieds postérieurs commençaient déjà à s'enfoncer dans le sol amolli par la pluie, les inclinant en arrière. Je les vis un instant coincés comme ça, fixant le sommet de la tente, les jambes dans le vide, incapables de se redresser. Pourquoi le chagrin semble-t-il toujours être accompagné d'un élément grotesque ?

Je me glissai de côté, à l'abri, mais restai debout. La plupart des endeuillés étaient âgés et avaient sans doute plus que moi besoin de chaises. On avait l'impression que toute la paroisse s'était déplacée pour Essie Daggett.

Le pasteur Bowen avait refusé un imperméable, il se tenait à l'air libre, sa tête chauve sous la pluie, et attendait patiemment que le tout le monde soit installé. À cette distance, je vis qu'il avait un sonotone dans l'oreille droite. Il tripotait distraitemment l'appareil, gardant une expression bénigne comme pour éviter d'attirer l'attention sur lui. Je me demandai si l'humidité avait provoqué un court-circuit. Je le vis tapoter la pastille de l'index, sourcillant comme si elle lui avait aboyé à l'oreille.

De l'autre côté de la tente, j'aperçus Wayne et Marilyn Smith, et derrière eux Tony Gahan, accompagné de sa tante Ramona. Il avait l'air du parfait lycéen chic, avec un pantalon de laine grise, un blazer bleu marine et une cravate en reps. Comme s'il avait senti qu'on le regardait, ses yeux rencontrèrent les miens, son expression était aussi vide que celle d'un robot. S'il était en train de se débarrasser de sa haine brute ou d'un vieux chagrin, il n'y avait aucun signe. Billy Polo et sa sœur étaient restés dehors sous la pluie, partageant un parapluie. Coral avait l'air misérable. Elle souffrait apparemment toujours de sa grippe et tenait une poignée de kleenex. Elle aurait dû être au lit, avec un chiffon de flanelle imbibé de Vicks sur la poitrine. Billy semblait nerveux et examinait la foule avec soin. Je suivis son regard, curieuse de voir s'il s'intéressait à quelqu'un en particulier :

— Chers amis, dit le prêtre d'une voix grêle, nous sommes rassemblés ici à la triste occasion de la mort de John Daggett, pour assister à son retour à la terre dont il est issu, pour marquer son départ et pour célébrer son entrée en présence du Seigneur Jésus. John Daggett nous a quittés. Il est maintenant délivré des soins et des soucis de cette terre, délivré du péché, délivré de ses fardeaux, délivré du blâme...

Quelque part au fond, une femme cria « Oui, Seigneur ! » et une autre glapit « Conneriiies ! » juste sur le même ton. Le prêtre, n'entendant pas si bien, considéra apparemment les deux comme des ponctuations spirituelles, des hourras bibliques et ça l'incita à davantage d'éloquence. Il éleva la voix, ferma les yeux et se mit à réciter des admonestations contre le péché, l'ordure, la chair souillée, la lascivité et la corruption.

— John Daggett était le plus grand fumier qui ait jamais vécu, piguez bien ça ? dit la voix railleuse.

Des têtes se tournèrent. Lovella s'était levée, au fond. L'assistance la fixa, stupéfaite.

Elle était ivre. Elle avait ces petits yeux roses et bouffis qui évoquent la marijuana très forte et l'alcool. Son œil gauche était encore un peu gonflé, mais la contusion avait viré au jaune et elle avait plus l'air de souffrir d'une allergie que d'un gnon assené par le défunt. Sa chevelure était le même buisson blond dont je me souvenais et sa bouche une lame de couteau rouge sombre. Elle avait copieusement pleuré et son rimmel avait coulé sous ses paupières comme de la suie. Son teint était barbouillé, et son nez coulait. Elle avait choisi pour l'occasion une robe de soirée noire à sequins, coupée court. Ses seins semblaient presque transparents et ballonnés comme des préservatifs gonflés pour faire une farce. Je ne savais pas si elle pleurait de rage ou de tristesse et je ne croyais pas que ces gens soient prêts à affronter l'une ou l'autre.

Je me dirigeais déjà vers le fond. Du coin de l'œil, je vis Billy Polo foncer sur elle de l'autre côté de la tente. Le prêtre s'était enfin rendu compte qu'elle ne faisait pas partie de ses supporters et il jeta un regard déconcerté à Mr. Sharonson, qui fit signe aux ouvriers de s'en occuper. Nous l'atteignîmes tous presque en même temps. Billy l'attrapa par-derrière, lui plaquant les bras dans le dos. Elle le repoussa d'un coup de pied de mule, vociférant « Connards ! Bande d'hypocrites bouffeurs de merde ! » Un ouvrier parvint à l'attraper par les cheveux et l'autre lui prit les pieds. Elle hurla et se débattit pendant qu'ils la portaient vers la route. Je suivis, jetant un coup d'œil en arrière. Barbara Daggett était cachée par les assistants qui s'étaient levés, mais je vis que Marilyn Smith appréciait follement chaque minute du spectacle ordurier de Lovella.

Quand je rejoignis celle-ci, elle était étendue sur le siège avant de la Chevrolet de Billy Polo, les mains sur le visage comme si elle pleurait. Les deux portes étaient ouvertes et Billy était agenouillé à côté de sa tête, la faisait taire et l'apaisant, lissant ses cheveux emmêlés par la pluie. Les deux ouvriers se regardèrent, apparemment convaincus qu'elle était maintenant sous contrôle. Billy se hérissa devant leur intrusion.

— Je l'ai, les mecs. Tirez-vous. Elle est calme.

Coral fit le tour de la voiture et resta derrière lui, tenant le parapluie. Elle semblait embarrassée par le comportement de Billy, mal à l'aise devant les excès de Lovella. Ils formaient un groupe étrange, tous les trois, et j'eus l'impression bizarre que leurs relations étaient plus récentes que Billy me l'avait laissé à penser.

Le service se terminait, m'aperçus-je. Des voix frêles et

discordantes venaient de la tente dans un hymne *a cappella*. Les sanglots de Lovella avaient pris l'intensité de ceux d'un enfant – sans affectation, sans honte. Pleurait-elle vraiment Daggett ou se passait-il autre chose ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Billy ?

— Rien, dit-il d'un ton bourru.

— Il se passe quelque chose. Comment a-t-elle appris sa mort ? C'est toi ?

Billy appuya le visage contre ses cheveux, m'ignorant.

Coral me regarda.

— Il ne sait rien.

— Et toi, Coral ? Tu veux en parler ?

Billy lui lança un regard d'avertissement, et elle secoua la tête.

Des murmures et des bruits divers vinrent de la tente. La foule se dispersait et les gens venaient vers nous.

— Attention à la tête. Je ferme la porte, dit Billy à Lovella.

Il ferma la porte côté conducteur et contourna la voiture. Il s'arrêta, la main sur la poignée, attendant qu'elle replie les genoux pour faire de la place. Il observa machinalement l'assistance, toujours groupée à l'abri des tentes. Comme la foule bougeait, je vis son regard briller.

— Qui est-ce ?

Il regardait un petit groupe composé de Ramona Westfall, de Tony et des Smith. Les trois adultes parlaient pendant que Tony, les mains dans les poches, passait sa chaussure sur le barreau d'une chaise pour en gratter la boue. Barbara Daggett était juste derrière lui, conversant avec quelqu'un d'autre. Je lui dis qui était qui. Je crus que c'était Wayne qui retenait son attention, mais je n'en étais pas sûre. Ça aurait pu être Marilyn.

— Comment ça se fait que les Westfall soient venus ?

— Peut-être pour la même raison que toi.

— Tu ne sais pas pourquoi je suis venu, dit-il.

Il était agité, secouait ses clefs de voiture, repassant le regard sur l'assistance.

— Peut-être que tu me le diras un de ces jours.

Son rictus disait « n'y compte pas ». Il fit signe à Coral et elle monta derrière. Il grimpa dans la voiture, démarra et partit sans un regard en arrière.

CHAPITRE XVIII

Après l'enterrement, Barbara Daggett m'invita chez sa mère mais je refusai. Je n'aurais pas supporté un autre cirque émotionnel. De toute façon, après avoir passé un certain temps en compagnie d'autrui, j'ai besoin d'un entracte. Je me retirai dans mon bureau et m'y assis dans le noir. Il n'était que quatre heures, mais des nuages sombres se massaient de nouveau comme pour passer à l'attaque. J'ôtai mes chaussures et posai les pieds sur le bureau, serrant ma veste contre moi pour me réchauffer. John Daggett était maintenant sous terre et le monde continuait à tourner. Je me demandai ce qui se passerait si on en restait là. Je ne pensais pas que Barbara Daggett se souciât le moins du monde que justice soit faite. Je n'avais pas trouvé grand-chose. Je croyais être sur la bonne piste, mais je n'étais pas sûre de vraiment vouloir une réponse à la question que posait la mort de John Daggett. Il valait peut-être mieux oublier cette histoire, l'enfouir comme la surface du sol bêché, avec les vers et tout. Les flics ne considéraient pas ça comme un homicide, de toute façon, et j'étais certaine de pouvoir convaincre Barbara Daggett de ne pas poursuivre l'enquête. Qu'y avait-il à gagner ? Ce n'était pas mon affaire de venger la mort de John Daggett. Alors, qu'est-ce qui me mettait mal à l'aise ? C'était la première fois depuis longtemps que je voulais laisser tomber une affaire. D'habitude je suis tenace, mais cette fois-ci j'en avais assez. Je crois que j'aurais pu m'en persuader si rien d'autre n'était arrivé. Ce qui se passa, c'est que mon téléphone sonna dix minutes plus tard, me relançant dans l'action. J'enlevai mes pieds du bureau, dans l'intérêt des formulaires, et décrochai à la première sonnerie.

— Millhone.

Une voix de jeune homme dit avec hésitation :

— C'est le bureau ou un service de répondeurs ?

— Le bureau.

— Vous êtes Kinsey Millhone ?

— Oui. Je peux vous aider ?

— Oui, eh bien, mon patron m'a donné ce numéro. Mr. Donagle, du *Spindrift Motel*. Il m'a dit que vous aviez quelques questions à poser à propos de vendredi soir. Je crois avoir vu le gars dont vous parliez.

J'attrapai un bloc-notes jaune, ligné, et un stylo.

— Formidable. C'est gentil d'avoir appelé. Pourriez-vous d'abord me donner votre nom ?

— Paul Fisk, répondit-il. J'ai lu dans le journal qu'un type s'était

noyé, et ça avait l'air d'une drôle de coïncidence, sûr, mais je ne savais pas s'il fallait en parler ou non.

— Vous l'avez vu vendredi soir ?

— Eh bien, je crois que c'était lui. Il était à peu près deux heures moins le quart, quelque chose comme ça. Je fais la nuit et, quelquefois, je sors prendre l'air, juste pour rester éveillé.

Il fit une pause et je l'entendis presque changer de vitesse.

— C'est confidentiel, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Strictement entre nous. Votre petite amie est passée ou quelque chose comme ça ?

Il eut un rire nerveux.

— Non, mais des fois je fume un peu d'herbe, c'est tout. Ça devient ennuyeux vers deux heures, alors je fais passer le temps. Je me défonce et je regarde de vieux films en noir et blanc sur une petite télé. J'espère que ça ne vous pose pas de problème.

— Oh, c'est votre affaire, pas la mienne. Depuis combien de temps travaillez-vous au *Spindrift* ?

— Seulement depuis mars. Ce n'est pas un boulot formidable, mais je ne veux pas me faire virer. J'essaie de payer mes dettes et j'ai besoin d'argent.

— Je comprends, dis-je. Racontez-moi ce qui s'est passé vendredi soir.

— Eh bien, j'étais sous le porche et cet ivrogne est passé. Il pleuvait fort, alors je ne l'ai pas bien vu, mais quand j'ai regardé les nouvelles, l'âge et le reste, ça correspondait.

— Vous avez vu sa photo, par hasard ?

— Juste un instant à la télé, mais je ne faisais pas très attention, alors je ne peux pas affirmer que c'était lui. Je suppose que j'aurais dû appeler les flics, mais je n'avais pas grand-chose à dire, et j'avais peur qu'ils ne découvrent cet... cet autre truc.

— Que faisait-il, l'ivrogne ?

— Pas grand-chose. Il y avait lui et cette fille. Elle le tenait par le bras. Vous savez, elle le soutenait. Ils riaient comme des fous, ils zigzaguaient partout, parce qu'il était complètement bourré. L'alcool fait ça, vous savez. Saleté. Pas comme l'herbe, dit-il.

Je coupai son discours de vendeur.

— Et la femme ? Vous l'avez bien vue ?

— Pas vraiment. Pas assez pour la décrire.

— Ses cheveux, ses vêtements, des choses comme ça ?

— J'ai remarqué quelque chose. Elle avait de sacrés talons aiguilles et un imperméable, une jupe et... voyons... un chemisier avec un pull. Comme, comment est-ce que ça s'appelle, ce que portent les lycéennes ?

— Un col Claudine ?

— Oui. Du même vert que la jupe.

— Vous avez vu tout ça dans le noir ?

— Il ne fait pas si noir là-bas, dit-il. Il y a un lampadaire juste devant. Ils sont tombés en tas, tellement ils riaient. Elle s'est relevée la première et a regardé si ses bas étaient filés. Il est resté là sur le dos jusqu'à ce qu'elle l'aide.

— Vous ont-ils vu ?

— Je ne crois pas. J'étais dans l'ombre de l'auvent, pour m'abriter de la pluie. Ils n'ont pas regardé vers moi.

— Qu'est-ce qui s'est passé après la chute ?

— Ils ont continué vers la marina.

— Vous les avez entendus dire quelque chose ?

— Pas vraiment. On aurait dit qu'elle le taquinait d'être tombé, mais à part ça rien de particulier.

— Pouvaient-ils avoir une voiture ?

— Je ne crois pas. En tout cas, je n'en ai pas vu.

— Et s'ils s'étaient garés dans le parking municipal, de l'autre côté de la rue ?

— Oui, sans doute, mais je ne vois pas pourquoi ils auraient marché jusqu'à la marina par un temps pareil. S'ils avaient eu une voiture, ç'aurait été plus simple de conduire jusque-là.

— À moins qu'il n'ait été trop saoul. On lui avait retiré son permis, aussi.

— Elle aurait pu conduire. Elle était au moins à moitié sobre.

— Vous avez raison, là, dis-je. Et les transports en commun ? Est-ce qu'ils auraient pu arriver en bus, ou en taxi ?

— Sans doute, mais les bus ne roulent pas si tard. Un taxi, peut-être. Ça serait logique.

Je notai les renseignements au fur et à mesure qu'il me les donnait.

— Formidable. Quel est votre numéro chez vous si j'ai besoin de vous joindre ?

Il me le donna rapidement.

— Croyez-vous que vous reconnaîtriez la fille si vous la revoyiez ?

— Je ne sais pas. Probablement. Vous savez qui c'est ?

— Pas encore. Je travaille dessus.

— Eh bien, je vous souhaite bonne chance. Ça va vous aider ?

— J'espère. Merci d'avoir appelé. Ça me fait vraiment plaisir.

— Sûr, et si vous la trouvez, faites-le-moi savoir. Peut-être que vous pourrez faire une parade d'identification ou quelque chose comme ça.

— Formidable, et merci.

Il raccrocha et je finis mes notes, ajoutant ces renseignements à ceux que j'avais déjà. Dinah avait vu Daggett et la fille à deux heures

quinze et Paul Fisk les situait sur Cabana une demi-heure avant. Je me demandai où ils étaient avant ça. S'ils étaient arrivés en taxi, en avait-elle repris un pour rentrer chez elle à partir de la marina ? Je ne pigeai pas. La plupart des tueurs ne prennent pas de taxis pour aller sur le lieu du crime et en revenir. C'est contraire à l'étiquette criminelle.

Je pris l'annuaire et cherchai dans les pages jaunes les compagnies de taxis. Heureusement, Santa Teresa est une petite ville et il n'y en a pas tellement. En dehors des deux compagnies qui desservent l'aéroport, il n'y en a que six. Je les appelai tour à tour, expliquant patiemment qui j'étais et ce que je voulais, des renseignements sur une à deux heures du matin environ samedi ; les clients avaient été déposés sur Cabana Boulevard. Je m'intéressais aussi à une prise en charge dans le quartier entre trois et six heures du matin. D'après l'employé de la morgue, la montre de Daggett était arrêtée à 2 h 37, mais n'importe qui aurait pu arranger ça en brisant la montre pour indiquer l'heure, puis en l'attachant à son poignet avant de le jeter à l'eau. Si la femme avait quitté la barque et nagé jusqu'au rivage ou ramé jusqu'au port pour l'y abandonner, il lui avait quand même fallu un certain temps pour arranger son retour en taxi.

Toutes les feuilles de route de la semaine précédente avaient été classées, bien sûr, et il y eut de lourds soupirs et des grognements à l'idée de les examiner. Ron Coachella, le dispatcher de Tip Top, était le seul chaleureux du lot, surtout parce qu'il avait déjà fouiné ses dossiers pour moi avec de bons résultats. Je ne pus convaincre personne de faire les recherches immédiatement, aussi je laissai mon nom et mon numéro en promettant de rappeler.

Pendant que je parlais, j'avais gribouillé sur mon bloc-notes, bougeant le crayon au hasard pour former un labyrinthe. J'encerclai la note à propos de la jupe verte. Est-ce que ce vieux clodo n'avait pas sorti une paire d'escarpins et une jupe verte d'une poubelle sur la plage ? Je me souvenais qu'il avait enfoncé des vêtements dans un des sacs plastique qu'il avait dans son caddy. Les siens ? Elle n'était sûrement pas rentrée chez elle à poil. Elle avait l'imper, mais je me demandais si elle n'avait pas planqué quelque part de quoi se changer. Elle s'était certainement donné beaucoup de mal, si elle voulait coincer Daggett. Ça n'avait pas l'air d'un acte impulsif, accompli dans la chaleur de l'instant. Avait-elle eu de l'aide ? Quelqu'un qui l'aurait ramassée après ? Si les compagnies de taxis ne trouvaient rien, il me faudrait envisager un complice.

En attendant, je me dis que je ferais mieux de descendre sur la plage chercher mon ami le chiffonnier miteux. Je l'avais vu en courant ce matin près des toilettes publiques. J'arrachai la page de dessus du bloc, la pliai et la fourrai dans ma poche en attrapant mon sac, fermai

le bureau et descendis par l'escalier de service.

Il était maintenant cinq heures moins le quart, il faisait de plus en plus froid mais, au moins temporairement, il ne pleuvait plus. J'empruntai Cabana en regardant le décor. Il n'y avait pas beaucoup de monde sur la plage. Un type avec un chien. Le boulevard semblait désert. Je fis demi-tour, retournant vers chez moi, laissant le port sur ma gauche, longeant la file de motels de l'autre côté de la rue. Juste derrière la rampe de lancement et le bassin pour enfants, je m'arrêtai au feu, examinant le parc sur le coin opposé. Je voyais le kiosque où des clodos se réfugiaient parfois, mais il n'y avait personne. Où étaient tous les vagabonds ?

Je refis le tour, passant devant la gare. Il me vint à l'esprit que c'était sans doute l'heure du dîner des clodos. Je fis un autre bloc et demi et, sûr, ils étaient là – cinquante à peu près, alignés devant la Mission de la Rédemption. Le type que je cherchais était au bout de la queue, avec un copain. Leurs caddies étaient invisibles ; j'y pensais comme à une paire assortie de bagages sur roues, les Vuitton des épaves. Je ralentis, cherchant une place.

Le quartier se compose d'industries légères, de sortes d'usines, d'ateliers de soudure et de bâtiments en tôle ondulée où on fait de la carrosserie. Je trouvai à me garer devant un endroit où on fabrique des planches de surf sur mesure. Je rangeai la voiture, regardant dans le rétroviseur jusqu'à ce que le groupe soit rentré dans l'immeuble. Je fermai la voiture et traversai la rue.

La Mission de la Rédemption a l'air d'être faite de papier mâché, un bâtiment à un étage, oblong, en pierre qui semble factice, avec du lierre sur une extrémité. Le toit est aussi crénelé que celui d'un château, les « douves » sont représentées par un large trottoir bétonné. Le règlement des pompiers de la ville impose apparemment des escaliers d'incendie sur tous les côtés de l'immeuble, qui ont l'air plus dangereux qu'un éventuel feu. Le terrain vaut très cher ici et je me demandai qui recueillerait les pauvres si quelqu'un achetait l'endroit où ils dormaient. La plus grande partie de l'année, le climat de ce coin de Californie est assez doux pour que les vagabonds puissent dormir dehors, ce qu'ils semblent préférer. De temps en temps, toutefois, il y a des semaines pluvieuses... parfois même un couteau de boucher qui tient à leur couper la gorge. La Mission offre un lit sûr pour la nuit, trois repas chauds par jour, et on peut y rouler ses cigarettes à l'abri du vent.

Je sentis des odeurs de cuisine en m'approchant de gros hamburgers à la sauce chili. Comme d'habitude, je ne me rappelais pas avoir déjeuné et c'était déjà presque l'heure du dîner. Une pancarte à l'extérieur indiquait qu'il y avait un service religieux tous les soirs à sept heures et des douches chaudes, avec rasage, les lundi,

mercredi et samedi. J'entrai. Les murs étaient peints en beige brillant en haut et en marron en bas. Des flèches légendées à la main m'apprirent où se trouvaient le réfectoire et la chapelle, à gauche. Je me guidai sur le murmure des conversations et le choc des couverts.

Sur ma droite, je vis le réfectoire, de longues tables pliantes en métal avec des nappes en papier, des chaises pliantes en métal, pleines d'hommes. Personne ne fit attention à moi. Je vis des plats contenant des montagnes de pain, des bols de compote de pomme saupoudrée de cannelle, des salades vertes dégoulinant d'assaisonnement. Chaque table pouvait accueillir vingt personnes, déjà penchées sur leur repas du soir composé de chili sur des macaroni. Quinze ou vingt autres hommes étaient assis sagement dans la « chapelle » à ma gauche, qui consistait en un lutrin, un vieux piano droit, des chaises en plastique orange et une croix imposante au mur.

Le vagabond minable que je cherchais était assis en bout de table avec son ami. Partout, des slogans m'assuraient que Jésus se souciait de nous, et cela semblait certainement vrai ici. Ce qui m'impressionna le plus était le fait que la Mission de la Rédemption (d'après des affichettes) était financée par des dons privés, avec peu ou pas de rapports avec le gouvernement.

— Puis-je vous aider ?

L'homme qui s'était approché de moi avait la soixantaine. Trapu, rasé de près, il portait une chemise rouge à manches courtes et un pantalon flottant. Il avait un bras normal et l'autre se terminait au coude en un tortillon de chair qui ressemblait au bout écrasé d'un cornet de glace. Je voulus me présenter et lui tendre la main, mais son moignon était à droite et je n'en eus pas le courage. À la place, je sortis une carte et la lui tendis :

— Pourrais-je parler avec un de vos clients ?

Son front épais se plissa.

— C'est à quel propos ?

— Eh bien, je crois qu'il a récupéré dans une poubelle de la plage quelques articles que je cherche. Je voudrais savoir s'il les a toujours dans son chariot. Ça ne prendra qu'une minute.

— Vous le voyez ?

Je montrai celui qui m'intéressait.

— Il vous faudra parler aux deux, dit-il. C'est Delphi que vous cherchez, mais il ne parle pas. Son pote s'en occupe. Il s'appelle Clare. Je vais vous les amener, si vous voulez bien attendre dans le couloir. Leurs caddies sont derrière. J'irais doucement là-dessus, si j'étais vous. Ils sont parfois très possessifs, avec leurs trésors.

Je le remerciai et revins sur mes pas, traînant dans l'entrée jusqu'à ce que Delphi et Clare apparaissent. Delphi avait ôté quelques-uns de ses manteaux, mais il portait la même casquette sombre et sa peau

était du même rouge poussiéreux. Son ami Clare était grand et décharné, avec une langue très rose qui sortait de sa bouche par le trou qu'avaient laissé ses dents de devant. Il avait de rares cheveux blancs soyeux, des bras longs et noueux, avec d'énormes mains. Le regard de Delphi ne rencontra pas le mien du tout, mais Clare se révéla avoir gardé un peu de charme, datant peut-être d'avant qu'il ne se mette à boire.

J'expliquai qui j'étais et ce que je cherchais. Je vis Delphi regarder Clare avec la soumission apeurée d'un chien habitué à être battu. Clare était peut-être le seul être humain au monde qui ne l'effrayait ni ne l'injurait, et il comptait évidemment sur lui pour ce genre d'affaire.

— Ouais. Je vois, des hauts talons en daim noir. Une jupe en laine verte. Delphi, là, était content. D'habitude on trouve pas grand-chose dans cette poubelle. Des boîtes en alu, c'est ce qu'on peut espérer de mieux, mais il a eu du bol.

— Est-ce qu'il les a toujours ?

La langue ressortit comme d'elle-même, si rose qu'on avait l'impression que Clare avait sucé des piments rouges.

— Je peux lui demander, dit-il.

— Oui, s'il vous plaît.

Clare se tourna vers Delphi.

— Qu'est-ce que t'en penses, Delph ? On lui donne ce qu'elle veut, à la petite dame ? C'est comme tu veux.

Delphi ne montra nullement avoir entendu, compris ou consenti. Clare attendit un délai raisonnable.

— C'est dur pour lui, me dit Clare. C'était sa meilleure journée, et il aime cette jupe verte.

— Je pourrais le rembourser, dis-je avec hésitation.

Je ne voulais pas les insulter.

La langue ressortit, comme un animal timide jetant un œil hors de son terrier. L'ouïe de Delphi sembla s'améliorer. Il bougea un peu. Je laissai Clare traduire ce mouvement en dollars et en cents.

— Vingt dollars devraient aller, dit Clare à la fin.

Je n'avais que vingt dollars sur moi, mais je les sortis de la pochette à fermeture Éclair de mon sac noir. Je tendis le billet à Delphi. Clare s'interposa.

— Gardez ça jusqu'à ce qu'on ait conclu notre affaire. Sortons.

Je les suivis dans un court couloir qui menait à une porte de derrière donnant sur un petit patio bétonné entouré sur trois côtés d'une palissade en lattes. Quelqu'un avait « paysagé » l'endroit avec des plantes annuelles qui poussaient dans des boîtes de café et de gros containers de taille industrielle qui avaient contenu des haricots verts et de la compote de pommes. Delphi regarda anxieusement Clare fouiller dans un des caddies. Il semblait savoir exactement où se

trouvaient les chaussures et la jupe et les sortit en une minute. Il me les tendit et je lui donnai les vingt dollars. Ça ressemblait un peu à une vente de drogue et je les imaginai en train de s'acheter une jarre de gros rouge après mon départ. Clare montra le billet à Delphi pour qu'il l'examine, puis me regarda.

— Vous en faites pas. On mettra ça dans la caisse commune, dit-il. Delphi et moi, on a laissé tomber la boisson.

Il en avait l'air plus heureux que Delphi.

CHAPITRE XIX

Ce soir-là, je dînai de fromage et de biscuits, avec un peu de piment, juste pour me réveiller la bouche. J'avais ôté ma robe tous usages et mis un tee-shirt, un jean et des pantoufles fourrées. Je mangeai assise à mon bureau, avec un Coca light on the rocks.

J'étudiai la jupe et les chaussures. J'essayai l'escarpin droit. Trop grand pour moi. L'arrière du talon était usé et la pointe étroite à donner des oignons. Le nom du fabricant, sur la semelle intérieure, avait été effacé par la sueur. Du déodorant n'aurait pas été inutile. La jupe m'en dit un peu plus, c'était une taille trente-huit, d'un modèle que j'avais vu au Village Store et au Post & Rail. Même la doublure était en bon état, quoique froissée à un point qui suggérait qu'elle avait été mouillée peu de temps auparavant. Je touchai le tissu de la langue. Du sel. Je regardai dans les poches. Vides. Pas de marque de pressing. Je pensai aux femmes reliées, même de loin, à la mort de Daggett. La jupe pourrait aller à n'importe laquelle, sauf peut-être à Barbara Daggett, qui avait l'ossature large et n'était pas du genre à s'habiller en étudiante, surtout en vert. Ramona Westfall était une bonne candidate. Marilyn Smith, peut-être Lovella Daggett ou la sœur de Billy Polo, Coral pouvaient sans doute porter du trente-huit, mais le style n'allait pas... à moins que le vêtement n'ait été fauché dans une boîte de récupération de l'Armée du Salut. Dans la matinée, j'irais peut-être dans quelques magasins de prêt-à-porter voir si une vendeuse reconnaissait la jupe. Peu de chances, me dis-je. Ce serait une meilleure idée de la montrer, avec les chaussures, aux cinq femmes et de voir si une d'entre elles admettait en être propriétaire. Peu probable, dans ces circonstances. Dommage que je ne puisse pas me livrer à quelques effractions. Le pull vert correspondant était peut-être dans un tiroir.

J'allai dans la cuisine et rinçai mon assiette. L'un des rares désavantages du célibat est de devoir manger seule. J'ai lu des articles qui prétendent qu'on devrait faire la cuisine aussi soigneusement pour soi-même que pour des invités. C'est pour ça que je mange du fromage et des biscuits. Je ne sais pas faire la cuisine. Mon idée d'une table élégante, c'est de ne pas laisser le couteau dans le pot de mayonnaise. Comme je travaille habituellement en mangeant, des chandelles n'iraient pas. Si je ne travaille pas, je cale le magazine *Time* contre une pile de dossiers et je le lis d'arrière en avant pendant que je mange, commençant par les articles sur la littérature et le cinéma, perdant peu

à peu mon intérêt lorsque j'arrive aux pages économie et affaires.

À neuf heures deux, mon téléphone sonna. C'était le dispatcher de nuit de la compagnie de taxi Tip Top, un type qui se présenta comme Chuck. J'entendais son émetteur-récepteur couiner en fond sonore.

— J'ai eu un mot de Ron disant de vous appeler, dit-il. Il a sorti les feuilles de route de vendredi soir et m'a dit de vous donner les renseignements que vous demandez, mais je ne suis pas sûr de ce que vous voulez.

Je le lui expliquai et attendis un instant pendant qu'il regardait la feuille.

— Oh ouais ! Je crois que c'est ça. Il l'a souligné. C'est moi qui ai pris la course. C'est sans doute pour ça qu'il m'a demandé d'appeler. Vendredi soir, une heure vingt-trois... eh bien, c'est samedi matin. J'ai déposé un couple au coin de State et de Cabana. Un homme et une femme. J'ai supposé qu'ils étaient descendus dans un motel par là.

— J'ai entendu dire que l'homme était ivre.

— Oh oui, très. Elle avait l'air d'avoir bu aussi, mais pas autant que lui. Il était dans un sale état. Je veux dire, il sentait incroyablement fort, il a empuanti le siège arrière, et je suis plutôt tolérant pour ce genre de choses.

— Et elle ? Vous pouvez m'en dire quelque chose ?

— Je peux pas vous aider, là. Il était tard, il faisait sombre et il pleuvait à verse. Je les ai juste amenés où ils m'avaient dit.

— Vous avez discuté avec eux ?

— Non. Je ne suis pas le genre de taxi qui fait la conversation aux passagers. Ça n'intéresse pas la plupart des gens et ça m'ennuie de me répéter. La politique, le temps qu'il fait, les résultats de base-ball... conneries. Ils n'ont pas envie de me parler et je n'en ai pas envie non plus. Je veux dire, s'ils me demandent quelque chose, je suis poli, comprenez bien, mais je suis incapable de bavarder.

— Et entre eux ? Ils ne parlaient pas ?

— Qui sait ? J'écoutais pas.

Bon Dieu, ça ne me servait à rien du tout.

— Vous vous souvenez d'autre chose ?

— Pas maintenant. Je vais y réfléchir, mais je n'ai pas fait très attention. Désolé de ne pas pouvoir vous aider.

— Eh bien, vous m'avez quand même permis de vérifier une intuition et ça me fait plaisir. Merci de m'avoir appelée.

— Pas de problème.

— Oh, une dernière chose. Où les avez-vous pris ?

— Ah, ça, je sais. Vous connaissez ce bar minable dans Milagro Street ? C'était ça. Je les ai ramassés au *Hub*.

Je restai assise à fixer le téléphone pendant un moment après qu'il eut raccroché. J'avais l'impression de regarder un film à l'envers,

image par image. Daggett avait quitté le *Hub* vendredi soir en compagnie d'une blonde. Ils avaient apparemment beaucoup bu, beaucoup ri, avaient titubé ensemble sous la pluie, étaient tombés et s'étaient relevés. Et, peu à peu, bloc après bloc, elle le guidait vers la marina, vers la barque, l'amenant au port pour la dernière courte balade de sa vie. Elle devait avoir un cœur de pierre et des nerfs plus solides que les miens.

Je pris quelques notes et jetai les fiches dans le tiroir supérieur. Je me débarrassai de mes pantoufles et laçai mes tennis, puis enfilai un sweat-shirt. J'attrapai la jupe et les chaussures, mon sac et mes clés de voiture, fermai le bureau et rejoignis la VW. J'allai commencer par Coral. Peut-être savait-elle si Lovella était toujours en ville. Je me rappelais un fragment de conversation que j'avais surpris le soir où j'espionnais Billy et Coral. Elle parlait à Billy d'une femme. Je ne me souvenais pas exactement de ce qu'elle avait dit, mais je me rappelais ça. Peut-être que Coral avait vu la femme que je cherchais.

Quand j'atteignis le parc à caravanes, la sienne était faiblement éclairée, comme si quelqu'un était sorti en laissant une lampe allumée pour repousser les voleurs. La Chevrolet de Billy était là, le capot froid. Je frappai à la porte. Au bout d'un moment, j'entendis des pas.

— Ouais, fit la voix de Billy, étouffée par la porte.

— C'est Kinsey, dis-je. Est-ce que Coral est là ?

— Non. Elle est allée travailler.

— Je peux te parler ?

Il hésita.

— À propos de quoi ?

— De vendredi soir. Ça ne prendra pas longtemps.

Il y eut une pause.

— Attends une seconde. Laisse-moi enfiler quelques vêtements.

Un moment après, il ouvrit la porte et me fit entrer. Il avait mis un jean. À part ça, il était pieds et torse nus. Ses cheveux noirs étaient emmêlés. Il avait l'air de pas avoir travaillé dehors récemment, mais ses bras et sa poitrine étaient encore bien développés, couverts d'un fin duvet de poils noirs.

La caravane était en désordre, des journaux, des magazines, des assiettes restées sur la table, les comptoirs couverts de boîtes de conserve, de paquets de biscuits, de farine et de sucre, de céréales. Il n'y avait de surface libre nulle part, et aucun endroit où s'asseoir. L'air était épais et il y planait une faible odeur de cigarette fraîche.

— Désolé de te déranger, dis-je.

Il semblait avoir été en train de baiser et je me demandai qui se trouvait dans la chambre.

— Tu as du monde ?

Il jeta un coup d'œil vers l'arrière et ses fossettes réapparurent.

— Pourquoi tu es intéressée ?

Je souris et secouai la tête, voyant en un éclair Billy Polo et moi enchevêtrés dans des draps imprégnés de son odeur musquée et chaude. Sa peau avait une senteur masculine qui évoquait toutes les choses osées qu'on pourrait faire ensemble si les barrières tombaient. Je gardai une expression neutre, mais je me sentais rosir.

— Je voulais poser quelques questions à Coral.

— C'est ce que tu as dit. Essaie au *Hub*. Elle y est jusqu'à la fermeture.

Je posai la jupe et les chaussures sur le poste de télé, la seule surface libre que je vis.

— Tu sais si c'est à elle ?

Il y jeta un coup d'œil, trop prudent pour mordre à l'hameçon.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Par un ami d'un ami. Je pensais que tu saurais peut-être à qui c'est.

— Je croyais que tu voulais parler de vendredi soir.

— C'est ça. J'ai parlé à un chauffeur de taxi qui a ramassé Daggett devant le *Hub* ce soir-là et qui l'a déposé près du port.

— D'accord. Et alors ?

— Il y avait une blonde avec lui. Le taxi les a pris tous les deux. Je suppose qu'elle l'a rencontré au *Hub*, alors peut-être que Coral l'a vue.

Billy savait quelque chose. Je le voyais sur son visage. Il évaluait l'information, essayant de décider ce que ça voulait dire.

Je m'impatentai.

— Bon Dieu, Billy, sois franc !

— Je le suis !

— Non. Tu mens depuis la première fois où tu as ouvert la bouche.

— Pas du tout, dit-il avec chaleur. Cite-moi un exemple.

— Commençons avec Doug Polokowski. Quelle relation avais-tu avec lui ? C'était ton frère ?

Il resta silencieux. Je le fixai, attendant qu'il parle.

— Demi-frère, dit-il à contrecœur.

— Continue.

Il baissa le ton, apparemment embarrassé.

— Ma mère et mon père se sont séparés, mais ils étaient toujours mariés quand elle est tombée enceinte de quelqu'un d'autre. J'avais dix ans et j'étais furieux. J'ai commencé à avoir des ennuis juste à ce moment, alors je passais la moitié de mon temps en maison de redressement, ce qui m'allait tout à fait. Finalement, elle m'a fait... comment dit-on ?

— Émanciper ?

— Ouais, c'est ça. Belle affaire. J'en avais rien à foutre. Qu'elle me

laisse tomber. Qu'elle ait un paquet d'autres mômes. Si elle était aussi conne, qu'elle aille au diable.

— Alors Doug et toi n'avez jamais été proches ?

— Non. Je le voyais de temps en temps quand je venais à la maison, mais on n'avait pas grand-chose à se dire.

— Et ta mère et toi ?

— Ça va. Je m'y suis fait. Après la mort de Doug, ça allait mieux. Ça se passe comme ça, quelquefois.

— Mais tu devais savoir que c'était Daggett le responsable.

— Bien sûr que je le savais. Maman m'a écrit pour me dire qu'on l'envoyait à San Luis. Au début, je me suis dit que j'allais le faire payer. Pour elle, au moins. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Il était trop pathétique. Tu vois ce que je veux dire ? Merde, à la fin j'avais presque de la peine pour lui. Je le méprisais parce que c'était un petit salopard gémissant, mais je ne pouvais pas le laisser tranquille. C'était comme si je devais le tourmenter. J'aimais le voir se tortiller. Peut-être que ça me donne l'air bizarre, mais ça ne fait pas de moi un tueur. Je n'ai jamais assassiné personne de ma vie.

— Et Coral ? Qu'est-ce qu'elle fait dans tout ça ?

— Hé, demande-lui.

— Est-ce que ça pouvait être elle avec Daggett ce soir-là ? Ça ressemble à Lovella, mais je ne suis pas sûre.

— Pourquoi me le demander ? Je n'y étais pas.

— Est-ce que Coral en a parlé ?

— Je ne veux pas discuter de ça, dit-il avec irritation.

— Allons. Tu as parlé avec Daggett, jeudi soir. Est-ce qu'il a mentionné cette femme ?

— On n'a pas parlé de femmes, dit Billy.

Il se mit à frapper sa paume gauche des doigts de la main droite, produisant un bruit doux et creux. Je me sentais d'une humeur de chiot terrier, agitant le problème comme un os.

— Il devait savoir qui c'est, dis-je. Elle n'est pas apparue comme ça. Elle l'a piégé. Elle savait ce qu'elle faisait. C'était un plan soigneusement préparé.

Il cessa de faire son bruit et sa voix prit un ton rusé.

— Peut-être qu'elle était liée aux types qui veulent retrouver leur argent.

Je le regardai avec intérêt. Je n'y avais vraiment pas pensé, mais ça n'avait pas l'air mal.

— Tu les as renseignés ?

— Écoute, bébé, je ne suis pas un tueur, ni un donneur. Si Daggett avait des ennuis avec quelqu'un, c'était son affaire, vu ?

— Alors, pourquoi on discute ? Je ne comprends pas ce que tu caches.

Il soupira et se passa la main dans les cheveux.

— Laisse tomber, okay ? Je ne sais rien d'autre, alors laisse tomber.

— Allez, Billy. C'est quoi, le reste ? dis-je sèchement.

— Oh merde ! C'était pas jeudi, lâcha-t-il. J'ai vu Daggett mardi soir et c'est à ce moment-là qu'il m'a demandé de l'aider.

— Pour qu'il puisse se cacher des types de San Luis, dis-je pour être sûre de suivre.

— Ouais. Ils l'avaient appelé lundi matin et c'est pour ça qu'il a filé ici. On en a parlé au téléphone lundi soir. Il était saoul. J'avais pas envie de sortir. Je venais de rentrer à la maison et j'étais crevé, alors je lui ai dit que je le verrais le lendemain soir.

— Au *Hub* ?

— Oui.

— Et c'est tout ce que tu as fait, dis-je, insistant.

— Sûr, on s'est vus et on a causé. Il paniquait déjà, alors j'ai soufflé sur les braises, tu vois, je le taquinais. Pas de mal à ça.

— Pourquoi as-tu menti ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

J'y allais fort, mais je pensais que c'était le moment de le bousculer.

— Ça n'avait pas l'air okay, d'une certaine façon. Je ne voulais pas que mon nom soit lié au sien. Jeudi soir, c'était mieux. Comme quoi je ne m'étais pas précipité pour lui parler. Tu vois, comme quoi je n'étais pas pressé. Je peux pas l'expliquer mieux.

C'était juste assez bancal pour me paraître correct.

— D'accord. Je te crois pour le moment. Et puis après ?

— C'est tout. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Il est revenu vendredi soir et Coral l'a repéré, alors elle m'a appelé, mais le temps que j'arrive il était déjà parti.

— Avec la femme ?

— Ouais, c'est ça.

— Alors, Coral l'a vue.

— Sûr, mais elle ne savait pas qui c'était. Elle croyait que c'était une gosse qui l'entôlait, une pute, quelque chose comme ça. La poupée lui payait verre sur verre et Daggett les engloutissait. Coral a commencé à s'inquiéter. Pas qu'aucun de nous deux en ait rien à foutre, mais tu sais ce que c'est. On veut pas voir un gars se faire arnaquer, même si on l'aime pas beaucoup.

— Surtout quand on a entendu dire qu'il avait trente mille dollars sur lui, hein ? dis-je.

— Pas trente. Tu l'as dit toi-même. C'était vingt-cinq.

Apparemment, Billy se sentait grincheux maintenant qu'il l'avait ouverte.

— De toute façon qu'est-ce que tu fous à continuer comme ça ? Je t'ai dit tout ce que je savais.

— Et Coral ? Si tu as menti, peut-être qu'elle a menti aussi.

— Elle ferait pas ça.

— Qu'est-ce qu'elle a dit quand tu es arrivé ?

Son expression se modifia légèrement et je me dis que j'étais tombé sur quelque chose. Je ne savais pas quoi au juste. Mon esprit fit un bond en avant.

— Est-ce que Coral les a suivis ?

— Bien sûr que non.

— Et alors, qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Coral ne se sentais pas très bien, ce soir-là, répondit-il, mal à l'aise.

— Et elle est rentrée chez elle ?

— Pas vraiment. Elle avait la grippe, elle avait pris froid. Elle se sentait claquée et elle est allée s'étendre sur un divan dans le bureau. Le barman a cru qu'elle était partie. Je suis arrivé et j'étais furieux de ne pas la trouver, ni Daggett. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Je suis resté un moment et puis je suis revenu ici, pensant qu'elle y était. Mais non. C'était un malentendu, c'est tout. Elle était au *Hub* tout le temps.

— À quelle heure est-elle rentrée ?

— Je ne sais pas. Tard. À trois heures. Elle a dû attendre que le propriétaire fasse la caisse et il ne lui a fait faire qu'une partie du chemin, elle a dû marcher six blocs sous la pluie. Elle est malade comme un chien depuis.

Je le fixai, clignant les yeux, pendant que des rouages tournaient dans ma tête. J'imaginai Coral au port avec Daggett, les pièces s'emboîtaient bien.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? demanda-t-il.

— Je pense tout haut, c'est tout, dis-je. Ça pourrait avoir été Coral, non ? La blonde qui a quitté le *Hub*. C'est ça qui t'inquiète depuis le début.

— Non, non, pas moyen.

Ses yeux étaient fixes. Il n'aimait pas la direction que je prenais, mais il y avait sans doute pensé tout seul.

— Tu n'as que sa parole que cette autre femme existe.

— Le chauffeur de taxi l'a vue.

— Mais ça aurait pu être Coral. Ça pouvait être celle qui offrait tous ces verres à Daggett. Il savait qui elle était et lui faisait confiance, à cause de toi. Elle aurait pu appeler le taxi et partir avec lui. Peut-être que, si le barman la croyait partie, c'est qu'il l'a vue s'en aller.

— Fous-moi le camp d'ici, murmura Billy.

Son visage s'était assombri et je vis ses muscles se tendre. Je

m'étais tellement plongée dans mes spéculations que je n'avais pas prêté attention à l'effet qu'elles avaient sur lui. Je ramassai la jupe et les chaussures, et gardai un œil sur lui en me glissant vers la porte. Il se pencha et l'ouvrit brutalement.

J'avais à peine descendu les marches que la porte claqua derrière moi. Il écarta le rideau et me regarda avec un air agressif pendant que je sortais du parking. Dès que le rideau retomba, je fis le tour jusqu'à la fenêtre d'où je l'avais espionné la veille. Les volets d'aération étaient fermés mais, de ce côté, le rideau était entrebâillé et me permettait une vue partielle de l'intérieur.

Billy s'était effondré sur le divan, la tête dans les mains. La femme qui se trouvait dans la chambre en était sortie et s'appuya contre le mur pour allumer sa cigarette. Je voyais une partie de ses lourdes cuisses et le bas d'un déshabillé en nylon jaune pâle. Billy tendit les bras vers elle et l'attira à lui, enfonçant son visage entre ses seins comme un homme qui se noie. Lovella. Il commença à sucer ses tétons au travers du nylon, faisant des taches humides autour. Elle le regardait avec cet air qu'ont les jeunes mères quand elles allaitent un bébé en public. Paresseusement, elle se pencha et éteignit sa cigarette dans une assiette, puis lui passa les doigts dans les cheveux. Il lui saisit les genoux et l'allongea sur le sol, faisant remonter le déshabillé autour de sa taille. Il descendit, descendit...

Je partis vers le *Hub*.

CHAPITRE XX

Ça avait l'air d'une autre nuit tranquille. La pluie avait repris et les affaires ne marchaient pas. Le toit avait deux fuites et on avait placé deux baquets en fer galvanisé en dessous pour recevoir les gouttes... un sur le bar, l'autre près des toilettes pour dames. Au mieux, l'endroit était peuplé des buveurs du voisinage – de vieilles femmes avec de lourds pulls et des chevilles épaisses, qui démarraient à deux heures de l'après-midi et buvaient de la bière jusqu'à l'heure de la fermeture, des hommes aux voix nasillardes et aux rires rauques, le nez bulbeux et rougi par l'alcool. Les joueurs de billard étaient en général de jeunes Mexicains qui fumaient jusqu'à avoir les dents jaunes et se chamaillaient comme des chiots. Cette nuit-là, la salle de billard était déserte et le feutre vert des tables brillait comme s'il était illuminé de l'intérieur. Je comptai quatre clients en tout, et l'un d'entre eux dormait, la tête entre les bras. Le juke-box souffrait d'une maladie mécanique qui donnait un côté gazouillant à la musique, comme si elle venait de sous l'eau.

Je m'approchai du bar où Coral était perchée sur un tabouret à haut dossier, avec un siège en skaï. Elle portait une chemise de cowboy avec un fil d'argent dans le tissu brun, un jean serré roulé sur les chevilles et des escarpins avec de courtes chaussettes blanches. Elle dut me reconnaître, parce que quand je demandai si je pouvais lui parler, elle descendit de son siège sans un mot et contourna le bar.

— Vous voulez boire quelque chose ?

— Un verre de vin. Merci, dis-je.

Elle me versa le vin et se servit un demi. Nous nous mîmes dans un compartiment au fond, pour qu'elle puisse garder un œil sur la clientèle au cas où quelqu'un voudrait être servi. De près, ses cheveux avaient l'air si embroussaillés et secs que je craignais de les voir prendre feu spontanément. Son maquillage était trop violent pour son teint et le bord de ses dents de devant était abîmé, comme si elle avait mangé trop de bonbons. Sa grippe devait être très forte. Elle avait le front plissé et les yeux mi-clos, elle ressemblait à une publicité dans une revue médicale. Elle avait le nez pris et respirait par la bouche. Malgré ça, elle parvenait à fumer et alluma une cigarette dès que nous nous assîmes.

— Vous devriez être au lit, dis-je, puis je me demandai pourquoi j'avais suggéré ça. Billy et Lovella étaient là-bas à se rouler sur le plancher, secouant probablement la remorque. Qui pourrait dormir

dans ces conditions ?

Coral posa sa cigarette et sortit un kleenex pour se moucher. Je me demande toujours où les gens trouvent leurs techniques de mouchage. Elle était en faveur de la méthode des deux doigts, posant le mouchoir sur ses mains, s'enfonçant les index dans les narines et les tournant vigoureusement après éternuement. Je détournai le regard jusqu'à ce qu'elle ait fini, me demandant vaguement si elle savait où se trouvait Lovella.

— Qu'est-ce qui se passe avec Lovella ? Elle avait l'air affectée à l'enterrement.

Coral marqua une pause dans sa tentative et me regarda. Je réalisais tardivement qu'elle ne savait sans doute par ce que voulait dire « affectée ». Je la voyais rechercher la définition.

— Elle va bien. Elle ne savait pas qu'ils n'étaient pas légalement mariés. C'est pour ça qu'elle s'est effondrée. Elle a flippé.

Elle tourna encore ses doigts dans son nez et reprit sa cigarette en reniflant.

— On aurait pu croire qu'elle serait soulagée, dis-je. D'après ce que j'ai compris, il la tabassait.

— Pas au début. Elle était folle de lui quand il est sorti. Elle l'est toujours, en fait.

— C'est sans doute pour ça qu'elle l'a traité de pire salaud du monde à l'enterrement, remarquai-je.

Elle me regarda un moment et haussa les épaules sans s'engager. Elle était plus intelligente que Billy, mais pas beaucoup plus. J'avais la même impression qu'avec lui. Je touchais à quelque chose qu'ils auraient voulu enterrer, mais je n'en savais pas assez pour continuer.

J'allai à la pêche.

— Je croyais que Lovella et Billy étaient ensemble, à un moment.

— Il y a des années. Quand elle avait dix-sept ans. Ça veut rien dire.

— Elle m'a dit que c'est Billy qui l'a branchée sur Daggett.

— Ouais, plus ou moins. Billy a parlé d'elle à Daggett qui lui a écrit pour en faire sa correspondante.

— Dommage qu'il n'ait jamais parlé de sa femme, dis-je. J'ai besoin de discuter avec Lovella, alors, quand tu la verras, demande-lui, s'il te plaît, de me joindre.

Je lui donnai une carte avec le numéro de mon bureau, qu'elle reçut en haussant les épaules.

— Je ne verrai pas Lovella, dit-elle.

— C'est ce que tu crois, répondis-je.

Son attention se porta sur le barman qui levait un doigt.

— Une minute.

Elle alla chercher deux cocktails au bar et les apporta à l'unique

table occupée. J'essayai de l'imaginer faisant passer Daggett par-dessus bord, mais ça ne collait pas. Elle correspondait à la description, mais quelque chose n'allait pas.

Quand elle revint, je lui tendis les escarpins.

— Ils sont à toi ?

— Je ne porte pas de daim, répondit-elle platement.

Ça me plut. Comme si le daim allait à rencontre de son code vestimentaire personnel.

— Et la jupe ?

Elle tira une dernière bouffée de sa cigarette et l'écrasa dans le cendrier métallique en rejetant de la fumée.

— Non. C'est à qui ?

— Je crois que la blonde qui a tué Daggett la portait vendredi soir. Billy dit qu'elle l'a ramassé ici.

Elle reporta son attention sur la jupe, avec un temps de retard.

— Ouais, c'est ça. Je l'ai vue, dit-elle.

— Est-ce que ça ressemble à la jupe qu'elle portait ?

— Peut-être.

— Tu sais qui c'est ?

— Non.

— Je ne veux pas te bousculer, Coral, mais j'ai besoin d'aide. Il s'agit d'un meurtre.

— Ça m'a vraiment touchée aussi, dit-elle avec l'air ennuyé.

— Tu n'en as vraiment rien à foutre ?

— Tu rigoles ? Pourquoi est-ce que je devrais me soucier de Daggett ? C'était une épave.

— Et la blonde ? Tu te rappelles quelque chose d'elle ?

Coral prit une autre cigarette.

— Laisse tomber, poupée. T'as pas le droit de demander tout ça. T'es pas flic.

— Je peux demander tout ce que je veux, dis-je doucement. Je ne peux pas te forcer à répondre, mais je peux toujours demander.

Elle s'agita sur son siège.

— Tu sais quoi ? Tu me plais pas, dit-elle. Les gens comme toi, ça me rend malade.

— Vraiment ? Les gens comme moi ?

Elle prit son temps pour arracher une allumette à la pochette et la passer sur le frottoir jusqu'à ce qu'elle s'enflamme. Elle alluma sa cigarette et l'allumette fit un petit bruit métallique en atterrissant dans le cendrier. Elle posa le menton sur sa paume et me fit un sourire mauvais. J'aurais voulu qu'elle se fasse arranger les dents pour être plus jolie.

— Je parie que t'as eu la vie facile, dit-elle, la voix lourde de sarcasme.

— On ne peut plus.

— Une chouette maison de la classe moyenne, des cols blancs. Tout le truc papa-maman. J'parie que t'avais des petits frères et sœurs. Un chouette petit chien plein de poils...

— Stupéfiant, dis-je.

— Deux voitures. Peut-être une femme de ménage une fois par semaine. Je ne suis jamais allée au lycée. Je n'ai jamais eu de papa qui me donne tous les avantages.

— Eh bien, ça explique tout, dis-je. J'ai rencontré ta maman, tu sais. Elle m'a l'air de quelqu'un qui a travaillé dur toute sa vie. Dommage que tu n'apprécies pas les efforts qu'elle a faits pour toi.

— Quels efforts ? Elle est caissière de supermarché, dit Coral.

— Oh, je vois. Tu penses qu'elle devrait faire un boulot classe, comme toi.

— Je vais certainement pas faire ça toute ma vie, si c'est ce que tu crois.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton père ? Où était-il là-dedans ?

— Qui sait ? Il a foutu le camp il y a longtemps.

— En la laissant élever ses gamins ?

— Laisse tomber. Je ne sais même pas pourquoi j'en ai parlé. Tu devrais peut-être en venir où tu veux et me laisser retourner travailler.

— Parle-moi de Doug.

— Pas tes oignons.

Elle se glissa hors du compartiment.

— C'est fini, dit-elle, et elle s'éloigna.

Bon Dieu, et dire que j'essayais d'être amicale.

Je ramassai les chaussures et la jupe, et laissai deux dollars sur la table. J'allai jusqu'à l'entrée, m'arrêtant un peu à l'abri avant de sortir sous la pluie.

Il était dix heures et quart et il n'y avait pas de circulation dans Milagro Street. La rue était d'un noir brillant, la pluie, en frappant la chaussée, faisait le même bruit que du bacon en train de frire. De la brume sortait des bouches d'égoûts et des ruisseaux s'élargissaient dans les caniveaux là où l'eau remontait des fossés d'évacuation.

J'étais nerveuse, pas prête à aller me coucher. Je songeai à aller chez Rosie, mais ce serait probablement comme le *Hub* – enfumé, déprimant et glauque. Au moins, dehors, l'air, quoique glacé, avait l'odeur douce et fleurie du béton. Je démarrai et fis demi-tour vers la plage, le pare-brise constellé de gouttes de pluie.

Je tournai à droite dans Cabana, le long du boulevard. Sur ma gauche, même sans lune, je voyais l'écume gris terne, le ressac se refermant sur lui-même avec une monotonie bruyante. Loin sur l'océan, les lumières des plates-formes pétrolières clignotaient dans le brouillard.

Je m'étais arrêtée à un feu quand j'entendis un klaxon derrière moi. Je regardai dans le rétroviseur. Une petite Honda rouge se glissait sur ma droite. C'était Jonah, qui rentrait apparemment chez lui, comme moi. Il me fit signe d'ouvrir ma fenêtre.

— Je peux t'offrir un verre ?

— Sûr. Où ça ?

Il désigna le *Crow's Nest* à droite, un restaurant dont les lumières extérieures brillaient toujours. Le feu passa au vert et il avança. Je le suivis et me garai à côté de lui. Il sortit le premier, se courbant sous la pluie, ouvrit un parapluie et vint à ma portière. Nous nous serrâmes l'un contre l'autre, sautant les flaques. Il m'ouvrit la porte et je bondis à l'intérieur, retenant le battant pendant qu'il fermait le parapluie et le secouait.

Le *Crow's Nest* était décoré dans un style nautique peu convaincant, qui consistait surtout en filets de pêche et cordages accrochés aux poutres, et en cartes marines fixées sur les tables sous un centimètre de polyuréthane. La partie restaurant était fermée, mais le bar tournait bien. Il y avait peut-être dix tables occupées. Les conversations étaient basses et l'éclairage discret, agrémenté de bougies dans de petits pots en verre orange.

Jonah nous amena à une table de coin, de l'autre côté de la piste de danse. Il y avait une atmosphère d'excitation. La pluie nous protégeait, nous rapprochait comme des âmes solitaires retenues au sol dans un aéroport entre deux vols.

La serveuse apparut et Jonah me regarda.

— Décide, dis-je.

— Deux margaritas. De la Cuervo Gold et du Grand Marnier, pas de sel.

Elle acquiesça et s'en fut.

— Très impressionnant, dis-je.

— Je pensais que ça te plairait. Qu'est-ce que tu faisais dehors ?

— Daggett, bien sûr.

Je lui expliquai, réalisant à la fin que j'en avais eu assez de Billy Polo et des siens pour la journée.

— Ne parlons plus de lui, dis-je. Raconte-moi sur quoi tu travailles.

— Ah non. Je suis venu me détendre.

La serveuse nous apporta nos verres et nous nous tîmes pendant qu'elle se penchait, genoux serrés, pour poser un napperon et un verre devant chacun de nous. Elle était habillée en bosco, sauf que son pantalon blanc coupé court était en tissu extensible et que ses fesses saillaient derrière. Je me demandai combien de temps ce genre d'uniforme durerait si le directeur devait y glisser son cul poilu. Quand elle partit, Jonah trinquait avec moi.

— Aux nuits pluvieuses, dit-il.

Nous bûmes. La tequila me réchauffa et je dus me tapoter la poitrine. Jonah sourit, prenant plaisir à ma déconfiture.

— Qu'est-ce qui t'amène dehors si tard ? demandai-je.

— De la paperasserie en retard. Et aussi, je n'avais pas envie de rentrer à la maison. La sœur de Camilla est descendue de l'Idaho pour une semaine. Elles doivent être en train de boire du vin et de me démolir.

— Sa sœur ne t'aime pas, si je comprends bien.

— Elle me prend pour un con. La famille de Camilla a de l'argent, et pense que les gens comme eux ne devraient pas se compromettre avec de vulgaires salariés. Bordel ! Et un flic ? C'est trop bourgeois, tout ça. Bon Dieu, j'ai intérêt à faire attention. Je ne fais que me plaindre de ma vie familiale. On dirait Dempsey.

Je souris. Le lieutenant Dempsey avait travaillé aux Stupéfiants pendant des années, c'était un homme au mariage malheureux qui passait son temps à se plaindre de son sort. Sa femme était morte et il en avait épousé une autre exactement pareille. Il avait pris sa retraite anticipée et ils étaient partis courir les routes. Ses cartes postales étaient drôles, mais laissaient les gens mal à l'aise, comme un boute-en-train qui ferait des plaisanteries méchantes sur son épouse.

La conversation s'éteignit. De vieux airs de Johnny Mathis servaient de fond sonore et les paroles évoquaient une époque où l'amour n'avait pas été rendu difficile par la peur de l'herpès, par le sida, les mariages multiples, les pensions alimentaires, le féminisme, la révolution sexuelle, la bombe atomique, la pilule, les psychanalystes ou le spectre des enfants à garder un week-end sur deux.

Jonah avait l'air en forme. La combinaison de l'ombre et de la lumière des bougies effaçait ses rides et soulignait le bleu de ses yeux. Ses cheveux paraissaient très noirs et la pluie leur donnait l'air plus soyeux. Il portait une chemise blanche, col ouvert et manches retroussées, exposant ses avant-bras couverts de poils noirs. D'habitude, un courant passe entre nous, créé à mon avis par ces forces primitives qui font que la race humaine se reproduit. La plupart du temps, les hormones sont contrebalancées par ma profonde prudence, l'ambiguïté de son statut marital, les circonstances, sa propre timidité et la conviction, que nous partageons, qu'une fois certaines frontières franchies, il n'y a pas moyen de revenir en arrière ni de prévoir les conséquences.

Nous prîmes une seconde tournée, puis une troisième. Nous dansâmes lentement, sans dire un mot. Jonah sentait le savon, sa joue était lisse et il chantonnait parfois, un son de poitrine que je n'avais pas entendu depuis que, bébé, j'étais sur les genoux de mon père, l'écoutant lire avant de savoir ce que les mots signifiaient. Je pensai à

Billy Polo qui allongeait Lovella sur le plancher de la caravane. L'image me hantait parce qu'elle révélait tellement son besoin. J'ai toujours été si stoïque, évité si soigneusement de faire des erreurs. Parfois, je me demande quelle différence il y a entre être prudente et être morte. Je pensai à la pluie et à combien ce serait agréable de se laisser couler dans des draps propres. Je reculai la tête et Jonah me jeta un coup d'œil interrogateur.

— Tout ça, c'est la faute de Billy Polo, dis-je.

Il sourit.

— Quoi donc ?

Je l'étudiai un instant.

— Que ferait Camilla si tu ne rentrais pas à la maison ce soir ?

Son sourire disparut et ses yeux se tournèrent vers l'intérieur.

— C'est elle qui parle de relation ouverte, dit-il.

Je ris.

— Je parie que c'était pour elle, pas pour toi.

— Plus maintenant.

Son baiser me parut familier.

Nous partîmes peu après.

CHAPITRE XXI

J'allai au bureau à neuf heures. Il y avait des nuages noirs sur les montagnes, courant vers le nord, mais, au-dessus de ma tête, le ciel était du bleu d'un jean délavé. Je voyais clairement la ville, comme au travers de nouvelles lunettes. J'ouvris les portes-fenêtres et passai sur le balcon, levant les bras et remuant les fesses de la façon qu'apprécient tant les équipes de rugby. Voilà pour toi, Camilla Robb, me dis-je, puis je ris et allai me regarder dans le miroir, en faisant des mines. Une grâce exceptionnelle. J'avais juste l'air d'être moi-même. Alors que les larmes vous détruisent, le bon sexe vous transforme et je me sentais pleine d'énergie.

Je branchai la cafetière et me mis au travail, tapant mes notes, détaillant les conversations que j'avais eues avec Billy et Coral. Les flics et les détectives privés sont toujours pris dans la paperasse. Il faut garder trace de tout, et de telle façon que quelqu'un qui vous remplace ait un résumé clair et précis de l'enquête. Puisqu'un détective privé a aussi des notes de frais, je dois garder mes factures et comptabiliser mes heures, pour faire mes comptes régulièrement et être sûre d'être payée. Je préfère le travail de terrain, comme nous tous. Si j'avais voulu passer mon temps dans un bureau, j'aurais fait des études pour devenir agent d'assurances. Mais leur travail semble assommant à quatre-vingts pour cent alors que le mien ne m'ennuie qu'une heure sur dix.

À neuf heures trente, je contactai Barbara Daggett, lui racontant de vive voix ce que j'avais mis dans le rapport écrit que j'envoyais par la poste. Le double effort n'était pas vraiment nécessaire, mais je le fis quand même. Après tout, c'était son argent. Elle avait droit au meilleur service. Ensuite, je fis un peu de classement, puis fermai de nouveau le bureau, prenant la jupe verte et les escarpins. Je descendis par l'escalier de service et partis chez Marilyn Smith. Je me sentais comme le prince à la recherche de Cendrillon, chaussure en main.

Je pris l'autoroute vers le nord, buvant l'air fraîchement lavé. Colgate n'est qu'à quinze minutes, mais ça me donnait l'occasion de réfléchir à ce qui s'était passé la veille. Jonah s'était révélé un clown au lit... drôle et inventif. On s'était conduits comme de sales gosses, grignotant, nous racontant des histoires de fantômes, recommençant de temps en temps à faire l'amour de façon à la fois intense et confortable. Je me demandai si je l'avais rencontré dans une autre vie. Il était si généreux et affectueux, si étonné d'être avec quelqu'un qui

ne le critiquait pas ni ne le repoussait, qui ne s'écarterait pas de son contact comme de celui d'une limace. Je ne voyais pas où nous allions, et je ne voulais pas commencer à me faire du souci. Je suis capable de tout foutre en l'air en essayant de résoudre tous les problèmes d'avance au lieu de m'en occuper au fur et à mesure.

Je ratai ma rampe de sortie, bien sûr. Je la vis en passant et jurai avec bonne humeur en prenant la suivante pour faire le tour.

Il était presque dix heures quand j'atteignis la maison de Wayne et de Marilyn Smith. Les bicyclettes sous le porche avaient disparu. Les orangers, quoique l'âge leur eût enlevé la plupart de leurs feuilles, répandaient toujours une odeur de fruits murs, un léger parfum qu'exhalaient les vergers alentour. Je me garai sur l'allée de gravier derrière un break qui devait être à Marilyn. Un coup d'œil à l'arrière, en passant, me révéla un tas de débris, des emballages de fast-food, des équipements de sport, des papiers d'école et des poils de chien.

Je sonnai. L'entrée était déserte, mais un retriever doré bondit vers la porte, faisant claquer ses ongles sur le plancher et aboyant gaiement. Son corps entier se tordait comme celui d'un poisson pris à l'hameçon.

— Puis-je vous aider ?

Surprise, je regardai à ma droite. Marilyn Smith se tenait au bas des marches du porche, portant un tee-shirt, un jean trempé et un chapeau de paille. Elle portait des gants de jardinage en peau et des sabots en plastique jaune vif tachés de boue. Quand elle réalisa que c'était moi, son expression passa de l'interrogation aimable à un dégoût à peine dissimulé.

— Je travaille dans le jardin, dit-elle comme si je ne l'avais pas deviné. Si vous voulez me parler, il vous faudra descendre par ici.

Je la suivis sur le gazon saturé d'eau. Elle tapotait distraitement une truelle boueuse contre sa cuisse.

— Je vous ai vue à l'enterrement, remarquai-je.

— Wayne a insisté, dit-elle brusquement.

Puis, me regardant par-dessus son épaule :

— Qui était la femme ivre ? Elle m'a plu.

— Lovella Daggett. Elle croyait être mariée avec lui mais, finalement, la garantie de sa première femme n'avait pas expiré.

Quand nous arrivâmes au potager, elle s'enfonça entre deux rangées de vigne dégouttantes d'eau. Le jardin était dans sa période d'hiver – des brocolis, des choux-fleurs, des courges sombres cachées par de larges feuilles. Elle désherbait. Je voyais ici et là des graminées piétinées. Plus loin, la terre avait été retournée, de grosses mottes s'empilaient près d'un trou peu profond.

— Ce n'est pas trop humide pour désherber ?

— Il y a beaucoup d'argile dans le sol ici. Une fois que c'est sec,

c'est impossible, dit-elle.

Elle ôta ses gants et se mit à déchirer en lanières une vieille taie d'oreiller et à relever les masses de pois de senteur que la pluie avait abattues. Le tissu blanc contrastait vivement avec le vert des plantes. Je lui montrai la jupe et les chaussures que j'avais apportées.

— Vous les reconnaissez ?

Elle les regarda à peine, mais son sourire froid réapparut.

— C'est ce que la tueuse portait ?

— Peut-être.

— Vous avez fait des progrès depuis la dernière fois où je vous ai vue. Il y a trois jours, vous n'étiez même pas sûre que ce soit un meurtre.

— C'est comme ça que je gagne ma vie, dis-je.

— Peut-être que Lovella l'a tué quand elle a appris qu'il était bigame.

— C'est toujours possible, dis-je, mais vous ne m'avez pas encore dit où vous étiez ce soir-là.

— Oh, mais si. J'étais ici. Wayne était au bureau et aucun de nous deux n'a de témoins.

Elle employait de nouveau son ton badin léger et moqueur.

— J'aimerais lui parler.

— Prenez rendez-vous. Il est dans l'annuaire. Allez au bureau. C'est l'immeuble Granger, dans State Street.

— Marilyn, je ne suis pas votre ennemie.

— Vous l'êtes si je l'ai tué, répondit-elle.

— Ah oui, dans ce cas, en effet.

Elle déchira une autre lanière de la taie, la bande de coton lui pendant de la main comme un animal mort.

— On dirait que vous avez des suspects. Dommage que vous n'ayez pas de preuve.

— Mais j'ai quelqu'un qui l'a vue, et ça devrait m'aider, vous ne croyez pas ? C'est juste le début du travail, on rétrécit le champ d'action, dis-je.

C'était des conneries, bien sûr. Je n'étais pas certaine que le réceptionniste du motel puisse reconnaître quelqu'un dans le noir.

Son sourire s'affaiblit d'un watt.

— Je ne veux plus vous parler, murmura-t-elle.

Je levai les mains comme si elle avait sorti un pistolet.

— Je m'en vais, dis-je, mais il faut que je vous avertisse, je suis tenace. Vous trouverez ça gênant, je pense.

Je gardai les yeux sur elle en m'éloignant. J'avais vu la houe boueuse dont elle se servait et je trouvais plus sage de ne pas lui tourner le dos.

Je passai devant chez les Westfall en retournant en ville. Il me

faudrait bien montrer la jupe à Barbara Daggett à un moment quelconque, mais le Close était sur mon chemin. Le mur bas en pierre sèche qui entourait le domaine était encore gris sombre tellement il était trempé de pluie. Je passai le portail et me garai dans la rue comme précédemment, m'enfonçant dans le lierre dense. De jour, les huit maisons victoriennes étaient dans l'ombre, le soleil ne pénétrait qu'à peine entre les branches.

Je fermai la voiture et me dirigeai vers la porte. Dans la cour, les troncs des chênes étaient recouverts d'un lichen du même vert que le cuivre oxydé d'un toit. De gros palmiers soulignaient les angles de la maison. L'air était frais et humide après la tempête.

La porte était entrebâillée. Au-delà du hall, on voyait la cuisine et je m'aperçus que la porte de derrière était ouverte aussi, ainsi que le treillage antimoustique. Il y avait une radio sur le comptoir qui crachait l'*Ouverture de 1812*. Je sonnai, mais le bruit se perdit dans les explosions des canons du dernier mouvement.

Je passai le porche et fis le tour en jetant un œil à l'intérieur. Comme le reste de la maison, la cuisine avait été refaite, les propriétaires souhaitant la moderniser, bien que son caractère victorien ait été préservé. Il y avait du papier peint avec des petites fleurs au mur, beaucoup d'osier, de chêne et de fougères. Les portes du vaisselier avaient été remplacées par du verre de vitrail, mais les équipements étaient du dernier cri.

Il n'y avait personne dans la pièce. Une porte sur la gauche était ouverte, une ombre oblongue suggérait qu'elle donnait sur l'escalier de la cave. Deux sacs d'épicerie étaient posés sur la table et on avait l'impression que quelqu'un avait été interrompu alors qu'il les vidait. Un percolateur électrique était branché sur la prise du four. La lumière indiquant que le café était prêt s'alluma. Tardivement, je perçus l'odeur du café.

La musique se termina et l'annonceur fit quelques commentaires sur le morceau, puis présenta un concerto de Brahms en mi mineur. Je frappai au chambranle du treillage en espérant qu'on m'entendrait avant que la musique ne reprenne. Ramona surgit des profondeurs de la cave. Elle portait une jupe en lin à six lés d'un gris discret avec une bande marron sombre, un pull marron foncé et un corsage blanc dessous, le col fermé par une broche ancienne. Pour l'effet, je décidai de ne pas parler de la jupe et des escarpins.

— Tony ? dit-elle. Oh, c'est vous.

Elle tenait une brassée de serviettes de bain bleues et râpées qu'elle laissa tomber sur une chaise.

— J'avais cru entendre quelqu'un frapper. Je ne voyais pas qui au travers du treillage.

Elle éteignit la radio en passant puis ouvrit la porte

antimoustiques pour me laisser entrer.

— Tony rapporte les courses du garage. On vient de revenir du marché. Prenez un siège. Voulez-vous une tasse de café ? Il est frais.

— Oui, merci. C'est gentil.

J'enlevai la pile de chiffons de la chaise et m'assis, posant la jupe et les chaussures sur la table devant moi. Ses yeux se posèrent dessus, mais elle ne fit pas de commentaire.

— Il ne devrait pas être à l'école ? demandai-je.

— Ils font passer des tests d'orientation aux élèves de seconde. Il a fini tôt et ils l'ont laissé partir. Il a rendez-vous bientôt avec son thérapeute, de toute façon.

Je la regardai se déplacer dans la cuisine, prenant des tasses et des cuillères. Elle avait une de ces coupes de cheveux qui se remettent parfaitement en place d'un mouvement de tête. Je massacre les miens toutes les six semaines avec une paire de ciseaux à ongles et deux miroirs. Les coiffeurs pâlisent quand ils me voient : « Qui vous a fait ça ? » demandent-ils toujours. J'aurais aimé avoir des vagues parfaites comme elle, mais je doutais d'y parvenir.

Ramona versa deux tasses de café.

— Il y a quelque chose que j'aurais sans doute dû vous dire auparavant, dit-elle.

Elle prit un pot en porcelaine dans le placard et le remplit de lait, se rendant alors compte que j'attendais qu'elle continue. Son sourire était mince.

— John Daggett a appelé ici lundi soir, il voulait parler à Tony. J'ai pris son numéro, mais Ferrin et moi avons décidé que ce n'était pas une bonne idée. Ça peut ne pas faire grande différence, mais je pensais que vous devriez le savoir.

— Qu'est-ce qui vous y fait penser ?

Elle hésita.

— Je suis tombée sur le bloc-notes près du téléphone. Je l'avais complètement oublié.

Je sentais quelque chose me picoter la nuque, comme cette sensation bizarre qu'on a quand le corps vous fait savoir qu'il a absorbé trop de sucre. Quelque chose n'allait pas, là, mais je ne savais pas quoi.

— Pourquoi en parler maintenant ? demandai-je.

— Je croyais que vous retracez ses activités depuis le début de la semaine.

— Je ne savais pas vous l'avoir dit.

Ses joues rosirent.

— Marilyn Smith m'a appelée. Elle en a parlé.

— Comment Daggett savait-il où vous joindre ? Quand je lui ai parlé, il n'avait pas la moindre idée d'où était Tony, et il n'avait

certainement pas votre nom ou votre numéro.

— Je ne sais pas comment il l'a eu, dit-elle. Quelle différence est-ce que ça fait ?

— Comment puis-je être sûre que vous ne lui avez pas donné rendez-vous vendredi soir ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ?

Je la fixai. Une milliseconde plus tard, elle comprit où je voulais en venir.

— Mais j'étais ici vendredi soir.

— Ça n'est pas encore prouvé.

— C'est ridicule ! Demandez à Tony. Il sait que j'étais ici. Vous pouvez vérifier.

— J'en ai l'intention, dis-je.

Tony monta bruyamment les marches de bois du porche, armé de deux autres sacs d'épicerie, si distrait pendant qu'il essayait d'attraper la poignée de porte qu'il la rata deux fois.

— Tante Ramona, tu peux m'aider ?

Elle alla jusqu'à la porte et la tint ouverte. Tony me vit, ainsi que la jupe verte, en même temps, et son regard interrogateur se porta sur le visage de sa tante. Elle avait une expression neutre, mais elle s'activa, repoussant des boîtes de conserve pour qu'il puisse poser un sac sur la table. Elle prit le second et le mit sur le comptoir. Elle fouilla dedans et en sortit un carton de glace.

— Je ferais mieux de ranger ça, murmura-t-elle.

Elle alla vers le congélateur.

— Que faites-vous ici ? me demanda Tony.

— Je me demandais comment tu allais. Ta tante m'a dit que tu avais eu une migraine lundi soir.

— Je me sens bien.

— Qu'est-ce que tu as pensé de l'enterrement ?

— Un tas de dingues, dit-il.

— Rangeons ça, chéri, dit sa tante.

Ils se mirent à ranger les provisions pendant que je sirotais mon café. Je ne savais pas si elle le distrayait délibérément ou non, mais l'effet était le même.

— Avez-vous besoin d'aide ? offris-je.

— On y arrive, murmura-t-elle.

— Qui était la femme qui a piqué sa crise ? demanda Tony.

Lovella avait fait impression sur tout le monde.

Ramona lui tendit une grande bouteille plastique de soda.

— Mets ça au frigo, pendant que tu es là, dit-elle.

Elle lâcha la bouteille un instant avant qu'il n'ait une bonne prise et il dut la rattraper juste au dernier moment. L'avait-elle fait volontairement ? Il attendait ma réponse, aussi je lui racontai

brièvement l'histoire. C'étaient des ragots, d'une certaine façon, mais il était animé comme jamais je ne l'avais vu et j'espérais retenir son attention.

— Je ne voudrais pas vous interrompre, mais Tony a des devoirs à faire. Finissez votre café, bien sûr, dit-elle.

Son ton me suggérait de l'avaler en une gorgée et de foutre le camp.

— Il faut que je rentre au bureau, de toute façon, dis-je en me levant.

Je regardai Tony.

— Tu m'accompagnes à ma voiture ?

Il jeta un coup d'œil à Ramona, qui évita son regard. Elle ne protesta pas. Il inclina la tête en signe d'assentiment.

Il me tint la porte pendant que je ramassais la jupe et les escarpins. Je me tournai vers elle.

— J'ai failli oublier. Est-ce que c'est à vous, par hasard ?

— Non, sûrement pas, dit-elle. Ne sois pas long, ajouta-t-elle à l'adresse de Tony.

Il avait l'air sur le point de dire quelque chose, mais il haussa les épaules. Il me suivit sous le porche et nous descendîmes les marches. Je le précédai pendant que nous contournions la maison. Le chemin vers la rue était pavé de pierres irrégulièrement écartées et je devais regarder où je posais les pieds.

— J'ai une question à te poser, dis-je en atteignant la voiture.

Il me regarda avec prudence, intéressé mais sur ses gardes.

— J'étais curieuse à propos de ta migraine de vendredi soir. Te rappelles-tu combien de temps elle a duré ?

— Vendredi soir ?

Sa voix croassait de stupeur.

— C'est ça. Tu n'as pas eu de migraine ce soir-là ?

— Je crois que si.

— Réfléchis. Prends ton temps.

Il avait l'air mal à l'aise, cherchant autour de lui un indice. Je l'avais déjà vu faire ça, lire le langage du corps pour ajuster sa réponse à ce qu'on attendait de lui. J'attendis en silence, laissant son angoisse augmenter.

— Je crois que c'est le jour où j'en ai eu une. Quand je suis revenu de l'école, mais elle est passée après.

— À quelle heure ?

— Très tard. Après minuit. Peut-être à deux heures... deux heures trente, quelque chose comme ça.

— Comment se fait-il que tu aies remarqué l'heure ?

— Tante Ramona m'a fait des sandwiches dans la cuisine. C'était une migraine vraiment forte et j'avais vomi pendant des heures, alors

je n'avais pas dîné. Je mourais de faim. J'ai dû regarder la pendule de la cuisine.

— Quel genre de sandwiches ?

— Quoi ?

— Je me demandais quel genre elle a fait.

Son regard se riva au mien. Les secondes passaient.

— Au rosbif, dit-il.

— Merci, dis-je. Ça va m'aider.

J'ouvris la porte de la vw, jetant la jupe et les chaussures sur le siège du passager en entrant. Sa version était grosso modo la même que celle de sa tante, mais j'aurais juré que le « rosbif » était une invention.

Je démarrai et fis demi-tour vers le portail. Je l'aperçus dans le rétroviseur, se dirigeant déjà vers la maison.

CHAPITRE XXII

Ça fait partie des choses de la vie : quand une affaire ne trouve pas sa solution, il faut quand même faire toutes les démarches habituelles, remuer les choses, taper sur les cages du zoo. À cette fin, en rentrant en ville, je fis un long détour et m'arrêtai au parc de caravanes, dans l'espoir que Lovella y serait toujours. Comme je ne suis pas idiot, il m'était évident que trimballer une jupe verte en laine et des escarpins de daim noir partout en ville ne servait à rien. Personne n'allait les réclamer, et même si quelqu'un le faisait, et alors ? Ces articles ne prouvaient rien. Personne n'allait craquer et avouer en pleurant rien qu'en les voyant. C'était juste ma façon de les avertir tous, de faire le tour une fois de plus pour annoncer que je travaillais toujours et que je faisais des progrès, si insignifiants qu'ils parussent.

Je frappai à la porte de la caravane, mais n'eus pas de réponse. J'écrivis quelques mots au dos d'une carte de visite, demandant à Lovella de m'appeler. Je la glissai dans la fente de la porte et repartis en ville.

Le bureau de Wayne Smith se trouvait au septième étage de l'immeuble Granger, dans le centre de Santa Teresa. À part la tour du tribunal, l'immeuble Granger est peut-être la seule construction de State Street qui fasse plus de deux étages. Le charme du centre vient en partie de son air bien tenu. C'est surtout l'influence espagnole. Même les poubelles sont ornées de stuc et de tuiles décoratives. Les cabines téléphoniques ont l'air de petites huttes d'adobe et, si on arrive à ignorer le fait que les clodos s'en servent comme d'urinoirs, l'effet est pittoresque. Il y a des arbustes à fleurs le long du trottoir, des jacarandas et des palmiers. Des murettes ornementales en stuc s'élargissent par endroits pour former des bancs à l'intention des acheteurs fatigués. Tout est propre, bien entretenu, agréable à l'œil.

L'immeuble Granger ressemble aux centaines d'immeubles de bureaux construits dans les années vingt – des briques jaunes, des fenêtres étroites symétriques avec des frises de granit, un toit pointu avec des pignons assortis. Le long du bord du toit, juste au-dessous de la corniche, il y a des torches en marbre décoratives, avec d'inexplicables coquillages en dessous. Ce style est une anomalie dans cette ville, tombant comme il le fait entre le victorien, l'espagnol et l'inutile. Toutefois, l'immeuble sert de repère et abrite un cinéma, une bijouterie et sept étages de bureaux.

Je trouvai le numéro de Wayne Smith dans le hall de marbre, c'était le 702. Deux ascenseurs desservaient l'immeuble, l'un était en panne, porte ouverte, le mécanisme visible. Ce n'est pas une bonne idée d'examiner de près ce genre de choses. Quand on voit comment les ascenseurs marchent, on réalise à quel point c'est aléatoire... faire monter et descendre une pièce pleine de monde au bout de quelques câbles. Ridicule.

Un homme en salopette se tenait là, s'essuyant le visage avec un foulard rouge.

— Comment ça marche ? demandai-je en attendant que les portes de l'autre ascenseur s'ouvrent.

Il secoua la tête.

— Il y a toujours quelque chose, n'est-ce pas ? La semaine dernière, c'était celui-là qui ne marchait pas.

Les portes s'ouvrirent et j'entrai, appuyant sur le bouton du septième. Elles se refermèrent et il ne se passa rien pendant un moment. Enfin, avec une secousse, l'ascenseur commença à monter et s'arrêta au septième. Il y eut un autre interminable délai. J'appuyai sur le bouton qui commandait l'ouverture des portes. Rien. J'essayai de deviner combien de temps je pourrais survivre avec juste ce morceau de chewing-gum qui traînait au fond de mon sac. Je frappai le bouton à plat de la main et les portes s'ouvrirent.

Le couloir était étroit et mal éclairé, il n'y avait qu'une seule fenêtre au fond. Quatre portes en bois sombre s'ouvriraient de chaque côté, avec le nom des locataires en peinture dorée qui avait l'air d'être là depuis la construction de l'immeuble.

Je ne percevais aucune activité, aucun bruit, pas de sonnerie de téléphone étouffée. Wayne Smith, conseiller fiscal, occupait le premier bureau à gauche. Je m'imaginai une réceptionniste dans une petite entrée, aussi je tournai la poignée et poussai la porte sans frapper. Il n'y avait qu'une grande pièce, un soleil roux filtrait au travers des stores. Wayne Smith était couché par terre avec les jambes posées sur son siège. Il tourna la tête et me regarda.

— Oh ! Désolée. Je croyais qu'il y avait une salle d'attente. Vous allez bien ?

— Sûr. Entrez, dit-il. Je me reposais le dos.

Il ôta ses jambes du siège, avec l'air de souffrir. Il roula de côté et se redressa en grimaçant.

— Vous êtes Kinsey Millhone, Marilyn vous a désignée à l'enterrement, hier.

Je le regardai, me demandant si je devais l'aider.

— Qu'est-ce que vous vous êtes fait ?

— Mon dos m'a lâché. Ça fait salement mal, dit-il.

Quand il fut debout, il s'enfonça un poing au creux des reins,

bougeant une épaule comme pour éviter une crampe. Il avait un corps de coureur – des muscles longs et noueux, la poitrine étroite. Il avait l'air plus âgé que sa femme, peut-être à la fin de la quarantaine, alors que je donnais à Marilyn le début de la trentaine. Il était blond, avec les cheveux coupés en brosse, il avait l'air de sortir d'un album de photos d'école des années cinquante. Je me demandai s'il avait été dans l'armée. Sa coupe suggérait qu'il se raccrochait au passé, peut-être sa personnalité avait-elle été déterminée par un événement significatif. Il avait les yeux pâles et des rides profondes. Il alla à la fenêtre et releva les trois stores. La pièce devint insupportablement brillante.

— Asseyez-vous, dit-il.

J'avais le choix entre un divan et une chaise en plastique moulé avec un siège baquet. Je pris cette dernière, regardant subrepticement autour de moi pendant qu'il s'asseyait dans son fauteuil tournant comme s'il entrait dans un bain brûlant. Il y avait six étagères en métal, fixées lâchement et pliant un peu sous le poids des manuels, des dossiers marron partout et le dessus de son bureau était presque invisible. De la correspondance s'empilait sur le plancher près de son fauteuil, des brochures du gouvernement et des mises au point fiscales recouvraient l'appui de la fenêtre. Ce n'était pas un homme sur qui on aurait voulu compter en cas de contrôle fiscal. Il avait l'air du genre à vous en faire avoir un.

— Je viens de parler à Marilyn. Elle m'a dit que vous étiez passée à la maison. Ça m'étonne que vous vous intéressiez à nous.

— Barbara Daggett m'a embauchée pour enquêter sur la mort de son père. Je m'intéresse à tout le monde.

— Mais pourquoi nous en parler ? Nous n'avons pas vu Daggett depuis des années.

— Il ne vous a pas contactés la semaine dernière ?

— Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Il cherchait Tony Gahan. Je me disais qu'il aurait pu essayer de le trouver par vous.

Le téléphone sonna, il décrocha et eut une conversation d'affaires pendant que je l'étudiais. Son pantalon était un peu trop court et ses chaussettes étaient du genre serré, en nylon, et lui montaient sans doute au genou. Il prit un ton d'adieu, essayant d'en finir avec sa conversation.

— Hum, hum. Okay, très bien. Parfait. On fait comme ça. J'ai les formulaires ici. La date limite, c'est la fin du mois. Super.

Il raccrocha avec un hochement de tête exaspéré.

— De toute façon, dit-il en matière de retour à notre sujet.

— Oui, c'est ça. De toute façon, dis-je, je suppose que vous ne vous rappelez pas où vous étiez vendredi soir ?

— J'étais ici, à faire des rapports trimestriels.

— Et Marilyn était à la maison avec les gosses ?

Il me regarda avec un petit sourire.

— Suggérez-vous que nous puissions avoir quelque chose à voir avec la mort de John Daggett ?

— Quelqu'un a quelque chose à voir avec cette mort, répondis-je.

Il rit, se passant une main dans les cheveux comme pour vérifier qu'il n'avait pas besoin de les faire couper.

— Miss Millhone, vous avez vraiment du culot. Aux informations, on a dit que c'était un accident.

Je souris.

— Les flics le pensent toujours. Je ne suis pas d'accord. Je crois que beaucoup de gens voulaient la mort de John Daggett. Vous et Marilyn en faites partie.

— Mais nous ne ferions pas quelque chose comme ça. Vous ne pouvez pas être sérieuse. Je méprisais ce type, aucun doute, mais je n'allais pas m'attacher à le retrouver pour le tuer, bon Dieu !

Je conservai un ton léger.

— Mais vous aviez un mobile et l'occasion.

— Vous ne pouvez rien en faire. Nous sommes des gens convenables. On n'a même pas de contraventions. John Daggett devait avoir beaucoup d'ennemis.

J'opinaï d'un mouvement d'épaule :

— Les Westfall. Billy Polo et sa sœur Coral. Plus apparemment, quelques brutes en prison.

— Et cette femme qui a fait tout ce bruit à l'enterrement ? Elle m'a l'air d'une sacrément bonne candidate.

— Je lui ai parlé.

— Eh bien, vous devriez y retourner et lui parler de nouveau. Vous perdez votre temps avec nous. Personne ne va être arrêté sur la base du « mobile » et de l'« occasion ».

— Alors, vous n'avez pas de raison de vous en faire.

Il secoua la tête, évidemment sceptique.

— Bien. Je vois que vous avez du travail tout prêt. J'aimerais que vous laissiez Marilyn en dehors de tout ça. Elle a eu assez d'ennuis.

— C'est ce que j'avais compris. (Je me levai.) Merci de m'avoir reçue. J'espère que je n'aurai pas à vous ennuyer de nouveau.

Je me dirigeai vers la porte.

— Je l'espère aussi.

— Vous savez, si vous l'avez tué, ou si vous savez qui l'a tué, je l'apprendrai. Dans quelques jours, j'irai voir les flics de toute façon. Ils vérifieront votre alibi, vous ne savez pas comment.

Il tendit ses mains devant lui, paumes vers le haut.

— Nous sommes innocents jusqu'à preuve du contraire, dit-il avec

un sourire gamin.

CHAPITRE XXIII

En attendant l'ascenseur, je repensai à la conversation, essayant de comprendre ce que j'avais raté : en surface, ses réponses étaient correctes, mais je me sentais irritée et mal à l'aise, peut-être simplement parce que je n'arrivais nulle part. Je frappai le bouton d'appel.

— Allez, dis-je.

Les portes s'ouvrirent partiellement. Je les repoussai impatiemment et entrai. Elles se refermèrent et l'ascenseur descendit d'un étage avant de s'arrêter de nouveau, et elles se rouvrirent. Tony Gahan se tenait dans le couloir, un sac plastique à la main. Il avait l'air aussi surpris que moi.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? dit-il.

Il entra et l'ascenseur descendit.

— J'avais quelqu'un à voir là-haut. Et toi ?

— Un rendez-vous avec le psy. Il était hors de la ville et maintenant son avion a du retard. Sa secrétaire doit aller le chercher dans une heure et elle m'a dit de revenir à cinq heures.

Nous arrivâmes en bas.

— Comment vas-tu rentrer chez toi ? Tu veux que je te dépose ?

Il secoua la tête.

— Je vais rester par ici.

Il fit un geste vague vers la salle de jeux vidéo de l'autre côté de la rue, où quelques adolescents traînaient.

— À plus tard, alors, dis-je.

Nous nous séparâmes et je retournai au parking derrière l'immeuble. Je montai en voiture et fis quatre blocs jusqu'à mon bureau. Pour le moment, je laissai la jupe et les chaussures sur le siège arrière.

Il n'y avait pas de messages sur le répondeur, mais le courrier était arrivé et je le regardai, me demandant quoi faire d'autre. En fait, je me rendis compte que j'étais épuisée. La nuit passée avec Jonah y était pour quelque chose. Je n'ai pas l'habitude de boire autant pour commencer, et j'ai tendance, étant célibataire, à dormir beaucoup plus. Il était parti à cinq heures, avant qu'il ne fasse jour, et j'avais peut-être dormi une heure avant de me lever, de courir, de prendre ma douche et de me faire à manger.

Je m'enfonçai dans mon fauteuil et posai les pieds sur le bureau, espérant que personne ne me reprocherait une sieste. La chose

suivante dont je fus consciente, c'est que les aiguilles de la pendule étaient magiquement passées de midi dix à trois heures moins dix, et que ma tête me faisait mal. Je me levai en titubant, allai me laver les mains et me rafraîchir le visage, me rincer la bouche et me regarder dans le miroir. Mes cheveux étaient écrasés derrière et ébouriffés partout ailleurs. La lumière fluorescente me donnait un teint de fantôme. Était-ce la conséquence de l'amour illicite avec un homme marié ? « Eh ben, j'espère ben qu'oui », dis-je. Je me passai la tête sous le robinet puis me séchai les cheveux en actionnant huit fois la machine à air chaud qui avait été installée (disait une pancarte) pour me protéger des maladies que les serviettes sales en papier pourraient me transmettre. Je me demandai vaguement de quelles maladies ils se souciaient. Le typhus ? La diphtérie ?

J'entendis mon téléphone sonner à mi-chemin du couloir et me mis à courir. Je décrochai à la sixième sonnerie, lâchant un « allô » essoufflé dans le micro.

— C'est Lovella, dit une voix maussade. Vous avez laissé un mot pour que je vous rappelle.

J'inspirai profondément, inventant au fur et à mesure.

— Bon, dis-je, j'ai pensé qu'on devrait se voir. On n'a pas vraiment parlé depuis qu'on s'est vues à L.A.

Je fis le tour de mon bureau et m'assis, essayant toujours de reprendre mon souffle.

— Je suis furieuse contre toi, Kinsey, dit-elle en me tutoyant subitement. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais l'argent de Daggett ?

— Pourquoi faire ? J'avais un chèque certifié, mais il n'était pas à ton nom. Pourquoi en parler ?

— Parce que je te disais que j'étais mariée avec un type qui me tuerait comme une mouche et que tu me répondais d'aller voir le centre d'aide aux femmes violées ou ce genre de connerie. Et, tout ce temps-là, Daggett avait des milliers de dollars.

— Mais il avait volé cet argent. Billy ne te l'a pas dit ?

— Je m'en fous d'où il venait. J'aimerais juste avoir un petit quelque chose. Maintenant il est mort et elle a tout.

— Qui ça, Essie ?

— Elle et sa fille.

— Oh, allons, Lovella. Il ne leur a pas laissé assez pour s'en soucier.

— C'est plus qu'il ne m'en a laissé, dit-elle. Si j'avais su à propos de cet argent, j'aurais pu m'en faire donner un peu.

— Ouais, sûr. Généreux comme il était, dis-je sèchement. Si tu avais mis la main dessus, tu serais peut-être morte à sa place. À moins que Billy ne m'ait menti à propos de ces truands de San Luis qui lui

couraient après.

Je n'avais jamais pris cette histoire au sérieux, mais il en était peut-être temps.

Elle se tut. Je l'entendais presque changer d'avis.

— Tout ce que je sais, c'est que t'es une ordure et que c'en était une aussi.

— Je suis désolée que tu penses ça, Lovella. John m'a engagée, et ma loyauté allait d'abord à lui... ça s'est révélé être une erreur, mais je suis partie de là. Tu veux te défouler encore un peu avant qu'on parle d'autre chose ?

— Ouais. J'aurais dû avoir l'argent, et personne d'autre. C'est sur moi qu'il cognait. J'ai toujours deux côtes fêlées et un œil qui a l'air enfoncé dans ma tête.

— C'est pour ça que tu as déconné au cimetière ?

Sa voix se fit penaude.

— Je suis désolée d'avoir fait ça, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. J'étais restée dans un bar à boire des bloody mary depuis dix heures et j'ai perdu les pédales. Mais ça m'emmerdait, toutes ces histoires religieuses. Daggett n'est jamais allé à l'église de sa vie et ça allait pas. Et cette vieille grosse qui disait qu'elle était mariée avec lui ? J'en croyais pas mes yeux. Elle ressemblait à un bouledogue.

Je ne pus pas m'empêcher de rire.

— Peut-être qu'il ne l'a pas épousée pour son allure, dis-je.

— J'espère pas.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Au funérarium, ou ailleurs ?

— Avant ça, je veux dire.

— Le jour où il est parti de L.A. Ça fera une semaine lundi. Je ne l'ai pas revu après son départ.

— Je pensais que tu avais peut-être sauté dans un bus jeudi après ma visite.

— Non.

— Mais tu aurais pu, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ? Je ne savais même pas où il était allé.

— Mais Billy le savait. Tu aurais pu aller voir Coral la semaine dernière. Tu aurais pu le rencontrer au *Hub* et lui offrir quelques verres.

Son rire était amer.

— Tu ne peux pas me mettre ça sur le dos. Si c'était moi, comment ça se fait que Coral ne m'a pas reconnue, hein ?

— Pour ce que j'en sais, elle l'a fait. Vous êtes amies. Elle a peut-être juste fermé sa gueule.

— Pourquoi ferait-elle ça ?

— Elle voulait peut-être t'aider à t'en sortir.

— Coral ne m'aime pas. Elle me prend pour une pute, alors pourquoi elle m'aiderait ?

— Elle pourrait avoir ses raisons.

— Je ne l'ai pas tué, Kinsey, si c'est là que tu veux en venir.

— C'est ce que tout le monde dit. Vous avez tous de grands yeux innocents. Daggett a été assassiné et personne n'est coupable. Étonnant !

— Tu n'as pas à me croire sur parole. Demande à Billy. Quand il reviendra, il pourra te dire qui c'était, de toute façon.

— Oh, formidable. Et comment va-t-il faire ?

Il y eut une pause, comme si elle avait dit quelque chose qu'elle n'avait pas vraiment le droit de révéler.

— Il avait cru reconnaître quelqu'un à l'enterrement et puis il s'est rappelé où il l'avait vu, dit-elle à contre-cœur.

Je clignai les yeux. En un éclair, je revis Billy fixer le petit groupe que formaient les Westfall, Barbara Daggett et les Smith.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'il veut faire ?

— Il a arrangé un rendez-vous. Il veut savoir si sa théorie est juste, et il a dit qu'il t'appellerait après.

— Il va la *rencontrer* ?

— C'est ce que j'ai dit, non ?

— Il ne devrait pas faire ça tout seul. Pourquoi n'a-t-il pas prévenu la police ?

— Parce qu'il ne veut pas se ridiculiser. Suppose qu'il ait tort ? Il n'a pas de preuve, de toute façon. Juste une intuition, et c'est même pas sûr à cent pour cent.

— Tu as une idée de qui il parlait ?

— Non. Il ne voulait pas le dire, mais il était très content de lui. Il a dit qu'on arriverait peut-être à toucher un peu d'argent, après tout.

Oh, mon Dieu, pensai-je, pas le chantage. Je sentais mon cœur sombrer. Billy Polo n'était pas assez malin pour réussir ce coup-là. Il se planterait, comme dans chacun des crimes qu'il avait essayé de commettre.

— Où est ce rendez-vous ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ? demanda-t-elle, circonspecte.

— Parce que je veux y aller !

— Je ne crois pas que je devrais te le dire.

— Lovella, ne me fais pas ça !

— Eh bien, il n'a pas dit que je pouvais t'en parler.

— Tu m'as déjà dit tout ça. Pourquoi pas le reste ? Il pourrait avoir des ennuis.

Elle hésita, réfléchissant.

— Quelque part sur la plage. Il n'est pas idiot, tu sais. Il s'est assuré que ce serait un endroit public. Il s'est dit qu'en plein jour, il

n'y aurait pas de problème, surtout avec des gens autour.

— Quelle plage ?

— Et s'il est furieux contre moi ?

— J'arrangerai ça avec lui, dis-je. Je *jurerais* que je t'ai forcée à le dire.

— Il ne va pas aimer ça si tu te montres et que tu gâches tout.

— Je ne vais rien gâcher. Je vais rester en arrière et m'assurer qu'il est okay. C'est tout.

Silence. Elle était si lente que j'avais envie de hurler.

— Réfléchis, il pourrait être content d'avoir de l'aide. Et s'il a besoin qu'on assure ses arrières ?

— Billy n'aurait pas besoin de l'aide d'une *femme*.

Je fermai les yeux, essayant de rester calme.

— Donne-moi une indication, Lovella, ou je viens à la caravane et je t'arrache le cœur.

Ça, elle comprit.

— Vaudrait mieux que tu lui dises jamais que je te l'ai dit.

— Croix de bois, croix de fer. Alors ?

— Je crois que c'est ce parking près de la rampe de lancement pour les bateaux...

Je raccrochai brutalement et saisis mon sac. Je fermai le bureau précipitamment, courus dans le couloir et descendis l'escalier de derrière deux ou trois marches à la fois. J'avais été obligée de garer ma voiture au fond du parking et il y avait trois voitures devant moi à la caisse. « Allez, allez » murmurais-je en tapant sur le volant.

Ce fut enfin mon tour. Je montrai mon permis de stationner et fonçai dès que la barrière se releva.

Chapel Street est en sens unique, s'éloignant de la plage, aussi dus-je tourner à droite puis à gauche et prendre une autre rue en sens unique. Je tombai sur un feu rouge à la route 101, ce qui me retarda. Je ne voulais pas rater ce coup-ci. Je ne voulais pas arriver deux minutes trop tard et louper ce qui était peut-être ma seule chance de connaître la vérité. Je m'imaginai une arrestation... Billy Polo et moi remportant la victoire.

Le feu passa au vert et je traversai l'autoroute. Deux blocs plus loin, j'atteignis Cabana Boulevard où je tournai à droite. L'entrée du parking que je cherchais était tout au bout de la courbe, près du Collège de la Ville de Santa Teresa. Je pris un ticket au distributeur et fis le tour du parking. J'examinais les voitures garées, espérant voir la Chevrolet blanche de Billy. La marina était sur ma droite, le soleil se reflétait violemment sur les voiles blanches d'un beau yacht qui sortait du port. La rampe de lancement était tout au bout du parking, derrière une autre barrière. Je pris un autre ticket et elle se leva. Je trouvai une place et me garai, continuant à pied.

Quatre joggeurs me dépassèrent. Il y avait des gens sur la jetée, des gens sur la promenade, des gens à la buvette et près des toilettes publiques. Je me mis au trot, cherchant devant moi un signe de Billy ou de la blonde. J'entendis trois *pop* creux résonner, droit devant. Je me mis à courir. Personne d'autre n'avait réagi, mais j'aurais pu jurer que c'était des coups de feu.

J'atteignis la rampe, là où le parking s'enfonce en pente douce dans l'eau. Il n'y avait personne en vue. Personne ne courait ni ne s'éloignait en hâte. L'air était tranquille, l'eau léchait doucement l'asphalte. Il y avait deux pontons de dix mètres, mais ils étaient vides, ni bateaux ni piétons en vue. Je tournai sur moi-même, examinant chaque mètre de terrain. Et je le vis. Il était couché sur le flanc à côté d'une remorque de bateau, un bras pris sous lui dans une position bizarre. Il se tordit, s'étouffa et se mit sur le dos. Je m'approchai rapidement.

Un homme en short était sorti d'une boutique et il me regarda au passage.

— Ce type va bien ?

— Appelez les flics et une ambulance, répondis-je sèchement.

Je m'agenouillai à côté de Billy, me penchant pour qu'il me voie.

— C'est moi, dis-je. Ne panique pas. Ça ira. Les secours arriveront dans une minute.

Les yeux de Billy se fixèrent aux miens. Il avait le visage gris et une mare de sang très rouge s'élargissait sous lui. Une foule commençait à s'assembler, des gens arrivaient de toutes les directions. Je les entendais derrière moi. Je lui pris la main.

Quelqu'un me tendit une serviette de plage.

— Vous voulez le recouvrir de ça ?

J'attrapai la serviette et je lâchai Billy assez longtemps pour déboutonner sa chemise et l'ouvrir afin de voir ses blessures. Il avait un trou dans le ventre. On avait dû lui tirer dessus par-dérrière, c'était une blessure de sortie, déchiquetée, d'où le sang jaillissait. La balle avait dû trancher l'aorte abdominale. On voyait une boucle d'intestin, gris brillant, qui passait par le trou. Je sentais que mes mains commençaient à trembler, mais je gardai une expression neutre. Il me regardait, essayant de lire sur mon visage. Je pliai la serviette et l'appliquai sur la blessure pour étancher le flot de sang.

Il grogna, respirant rapidement. Une de ses mains reposait sur sa poitrine et ses doigts frémirent. Je lui pris de nouveau la main et la serrai fort.

Il pencha la tête.

— Où est... ma jambe ? Je ne sens rien en bas.

Je regardai son genou droit. On aurait dit que le pantalon s'était accroché à un clou. Du sang et de l'os semblaient fleurir par la

déchirure.

— T'en fais pas. Ils t'arrangeront ça. Ça ira, dis-je.

Je ne mentionnai pas le sang qui filtrait de la serviette.

Je pensais qu'il était au courant.

— J'ai été touché au ventre.

— Je sais. Détends-toi. C'est pas grave. L'ambulance arrive.

Sa main était glacée et ses doigts pâles. J'aurais dû lui poser des questions, mais je ne le fis pas. Je ne pouvais pas. Je n'allais pas imposer une connerie d'interrogatoire à un mourant, comme si j'étais une pro. Il y avait juste lui et moi et rien d'autre.

J'étudiai son visage, chargeant mes yeux d'amour, essayant de le faire vivre. Ses cheveux avaient l'air plus frisés que je ne m'en souvenais. De ma main libre, j'écartai une boucle de son front. Il avait des perles de sueur sur la lèvre supérieure.

— Je pars... je me sens partir...

Il me serra convulsivement la main, se raidissant sous la douleur.

— Du calme. Ça ira.

Il passa en hyperventilation puis cessa de lutter. Je voyais la vie s'écouler de lui, tout disparaître – les couleurs, l'énergie, la conscience, la souffrance. La mort arrive en un nuage qui s'expose comme un voile. Billy Polo soupira, son regard toujours fixé sur mon visage. Sa main se détendit, mais je la gardai dans la mienne.

CHAPITRE XXIV

Je m'assis sur le trottoir près de la buvette et fixai l'asphalte. Le propriétaire m'avait apporté une boîte de Coca et je tenais le métal froid contre ma tempe. Je me sentais malade, mais je n'avais rien. Le lieutenant Feldman était arrivé et s'était accroupi au-dessus du corps de Billy, parlant aux types du labo qui lui enfilait des gants en plastique. L'ambulance avait fait demi-tour et attendait, portes ouvertes, comme pour cacher le corps au public. Deux voitures de patrouille étaient garées à proximité, leurs radios fournissant un contrepoint glapissant aux murmures de la foule qui se rassemblait. La mort violente est un sport qui attire des spectateurs et je les entendais échanger des commentaires sur la dernière mi-temps. Ils n'étaient pas cruels, juste curieux. Peut-être que c'était bon pour eux de voir combien l'homicide est grotesque.

Les agents de patrouille, Guttierrez et Pettigrew, étaient arrivés quelques minutes après la mort de Billy et ils avaient appelé des enquêteurs par radio. Ils iraient sans doute au parc de caravanes pour annoncer la nouvelle à Coral et à Lovella. Je pensais devoir venir, mais je ne me sentais pas encore capable de le proposer. J'irai, mais plus tard, pour le moment j'avais du mal à admettre la mort de Billy. C'était arrivé si vite. C'était tellement irrévocable. Je trouvais difficile d'accepter qu'on ne puisse pas rembobiner la bande et jouer les quinze dernières minutes différemment. J'arriverais plus tôt. Je l'avertirais et il s'en irait intact. Il me dirait sa théorie et puis je lui paierais cette bière que je lui avais promise la première fois au *Hub*.

Feldman apparut. Je me trouvais en train de fixer ses jambes de pantalon, incapable de lever les yeux. Il alluma une cigarette et descendit à mon niveau, se penchant sur le bord du trottoir. Je serrais mes genoux dans mes bras, engourdie. Je le connais à peine, mais j'ai toujours aimé le peu que j'en ai vu... Il a l'air d'un croisement entre un Juif et un Indien, avec ce visage large et plat, de hautes pommettes, un grand nez crochu. C'est un homme massif, qui doit avoir quarante-cinq ans, avec une coupe de cheveux de flic, des vêtements de flic et une voix profonde et basse.

— Vous voulez me mettre au courant ? dit-il.

Ce fut d'ouvrir la bouche qui fit jaillir mes larmes. Je me repris, essayant de les retenir. Je secouai la tête, luttant contre le flot de chagrin irrésistible. Il me tendit un mouchoir que je pressai sur mes yeux et que je pliai, adressant mes paroles au rectangle de coton

blanc.

— Désolée, murmurai-je.

— Ça va. Prenez votre temps.

— C'était un tel pauvre type, dis-je. Je suppose que c'est ça qui me touche. Il se croyait si malin et si dur.

Je fis une pause.

— On ne sait jamais qui va affecter votre vie, dis-je.

— A-t-il dit qui l'avait abattu ?

Je secouai la tête.

— Je n'ai pas posé la question. Je ne voulais pas occuper les dernières minutes de sa vie à ce genre de truc. Désolée.

— Il aurait pu ne pas le dire, de toute façon. Comment ça s'est passé ?

Je commençai à parler, disant tout ce qui me passait par la tête. Il me laissa battre la campagne jusqu'à ce que je me reprenne et me mette à lui expliquer les choses méthodiquement. Après des centaines de rapports, je connais la procédure. J'alignai paragraphe après paragraphe pendant qu'il hochait la tête en prenant des notes dans un vieux calepin noir. Quand j'eus fini, il rangea son stylo à bille et remit le carnet dans la poche intérieure de son imperméable. Il se leva et j'en fis autant, automatiquement.

— Et maintenant ? demandai-je.

— En fait, j'ai le dossier de Daggett sur mon bureau, dit-il. Robb m'a dit que vous considériez ça comme un meurtre et je me suis dit que j'allais y jeter un coup d'œil. Mais on a eu deux meurtres hier soir sur les Bluffs, du genre règlement de comptes, alors je n'ai pas eu l'occasion de m'en occuper. Ce serait bien que vous veniez au commissariat parler avec Dolan.

— Laissez-moi d'abord voir la sœur de Billy, dis-je. C'est le deuxième frère qu'elle perd dans cette histoire Daggett.

— Vous croyez qu'il y a une chance que ce soit elle qui l'ait buté ? Je secouai la tête.

— Je pensais qu'elle pouvait être impliquée dans la mort de Daggett, mais je ne la vois pas là-dedans. À moins que je n'aie raté quelque chose d'important. D'abord, il n'aurait pas eu à la voir en public comme ça. C'était quelqu'un à l'enterrement, j'en suis presque sûre.

— Faites une liste et on s'en charge.

Je hochai la tête.

— Je peux aussi m'arrêter au bureau et faire une copie de mon dossier. Et Lovella en sait peut-être plus qu'elle ne m'en a dit.

Je me sentais bien, à l'idée de tout lui donner. Il pouvait s'occuper de tout. D'Essie, de Lovella et des Smith.

Pettigrew s'approcha, tenant un petit sac plastique par un coin. Il

contenait trois douilles en cuivre.

— On les a trouvées près de ce camion. On ferme le parking jusqu'à ce que les gars aient fini de regarder.

— Vous devriez vérifier les poubelles, dis-je. C'est là que j'ai trouvé la jupe et les chaussures après que Daggett eut été tué.

Feldman hocha la tête, puis regarda distraitement les douilles.

— Des .32, remarqua-t-il.

J'eus froid dans le dos, et ma bouche se dessécha.

— On a volé mon .32 dans ma voiture il y a quelques jours, dis-je. Pettigrew a pris ma déposition.

— Il y a beaucoup de .32 qui traînent, mais on y pensera, me dit Feldman et s'adressant à Pettigrew : Écartez ces gens de là, et soyez poli.

Pettigrew s'éloigna et Feldman se tourna vers moi.

— Ça va ?

J'acquiesçai, souhaitant m'asseoir mais craignant de ne pas pouvoir me relever après.

— Vous avez autre chose à dire avant que je vous laisse partir ?

Je fermai les yeux un instant pour réfléchir. Je connais le claquement d'un .32 et les détonations que j'avais entendues n'y ressemblaient pas.

— Les coups de feu, dis-je. Ils étaient bizarres. Creux. Plutôt des « pop » que des « bang ».

— Un silencieux ?

— Je n'en ai jamais entendu qu'à la télé, dis-je timidement.

— Je demanderai au labo de regarder les balles, mais je ne sais pas où on pourrait trouver un silencieux ici.

— Il doit y avoir des publicités dans les revues, dis-je.

— C'est bien vrai.

Le photographe prenait des clichés et je vis le regard de Feldman se tourner vers lui.

— Laissez-moi m'occuper de ce type. C'est un nouveau. Je veux être sûr qu'il prend tout ce dont j'ai besoin.

Il s'excusa, s'approcha du corps de Billy, engagea la conversation avec le photographe en faisant des gestes pour montrer les angles qu'il voulait.

Maria Gutierrez vint vers moi.

— On va au parc de caravanes. Gerry a dit que vous voudriez peut-être venir.

— Je vous suivrai, dis-je. Vous savez où c'est ?

— Oui. On peut se retrouver là-bas, si vous voulez.

— Je vais voir si la voiture de Billy Polo est ici. Je ne vais pas tarder, mais ne m'attendez pas.

— D'accord.

Je les regardai partir, puis j'arpentai le parking, vérifiant les voitures près de la rampe. Je trouvai la Chevrolet à l'entrée, coincée entre deux camions. Elle avait toujours son numéro temporaire. Les vitres étaient baissées. Je me penchai à l'intérieur sans rien toucher. La voiture avait l'air vide. Rien sur les sièges avant, rien derrière. Je fis le tour jusqu'à la porte du passager et regardai le plancher de ce côté. Je ne sais même pas ce que j'espérais trouver. Une suggestion, une idée de quoi faire maintenant. Feldman avait l'air de vouloir lancer une vraie enquête après tout et, si contente que je sois de lui transmettre le cas, je ne pouvais pas laisser tomber complètement.

Je retournai à ma voiture prendre les chaussures et la jupe, que je donnai au lieutenant Feldman. Je lui dis où était la voiture de Billy, puis je repris la mienne et partis. Au fond de moi-même, je savais que j'avais traîné pour laisser le temps à Pettigrew et Guttierrez d'annoncer la mort de Billy. Ça doit être le pire moment d'une vie, de trouver deux flics en uniforme à sa porte, l'air sombre et la voix grave.

Quand j'arrivai au parc, la nouvelle s'était apparemment répandue. Peut-être par télépathie, les gens se réunissaient par deux et trois, fixant la caravane, mal à l'aise, parlant bas. La porte était fermée, et je n'entendis rien en m'approchant, mais mon apparition avait déclenché les conversations. Un homme s'avança.

— Vous êtes une amie de la famille ? Parce qu'elle a reçu de mauvaises nouvelles. Je ne sais pas si vous le savez.

— J'étais là, dis-je. Elle me connaît. Depuis combien de temps est-ce que les policiers sont partis ?

— Deux minutes. Ils ont été très bien... Ils lui ont parlé longtemps, se sont assurés qu'elle allait bien. Je m'appelle Fritzzy Roderick. Je m'occupe du parc, dit-il en me tendant la main.

— Kinsey Millhone, répondis-je. Il y a quelqu'un avec elle ?

— Je ne crois pas, et on n'a rien entendu. On en parlait... les voisins... on se demandait s'il fallait que quelqu'un aille avec elle.

— Est-ce que Lovella est là ?

— Le nom ne me dit rien. C'est une parente ?

— L'ex-petite amie de Billy, dis-je. Je vais voir ce qui se passe. Si elle a besoin de quelque chose, je vous le dirai.

— Merci. On voudrait l'aider.

Je frappai à la porte de la remorque, ne sachant pas à quoi m'attendre. Coral l'entrouvrit et me laissa entrer quand elle me reconnut. Ses yeux étaient rouges, mais elle semblait se contrôler. Elle s'assit sur une chaise de cuisine et ramassa sa cigarette, chassant la cendre d'une chiquenaude. Je m'assis sur la banquette.

— Je suis désolée pour Billy, dis-je.

Elle me jeta un coup d'œil.

— Est-ce qu'il s'en est rendu compte ?

— Je crois. Quand je l'ai trouvé, il était en état de choc et il baissait vite. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup souffert, si c'est ce que tu veux dire.

— Il faudra que je le dise à maman. Les deux flics qui sont venus m'ont dit qu'ils le feraient, mais j'ai dit non.

Elle avait la voix traînante, rauque de chagrin ou à cause de sa grippe.

— Il avait toujours dit qu'il mourrait jeune. Quand on voyait des vieux dans la rue, invalides ou affaiblis, il disait qu'il ne finirait jamais comme ça. Je lui disais d'arrêter ses conneries, mais il faisait toujours ce qu'il voulait.

Elle se tut.

— Où est Lovella ?

— Je ne sais pas. La caravane était vide quand je suis arrivée.

— Coral, je voudrais que tu me dises tout. Il faut que je sache ce qui se passait. Billy m'a raconté trois versions différentes de la même histoire.

— Pourquoi moi ? Je ne sais rien.

— Mais tu en sais plus que moi.

— Il s'en faut de beaucoup.

— Raconte-moi. S'il te plaît. Billy est mort, maintenant. Il n'y a plus rien à protéger. Si ?

Elle regarda le plancher un moment, puis soupira et écrasa sa cigarette. Elle se leva, se mit à débarrasser et fit couler de l'eau dans le petit évier métallique. Elle y mit du produit à vaisselle et fit tomber les assiettes et les couverts dans la mousse, parlant d'une voix basse en travaillant.

— Billy était déjà à San Luis quand Daggett y est arrivé. Il ne savait pas que Doug était un parent à nous, alors Billy est devenu ami avec lui. On était tous les deux fous de rage.

— Billy m'a dit que Doug et lui n'avaient jamais été proches.

— Conneries. Il t'a dit ça pour que tu ne le soupçonnes pas. Tous les trois, on était copains comme cochons.

— Alors, vous aviez l'intention de le tuer.

— Je ne sais pas. On voulait le faire payer. On voulait le punir. Et puis son compagnon de cellule est mort et il a eu tout cet argent.

— Et vous vous êtes dit que ce serait une compensation ?

— Pas moi. Je savais que je ne serais jamais heureuse avant sa mort, mais je ne pouvais pas le faire moi-même. Je veux dire, tuer quelqu'un de sang-froid. Billy a dit que l'argent nous aiderait. On ne pouvait pas ramener Doug à la vie, mais on aurait toujours quelque chose. Il avait toujours su que Daggett avait fauché ce blé, et puis il ne pensait pas qu'il s'en sortirait. Mais Daggett a quitté la prison libre comme l'air. Il a commencé à jeter l'argent par les fenêtres. Alors

Lovella a appelé Billy et on a décidé d'y aller.

— Alors, les gens de San Luis n'ont jamais compris, dis-je.

— Non. Quand Billy a vu que Daggett était tranquille, on a décidé de le dépouiller.

— Et Lovella était dans le coup ?

Coral hocha la tête en rinçant une assiette qu'elle mit dans l'éégouttoir.

— Ils se sont mariés la semaine où il est sorti, ce qui nous allait bien. On se disait que si elle ne pouvait pas le décider à lui donner le fric, elle pourrait le voler.

— Et sinon ?

— On n'avait pas l'intention de tuer quelqu'un, dit-elle. On voulait juste l'argent. On n'avait pas beaucoup de temps, parce qu'il en avait déjà dépensé une partie. Il avait claqué cinq mille dollars avant qu'on s'en aperçoive et on savait bien que si on ne se dépêchait pas, il dépenserait tout.

— Tu ne savais pas qu'il voulait donner le reste à Tony Gahan ?

— Bien sûr que non, dit-elle énergiquement. Billy ne pouvait pas y croire quand tu le lui as dit. On pensait que la plus grande partie du fric était quelque part par ici. On pensait qu'on pouvait encore mettre la main dessus.

Je regardai son visage, essayant d'intégrer les renseignements qu'elle me donnait.

— Tu veux dire que vous avez branché Daggett sur Lovella pour l'arnaquer de vingt-cinq mille dollars ?

— C'est ça, dit-elle.

— Vous partagiez en trois ! Ça fait un peu plus de huit mille chacun.

— Et alors ?

— Coral, huit mille, c'est rien.

— Conneries ! C'est rien ? Tu sais ce que je pourrais faire avec huit sacs ? Combien tu as ? Tu as huit sacs ?

— Non.

— Alors, me dis pas que c'est rien.

— Okay, c'est une fortune, dis-je. Qu'est-ce qui a foiré ?

— Rien au début. Billy l'a appelé et lui a dit que les types de San Luis avaient entendu parler de l'argent et qu'ils voulaient le récupérer. Il a dit à Daggett qu'ils le cherchaient, et c'est pour ça qu'il a foutu le camp.

— Comment saviez-vous qu'il viendrait ici ?

— Billy a dit à Daggett qu'il l'aiderait à s'en sortir, dit-elle en haussant les épaules. Et quand Daggett est arrivé en ville, Billy a commencé à le travailler, essayant de se faire confier l'argent. Il disait qu'il servirait d'intermédiaire, qu'il arrangerait tout.

— Il me l'avait déjà donné à ce moment.

— Sûr, mais on ne le savait pas. Il se comportait comme s'il l'avait toujours à portée de la main. Il faisait comme s'il allait le donner à Billy, mais c'était de la merde. Bien sûr, il était tout le temps saoul, à ce moment-là.

— Alors, il vous arnaquait pendant que vous l'arnaquiez.

— Il nous faisait marcher, dit-elle, indignée. Billy l'a rencontré mardi soir et Daggett était vraiment prudent. Il a dit qu'il lui fallait du temps pour mettre la main dessus. Il a dit qu'il amènerait l'argent jeudi soir, alors Billy l'a encore vu au *Hub*, mais Daggett lui a dit qu'il lui fallait une journée de plus. Billy a vraiment fait pression sur lui. Il lui a dit que ces gars devenaient vraiment furieux et pourraient bien le tuer, qu'il leur donne l'argent ou pas. Daggett est devenu très nerveux et a juré qu'il l'aurait le lendemain, vendredi.

— La nuit où il est mort.

— C'est ça. Je travaillais ce soir-là et j'étais censée garder un œil sur lui, et je l'ai fait. Billy avait décidé d'arriver en retard, juste pour le faire transpirer, et avant que je comprenne ce qui se passait, cette fille était arrivée et lui payait à boire. Tu sais le reste.

— Billy m'avait dit que tu avais bu un coup pour ta grippe et que tu t'étais effondrée dans l'arrière-salle. C'est vrai ?

— Je me planquais, c'est tout, dit-elle. Quand j'ai vu Daggett partir, j'ai su que Billy serait furieux. Je me sentais déjà assez mal, j'avais pas envie de supporter ses conneries.

— Et Billy a fini par trouver qui c'était ?

— Je ne sais pas. Je suppose. Je n'étais pas là ce matin, alors je ne sais pas ce qu'il voulait faire.

— Écoute. Il faut que j'aille au commissariat et que je raconte au lieutenant Dolan ce qui s'est passé. Si Lovella revient, dis-lui s'il te plaît qu'il faut qu'elle me joigne d'urgence. Tu le feras ?

Coral posa la dernière assiette propre contre les autres dans l'égoûttoir. Elle remplit un verre d'eau et le versa sur la pile, rinçant les derniers lambeaux de mousse. Elle se tourna vers moi avec un regard glacial.

— Tu crois qu'elle a tué Billy ?

— Je ne sais pas.

— Tu me le diras si c'est elle ?

— Coral, si c'est elle, elle est dangereuse. Je ne veux pas que tu t'en mêles.

— Mais tu me le diras ?

J'hésitai.

— Oui.

— Merci.

CHAPITRE XXV

Je bavardai brièvement avec le directeur du parc, lui donnai ma carte et lui demandai de m'appeler si Lovella revenait. Je n'étais pas sûre que Coral le fasse. Je montai dans ma voiture et partis pour le commissariat. Je demandai le lieutenant Dolan au bureau, mais Feldman et lui étaient en réunion. Le réceptionniste m'appela Jonah qui vint m'ouvrir la porte verrouillée et me fit entrer. Nous étions tous les deux circonspects, aimables, réservés. Personne n'aurait pu deviner en nous voyant qu'il y avait à peine quelques heures nous nous roulions nus dans mes draps.

— Qu'est-ce qui s'est passé quand tu es rentré chez toi ? demandai-je.

— Rien. Tout le monde dormait. Il y a quelque chose au labo que tu devrais voir.

Il descendit le hall vers la droite et je le suivis. Il me regarda :

— Feldman a fait fouiller les poubelles comme tu l'as suggéré. Nous croyons avoir trouvé le silencieux.

— Ah bon ? dis-je, surprise.

Il ouvrit une des demi-portes du labo de la criminelle et me la tint. Le technicien était sorti, mais la chemise ensanglantée de Billy était sur le comptoir, étiquetée, à côté d'un objet que je n'identifiai pas au premier abord.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je. C'est ça ?

C'était une grosse bouteille en plastique, peinte en noir, avec un trou dans le fond.

— Un silencieux jetable. Bricolé. Un supprimeur de son, en fait. Les empreintes ont été effacées, dit Jonah.

— Je ne comprends pas comment ça marche.

— Il a fallu que Krueger m'explique. La bouteille est remplie de chiffons. Regarde. D'habitude, on entoure le bout du canon de scotch et on fixe la bouteille dessus avec un collier de serrage. Le fond de la bouteille est renforcé, mais ça ne sert que pour quelques coups, parce que le niveau sonore augmente quand le trou de sortie s'agrandit. Évidemment, ça marche mieux courte portée.

— Bon Dieu, Jonah ! Comment est-ce que les gens savent ça ? Je n'en avais jamais entendu parler.

Il prit une brochure reliée sur le comptoir derrière moi, la feuilletant négligemment pour que je puisse voir. Il y avait des diagrammes et des photos sur chaque page, montrant comment

fabriquer des silencieux avec des objets domestiques.

— Ça vient d'une armurerie de Los Angeles, dit-il. Tu devrais voir ce qu'on peut faire avec un store ou une pile de capsules de bière.

— Bon Dieu.

Le lieutenant Becker passa la tête par la porte.

— La ligne un pour toi, dit-il à Jonah avant de disparaître.

Jonah regarda le téléphone du labo, mais l'appel n'avait pas été transmis.

— Je m'occupe de ça et je reviens, dit Jonah. Attends-moi.

— D'accord, murmurai-je.

Je me penchai sur le silencieux, essayant de me rappeler où j'avais vu quelque chose de similaire. Par le trou du fond, je vis le tissu éponge bleu à l'intérieur. Quand je réalisai ce que c'était, mes idées s'enclenchèrent et ma machinerie interne se mit en route. Je savais.

Je me redressai et allai à la porte, vérifiant que le couloir était vide. Je repris ma voiture. Je revoyais Ramona Westfall remontant de la cave avec une brassée de serviettes de bain bleues et râpées, qu'elle avait laissée tomber sur une chaise. Elle avait presque fait tomber la bouteille en plastique, remplie de soda, en la donnant à Tony pour qu'il la mette au frigo.

Je m'arrêtai au bureau assez longtemps pour essayer le numéro des Westfall. Cela sonna quatre fois, puis le répondeur se déclencha.

— Bonjour. Ici Ramona Westfall. Ni Ferrin ni moi ne pouvons répondre au téléphone pour l'instant, mais si vous laissez votre nom, votre numéro et un bref message, nous vous rappellerons dès que possible. Merci.

Je raccrochai en entendant le bip.

Je regardai ma montre. Il était cinq heures moins le quart. Je n'avais aucune idée de l'endroit où se trouvait Ramona, mais Tony avait rendez-vous à cinq heures juste à quelques blocs de là. Si je pouvais l'intercepter, je pourrais le cuisiner un peu au sujet de l'alibi de sa tante, puisqu'il n'y avait que lui à le confirmer. Comment s'était-elle débrouillée ? Il devait être sous calmants pour sa migraine, et elle avait pu se glisser dehors en modifiant la pendule de la cuisine pour être couverte à l'heure de la mort de Daggett. Après son retour, Tony s'était réveillé – elle s'en était sans doute assurée pour avoir quelqu'un qui confirme l'heure. Elle avait fait des sandwiches, bavardant gentiment pendant qu'il mangeait, et avait remis la pendule à l'heure dès qu'il était allé se coucher. Ou peut-être que ce n'était même pas aussi compliqué. Peut-être que la montre de Daggett avait été mise sur deux heures trente-sept puis immergée. Elle aurait pu le tuer plus tôt et être chez elle à deux heures. Tony avait pu réaliser ce qu'elle avait fait et essayer de la protéger quand il avait compris à quel point je m'approchais de la vérité. Il était possible aussi qu'il soit complice,

mais j'espérais que non.

Je fermai le bureau, descendis par l'escalier principal et remontai State Street à pied. L'immeuble Granger n'était qu'à trois blocs et c'était plus intelligent que de sauter en voiture et de faire tout le tour jusqu'au parking de derrière. Tony était peut-être toujours dans la salle de jeux de l'autre côté de la rue. Il fallait que je le trouve avant qu'elle ait une chance de l'intercepter. Je ne voulais pas qu'il rentre chez lui. Elle devait se rendre compte que je me rapprochais d'elle, surtout depuis que j'étais venue avec la jupe et les chaussures. Tout ce que je voulais de lui, c'était l'indication que j'étais sur la bonne piste, et j'appellerais Feldman. Je pensai au Close, qui serait lugubre au crépuscule. Je n'avais pas envie d'y retourner à moins d'y être obligée.

Je regardai dans la salle de jeu. Tony était au fond à droite, en train de se servir d'une machine vidéo. Il se concentrait dessus et je ne crois pas qu'il m'ait vue. J'attendis, regardant les petites créatures se faire désintégrer sur l'écran. Son score n'était pas excellent et j'étais tentée d'essayer moi-même. Les créatures s'immobilisèrent soudain, les armes tirant au hasard ici et là sans répondre aux commandes. Il leva les yeux.

— Oh, salut.

— Il faut que je te parle.

Il regarda la pendule.

— J'ai un rendez-vous dans cinq minutes. Ça ne peut pas attendre ?

— Je t'accompagne. On parlera en chemin.

Il ramassa son sac et nous sortîmes dans la rue. Le soleil déclinant de l'après-midi paraissait brillant par contraste avec la pénombre de la salle de jeux. Pourtant, le brouillard se levait, le crépuscule de novembre arrivait. Nous attendîmes que le feu passe au rouge.

— Vendredi dernier... la nuit de la mort de Daggett, tu te rappelles où était ton oncle ?

— Sûr. À Milwaukee, en voyage d'affaires.

— Tu prends des médicaments pour tes migraines ?

— Ouais. Du Tylenol avec de la codéine. De la Comprozine si je vomis. Pourquoi ?

— Est-ce qu'il est possible que ta tante soit sortie pendant que tu dormais ?

— Non. Je ne sais pas. Je ne comprends pas où vous voulez en venir, dit-il.

Je pensais qu'il essayait de gagner du temps, mais je me tus. Nous arrivâmes à l'immeuble Granger et Tony entra dans le hall devant moi.

L'ascenseur qui avait été en panne marchait maintenant, mais l'autre était immobilisé, portes ouvertes, mécanisme visible, deux

barrières devant l'ouverture avec une pancarte.

Tony me regardait avec l'air circonspect.

— Elle a dit qu'elle était sortie ?

— Elle prétend qu'elle était à la maison avec toi.

— Et alors ?

— Allons, Tony. Tu es son seul alibi. Si les médicaments t'avaient complètement défoncé, comment peux-tu savoir où elle était ?

Il appuya sur le bouton de l'ascenseur.

Les portes s'ouvrirent et nous entrâmes. Elles se refermèrent sans incident et nous montâmes au sixième. Je regardai son visage en sortant dans le couloir. Il était visiblement en proie à un conflit, mais je ne voulais pas encore insister. Nous descendîmes le couloir vers le bureau de son psychiatre.

— Tu veux me dire quelque chose ? demandai-je.

— Non, dit-il, la voix tendue d'indignation. Vous êtes folle si vous croyez qu'elle a quelque chose à voir avec ça.

— Tu pourrais peut-être expliquer ça à Feldman. Il est responsable de l'enquête.

— Je ne vais pas parler d'elle aux flics. (Il essaya d'ouvrir la porte, mais elle était fermée à clef.) Merde, il est pas là.

Il y avait un message scotché sur la porte. Il leva le bras pour le prendre, transformant son mouvement en poussée brutale. Je me retrouvai sur les mains et les genoux, et il s'était enfui. Il frappa le bouton de l'ascenseur, puis vira à droite. Je courais déjà quand j'entendis la porte de l'escalier claquer contre le mur. Je continuai à courir et arrivai dans la cage d'escalier quelques secondes après lui. Il montait déjà.

— Tony ! Viens. Fais pas ça !

Il allait vite, ses pas retentissaient sur les marches de béton, sa respiration pénible résonnait contre les murs. Je ne reste pas en forme pour rien, les gars. Je lançai mon sac de côté et attrapai la rampe, le suivant, montant les marches deux par deux. Je regardais vers le haut en montant, essayant de l'apercevoir. Il arriva au septième et continua à monter. Combien est-ce que cet immeuble avait d'étages ?

— Tony ! Bordel ! Attends ! Qu'est-ce qui te prend ?

J'entendis une porte claquer en haut. J'accélérai.

J'atteignis le palier supérieur. Le réparateur d'ascenseurs avait dû laisser la porte du grenier ouverte et Tony avait foncé par la brèche en claquant la porte derrière lui. J'attrapai la poignée, m'attendant à demi à la trouver verrouillée. La porte s'ouvrit et j'entrai, m'arrêtant sur le seuil. C'était un espace sombre, chaud et sec, en grande partie vide, à part une petite porte donnant à droite sur le moteur de l'ascenseur. J'y passai la tête, mais il n'y était pas. Je regardai autour de moi. Le toit était six mètres au-dessus, les chevrons très pentus, les

poutres se rejoignant à quatre-vingt-dix degrés.

Silence. Je vis un carré de lumière sur le plancher. je levai les yeux. Il y avait une échelle en bois fixée au mur à ma droite. En haut, une trappe laissait pénétrer le jour déclinant. Je fis des yeux le tour du grenier. Il y avait un panneau électrique sur des caisses. Ça avait l'air d'un vieux tableau de commande du cinéma du rez-de-chaussée. Dieu sait pourquoi, il y avait un oiseau massif en papier mâché d'un côté... un geai sur lequel on avait peint un costume d'homme d'affaires. Des chaises en bois étaient empilées à ma gauche.

— Tony ?

Je posai le pied sur un des barreaux de l'échelle. Il pouvait bien s'être caché quelque part, attendant que je monte sur le toit pour se glisser dans l'escalier. Je montai, grimpant peut-être trois mètres pour avoir un meilleur point de vue sur l'ensemble. Il n'y avait aucun mouvement, pas de bruit de respiration. Je n'ai pas peur des hauteurs, mais je ne les aime pas beaucoup non plus. Pourtant, l'échelle avait l'air sûre, et je ne voyais pas où il pourrait être ailleurs.

Quand j'arrivai en haut, je m'assis et regardai autour de moi. La trappe donnait dans une petite alcôve cachée derrière un fronton ornemental, avec un autre fronton identique à la moitié du toit. Du sol, ils m'avaient toujours paru purement décoratifs, mais je voyais maintenant que l'un dissimulait des conduits d'aération. Il n'y avait qu'un étroit passage au bord du toit, protégé par un parapet. La pente raide du toit rendait dangereux d'y évoluer.

Je regardai en bas dans le grenier, espérant voir Tony jaillir de sa cachette et foncer dans l'escalier. Il n'y avait aucun signe de lui en haut, à moins qu'il ne soit passé de l'autre côté. Je me mis sur mes pieds avec précaution, me plaçant entre le toit presque vertical à ma gauche et le parquet à hauteur de cheville à ma droite. En fait, je marchais dans une gouttière métallique qui craquait sous mon poids. Le bruit ne me plaisait pas. Il suggérait que le métal allait plier d'une minute à l'autre et me faire tomber dans le vide.

Je regardai du haut de mes huit étages dans la rue, qui n'avait pas l'air si loin. Les immeubles de l'autre côté n'avaient que deux étages et semblaient d'une réconfortante proximité, mais les piétons étaient rendus nains par l'altitude. Les lampadaires s'étaient allumés et la circulation diminuait. À ma droite, à un demi-bloc de distance, la tour du théâtre Axminster était éclairée de l'intérieur, les arches baignées d'or roux et d'un bleu chaud. Ça devait faire une chute de vingt-cinq mètres. J'essayai de me rappeler la vitesse de la chute des corps. Quelque chose par mètre par seconde fut tout ce à quoi j'arrivai, mais je savais qu'en bas ça ferait un « splash » incroyable. Je restai où j'étais et élevai la voix.

— Tony !

J'aperçus un éclair de mouvement du coin de l'œil et le cœur me remonta dans la gorge. Le sac plastique qu'il portait tombait, flottant paresseusement. D'où venait-il ? Je voyais une des niches qui étaient taillées dans le mur juste en dessous de la corniche. La frise qui faisait le tour de l'immeuble avait l'air en marbre, vue de la rue, mais je réalisai que c'était du plâtre moulé, la niche étant peut-être un mètre plus bas et à gauche. Un coquillage dépassait de la façade de quarante centimètres au bas de la niche et contenait ce qui devait vouloir être une torche avec sa flamme, tout en plâtre moulé comme la frise. Tony était assis là, le visage tourné vers moi. Il était passé par-dessus le bord du toit et il était maintenant perché dans la niche ornementale peu profonde, le bras serré autour de la torche, les jambes pendantes. Il avait sorti une perruque blonde de son sac et l'avait mise, me regardant avec une curieuse lueur dans les yeux.

Je voyais la blonde qui avait tué Daggett.

Pendant un moment nous nous fixâmes sans rien dire. Il avait l'air effronté d'un gamin de dix ans qui défie sa mère, mais je sentais sous la bravade un gosse qui espérait que quelqu'un interviendrait pour le sauver de lui-même. Je posai la main sur le fronton pour me stabiliser.

— Tu montes ou je descends ?

Je gardai un ton neutre, mais j'avais la bouche sèche.

— Je vais descendre dans une minute, dit-il.

— On pourrait en discuter.

— Il est trop tard, dit-il avec un sourire canaille. Je suis prêt à m'envoler.

— Attends que j'arrive.

— N'essayez pas de m'agripper, m'avertit-il.

— D'accord, je n'essaierai pas.

J'avais les mains moites et je les essuyai sur mon jean.

Je m'accroupis pour faire face au toit, tendant le pied pour tâter la frise. Je jetai un coup d'œil vers le bas pour trouver une prise. Des guirlandes d'ananas, de raisin et de feuilles de figuier formaient un bas-relief qui traversait la façade.

— Comment y es-tu arrivé ? demandai-je.

— Je n'y ai pas réfléchi. Je l'ai juste fait. Vous n'avez pas besoin de descendre. Ça ne servira à rien.

— Je ne veux pas te parler penchée sur le bord du toit, dis-je, mentant comme un arracheur de dents.

J'espérais arriver assez près pour l'attraper, refusant de m'imaginer en train de lutter avec lui à cette hauteur. Je me rétablis, enfonçant la pointe d'un pied dans le creux peu profond que formait une branche de vigne. La niche n'était qu'à un peu plus d'un mètre. Au niveau du sol, je n'y aurais pas accordé une pensée.

Je sentais qu'il m'observait, mais je n'osais pas regarder. Je me

retins au parapet en baissant la jambe gauche.

— Vous n'allez pas me convaincre de remonter.

— Je veux juste entendre ta version, répondis-je.

— D'accord.

— Tu ne vas pas essayer de me tuer, hein ?

— Pourquoi ? Vous ne m'avez jamais rien fait.

— Heureuse de te l'entendre dire. Je me sens vraiment en confiance, maintenant.

Il rit doucement.

J'ai vu dans des magazines des photos d'un homme qui escalade des falaises verticales en tennis, se retenant du bout des doigts à de petites fissures qu'il découvre au fur et à mesure de sa montée. Ça m'a toujours paru être une activité grotesque et, d'habitude, je passe à un article plus sensé. Les photos me font respirer plus vite, surtout celles prises de son point de vue, où on voit une crevasse bâiller. Peut-être, à dire vrai, les hauteurs m'affectent-elles plus que je ne l'admets.

Je laissai mon pied droit se poser sur le sol de la niche. Je trouvais une prise, en bas et à droite. Ça avait l'air d'un ananas, mais je n'étais pas sûre. Confier ma sécurité à un fruit artificiel ! J'étais dingue.

Le plus dur fut de relâcher ma prise après que mon pied eut été placé sûrement ; il me fallut plier les genoux en me tournant un peu sur ma droite, descendant doucement jusqu'à pouvoir m'asseoir. Tony, toujours galant, me donna un coup de main, m'assurant jusqu'à ce que je m'asseye à côté de lui. Je ne suis pas brave. Vraiment pas. Mais je ne voulais pas le voir se précipiter dans le vide. Je passai le bras gauche autour de la torche, juste sous le sien, tenant mon poignet de l'autre main. Je sentais la sueur couler le long de mes côtes.

— J'ai horreur de ça, dis-je.

J'étais essoufflée, pas à cause de l'effort mais de l'appréhension.

— C'est pas trop dur. Mais ne regarde pas en bas.

Je le fis, bien sûr. Dès qu'il l'eut dit, j'eus une envie irrésistible de regarder. J'espérais que quelqu'un nous verrait, comme ça se passe toujours à la télé. Alors, les flics arriveraient avec des bâches, et les pompiers, et quelqu'un le convaincrerait de ne pas faire ça. Je suis une créature de la terre, un Taureau. Je ne suis pas un signe d'air, d'eau ou de feu. Je suis liée à la gravité et j'entends le sol murmurer. Il m'arrive la même chose quand je suis dans un vieil hôtel au vingt-deuxième étage. J'ouvre la fenêtre et j'ai envie de sauter.

— Oh, bon Dieu. C'est si bête, dis-je.

— Pour vous peut-être. Pas pour moi.

J'essayai de repenser à ma courte carrière de policier et de me souvenir de la procédure standard avec d'éventuels suicidés. La première règle, c'était de gagner du temps. Je ne me rappelais rien à propos de pendre le long d'une façade, mais c'est là que j'étais.

— Alors, petit, c'est quoi, ton histoire ? Tu veux me raconter ce qui s'est passé ?

— Pas grand-chose. Daggett a appelé lundi. Tante Ramona a noté son numéro et je l'ai rappelé. Je rêvais de le tuer. Je ne pouvais pas attendre. J'y avais pensé pendant des mois, chaque soir avant de m'endormir. Je voulais lui passer une corde autour du cou et serrer jusqu'à ce qu'elle morde dans sa chair et que sa langue sorte. Ça ne prend pas longtemps. Je ne me rappelle plus comment ça s'appelle...

— Le garrot, dis-je.

— Ouais, ça m'aurait plu, mais je me suis dit que ce serait mieux si ça avait l'air d'un accident parce que, comme ça, je pourrais m'en tirer.

— Pourquoi a-t-il appelé ?

— Je ne sais pas, dit Tony mal à l'aise. Il était saoul et il pleurnichait, disait qu'il regrettait et qu'il voulait racheter ce qu'il m'avait fait. Je lui ai dit : « Très bien. On n'a qu'à se voir et discuter. » Et il a dit : « C'est si important pour moi, mon gars. »

Tony jouait les deux rôles, employant une voix de fausset chevrotante pour Daggett.

— Alors je lui ai dit que je le verrais le lendemain soir dans ce bar d'où il appelait, le *Hub*, ce qui ne me laissait pas beaucoup de temps pour mettre mon plan au point.

— C'était la jupe de Ramona ?

— Non, je l'ai eue à l'Armée du Salut pour un dollar. Le pull, c'était cinquante cents et les chaussures deux dollars.

— Qu'as-tu fait du pull ?

— Je l'ai jeté dans une autre poubelle à un bloc de là. Je pensais que tout ça finirait à la décharge.

— Et la perruque ?

— Elle est à tante Ramona. Ça fait des années qu'elle ne la porte plus. Elle ne s'est même pas rendu compte que je l'avais prise.

— Pourquoi l'as-tu gardée ?

— Je ne sais pas. J'allais la remettre dans son placard, là où je l'ai trouvée, au cas où j'en aurais encore besoin. Je la portais sur la plage, mais je me suis rappelé que Billy savait déjà qui j'étais. (Il s'arrêta, visiblement gêné.) J'aurais peut-être tout raconté à mon psy s'il avait été là. De toute façon, la perruque vaut cher. Ce sont de vrais cheveux.

— La couleur est bien aussi, dis-je.

Qu'est-ce que je pouvais dire d'autre, maintenant ?

Même Tony se rendit compte de l'absurdité de la chose et il me jeta un regard mauvais.

— Vous essayez de me mettre de bonne humeur, hein ?

— Bien sûr ! répondis-je sèchement. Je ne suis pas descendue ici pour qu'on se dispute.

Il haussa à demi les épaules avec un sourire penaud.

— Tu l'as rencontré là-bas jeudi soir ?

— Pas vraiment. J'y suis allé. J'avais déjà préparé mon plan, mais quand je suis entré, il était assis à table et il parlait à un type. Ça s'est révélé être Billy Polo, mais je ne le savais pas à ce moment. Billy était assis dans le compartiment dos à la porte. J'ai vu Daggett, mais je n'ai réalisé qu'il n'était pas seul qu'en arrivant devant eux. J'ai changé de direction dès que j'ai vu Billy mais il avait eu le temps de bien me regarder. Je ne m'en suis pas fait. Je pensais que je ne le reverrais jamais, de toute façon. J'ai traîné dans le coin un moment, mais ils étaient bien lancés. Je voyais que Billy s'accrochait à lui et qu'il n'allait pas le lâcher, alors j'ai fait du stop et je suis rentré à la maison.

— C'était une des nuits où tu avais la migraine ?

— Oui, dit-il. Je veux dire, certaines sont vraies et d'autres pas, mais il faut que ce soit régulier, vous voyez ? Comme ça, je peux aller et venir.

— Comment es-tu allé au *Hub* ? en taxi ?

— À bicyclette. La nuit où je l'ai tué, je l'ai laissée à la marina et j'ai appelé un taxi d'une cabine pour aller au *Hub*.

— Comment savait-il que tu viendrais ?

— Parce qu'il a rappelé et que je le lui ai dit.

— Il n'a jamais compris que tu t'étais pointé en travelo la première fois ?

— Comment l'aurait-il su ? Il ne m'avait pas vu depuis avant le procès. J'avais douze, treize ans, quelque chose comme ça, j'étais gros à l'époque. Je m'étais dit que s'il devinait, je le ferais quand même, je le buterais... et après sa mort, qui serait au courant ?

— Qu'est-ce qui a mal tourné ?

Il fronça les sourcils.

— Je ne sais pas. En fait, si. Le plan a bien marché. C'était autre chose.

Ses yeux croisèrent les miens et il faisait vraiment quinze ans, la perruque blonde ajoutait de la douceur et de la profondeur à un visage que la jeunesse rendait presque informe. Je comprenais qu'il puisse se faire passer pour une femme, mince, avec le teint clair, un sourire doux sur sa bouche large. Il regarda en bas dans la rue et je crus un instant qu'il allait se jeter dans le vide.

— Quand j'avais huit ans, j'avais des souris blanches, dit-il. Vraiment mignonnes. Je les gardais dans une cage avec une roue et un réservoir d'eau. Maman ne croyait pas que je m'en occuperais comme il faut, mais si. J'avais mis des bouts de papier dans le fond de la cage pour qu'elles se fassent un nid. Et puis la femelle a eu des bébés. Ils n'étaient pas plus grands que ça.

Il montrait le bout de son petit doigt.

— Sans poils, continua-t-il, de toutes petites choses. On a quitté la ville un week-end et quand on est revenus, le chat avait essayé d'ouvrir la cage. Il l'avait fait tomber et tout. Les souris avaient disparu. Le chat avait dû les attraper, sauf une qui était dans les papiers. L'eau s'était renversée, alors le papier était humide et la petite bête devait avoir une pneumonie ou quelque chose, elle haletait, n'arrivait pas à respirer. J'ai essayé de la garder au chaud. Je l'ai regardée pendant des heures et elle allait de plus en plus mal alors j'ai pensé qu'il valait mieux... vous savez, en finir. Pour qu'elle ne souffre plus.

Il se pencha en avant, agitant les pieds.

— Ne fais pas ça, murmurai-je, angoissée. Finis ton histoire. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?

Il me regarda, parlant d'une voix douce.

— Je l'ai jetée dans les toilettes. C'était la seule façon que j'avais de la tuer. Je ne pouvais pas l'écraser alors je me suis dit que j'allais la noyer. Elle était à moitié morte de toute façon et je pensais que c'était mieux pour elle d'abréger ses souffrances. Mais avant que je tire la chasse, ce petit bébé sans poils s'est mis à se débattre. On voyait qu'il paniquait complètement, comme s'il savait ce qui allait se produire...

Il s'arrêta et s'essuya les yeux.

— Daggett a fait pareil et je n'arrive pas à oublier son expression, vous comprenez ? Je la revois à longueur de journée. Il savait. Ça n'allait pas très bien. Je voulais qu'il sache que c'était moi et que sa vie ne valait pas un clou. C'était un ivrogne et un clochard, et il avait tué tous ces gens. Il devait mourir. Il aurait dû être content de mourir. J'abrégeais ses souffrances, vous comprenez ? Alors, pourquoi est-ce qu'il rendait ça si difficile ?

Il se tut et expira longuement.

— C'est comme ça que ça s'est passé. Je n'arrive plus à dormir. J'en rêve. Ça me rend malade.

— Et Billy ? Je suppose qu'il a compris quand il t'a vu à l'enterrement.

— Ouais. C'était bizarre. Il en avait rien à foutre de Daggett, mais il se disait qu'il devrait toucher une partie de l'argent pour se taire. Je lui aurais tout donné, mais je ne lui faisais pas confiance. Vous auriez dû le voir, avec ses phrases et ses menaces. Je me suis dit qu'un soir il se mettrait à se vanter de ce qu'il savait, et qu'alors ce serait fini pour moi.

L'arête de la niche me rentrait dans le postérieur. Je me tenais si fort que mon bras devenait insensible, mais je n'osais pas relâcher la pression. Je ne voyais pas comment nous sortir de là, mais je savais que j'avais intérêt à me mettre à parler vite.

— J'ai tué un homme, une fois, dis-je.

J'avais l'intention d'en dire plus, mais c'est tout ce que je pus sortir. Je serrai les dents, essayant de renvoyer mes émotions là où je les avais rangées. Je fus surprise de voir qu'il était encore si douloureux d'y penser après tout ce temps.

— Volontairement ?

Je hochai la tête.

— En légitime défense, mais il est mort quand même.

Son sourire était plein de douceur.

— Vous pouvez toujours venir avec moi.

— Ne dis pas ça. Je ne vais pas sauter et je ne veux pas que tu le fasses. Tu as quinze ans. Tu peux encore t'en sortir.

— Je ne pense pas.

— Tes parents ont de l'argent. Ils peuvent engager les plus grands avocats s'ils le veulent.

— Mes parents sont morts.

— Eh bien, les Westfall, alors. Tu sais bien ce que je veux dire.

— Mais, Kinsey, j'ai assassiné deux personnes avec préméditation.

Comment voulez-vous que je m'en sorte ?

— Comme la moitié des assassins de ce pays, dis-je avec force. Hé, si Ted Bundy² est toujours en vie, pourquoi pas toi ?

— Qui est-ce ?

— Peu importe. Quelqu'un qui a fait bien pire que toi.

Il réfléchit un moment.

— Je ne pense pas que ça marcherait et je ne vois pas de raison.

— Il n'y a pas de raison. C'est ce qu'il te faut inventer.

— Pourriez-vous me rendre un service ?

— D'accord. Quoi ?

— Voudriez-vous dire à ma tante adieu de ma part ? Je voulais lui laisser un mot mais je n'ai pas pu.

— Bon Dieu, ne fais pas ça. Elle a déjà assez souffert.

— Je sais, dit-il, mais elle a oncle Ferrin et ça ira. Ils n'ont jamais vraiment su quoi faire de moi, de toute façon.

— Oh, je vois. Tu as pensé à tout.

— Eh bien, ouais. J'ai lu des choses là-dessus et c'est pas compliqué. Des gosses se tuent tous les jours.

Je baissai la tête, presque incapable de trouver une réponse.

— Écoute, Tony, dis-je enfin. C'est idiot, ce que tu racontes, et ça n'a aucun sens. Est-ce que tu te rends compte combien la vie était moche quand j'avais ton âge ? Je pleurais tout le temps et je me sentais minable. J'étais laide. J'étais maigre. J'étais seule, j'étais folle. J'aurais jamais cru m'en sortir, et pourtant si. La vie est dure. La vie fait mal. Et alors ? Tu tiens le coup. Tu t'en sors et après tu te sens bien, je t'assure.

Il pencha la tête de côté, me regardant avec intensité.

— Je ne pense pas. Pas moi. Je suis trop enfoncé. Je ne peux plus le supporter. C'est trop.

— Tony, on a tous eu des jours où plus rien n'était supportable. Mais les choses finissent par s'arranger. Le bonheur est irrégulier, comme tout. Laisse passer les choses, il y a des gens qui t'aiment. Des gens qui peuvent t'aider.

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas. C'est comme si je m'étais fait la promesse de le faire. Elle comprendra.

Je sentis la colère m'envahir.

— Tu veux que je lui dise ça ? Que tu as sauté parce que tu t'étais fait une promesse, bordel ?

Le doute envahit son visage. Je continuai sur un ton plus doux.

— Tu veux que je lui dise qu'on est restés assis ici et que je n'ai pas pu te faire changer d'avis ? Je ne peux pas te laisser faire ça. Ça lui briserait le cœur.

Il baissa les yeux, le regard lointain, le visage rougissant comme le font les garçons, à la place des larmes.

— Ça n'a rien à voir avec elle. Dites-lui que c'était parce que j'étais comme ça, et qu'elle s'est bien débrouillée. Je l'aime beaucoup, mais c'est ma vie, vous savez ?

Je restai silencieuse un moment, cherchant quoi dire.

Son visage s'éclaira et il leva l'index.

— J'ai failli oublier. J'ai un cadeau pour vous.

Il bougea, lâchant la torche avec une aisance qui me fit l'attraper instinctivement. Il rit.

— Du calme, je veux juste prendre quelque chose dans ma ceinture.

Je regardai ce qu'il avait sorti : mon .32. Il me le tendit pour que je le prenne, puis réalisa que je n'avais pas de main libre.

— Pas de problème. Je vais le mettre là, dit-il gentiment.

Il le posa dans la niche, derrière la torche ornementale à laquelle je m'accrochais.

— Comment te l'es-tu procuré ?

Gagner du temps.

— Comme j'ai fait tout le reste. Je me suis servi de ma tête. Vous aviez mis votre adresse personnelle sur la carte que vous avez donnée à tante Ramona, alors j'y suis allé à vélo et j'ai attendu que vous rentriez. J'allais me présenter, vous voyez, et me conduire comme un gosse poli, avec de bonnes manières et une jolie coupe de cheveux, ce genre de choses. Le vrai innocent. Je ne savais pas combien vous en saviez, et je pensais que je pourrais peut-être vous détourner de moi. J'ai vu la voiture et vous vous êtes presque arrêtée, mais vous êtes repartie. J'ai dû pédaler comme un fou pour vous suivre. Quand vous

vous êtes garée à la plage, j'ai vu l'occasion de fouiller vos affaires.

— Tu as tué Billy avec ?

— Ouais. Je l'avais sous la main, et il me fallait quelque chose tout de suite.

— Comment savais-tu fabriquer un silencieux ?

— Un gosse à l'école. Je peux faire une bombe, aussi, dit-il. (Puis il soupira.) Il va bientôt falloir que j'y aille. Mon temps est presque écoulé.

Je regardai vers le bas. Il commençait à faire vraiment sombre en haut, mais le trottoir était illuminé, la salle de jeux était éclairée comme un cinéma. Deux personnes nous avaient repérés, mais elles n'avaient visiblement pas compris ce qui se passait. Un coup de pub ? Le tournage d'un film ? Je regardai Tony, mais il ne semblait pas s'en être aperçu. Mon cœur se remit à cogner, et ma poitrine me semblait étroite et brûlante.

— Je commence à être fatiguée, dis-je avec indifférence. Je vais peut-être remonter, mais il me faut de l'aide. Tu peux me donner un coup de main ?

— Sûr, répondit-il.

Puis il s'arrêta, tout le corps en alerte.

— C'est pas un piège, hein ?

— Non, dis-je, mais j'entendais ma voix trembler et le mensonge me coupa la langue comme une lame de rasoir. J'ai toujours menti avec facilité et aisance, avec ingéniosité et conviction, mais je n'y arriverais pas cette fois-ci. Je le vis bouger. Je le saisis, me retenant de toutes mes forces à la torche, mais il n'eut qu'à tordre légèrement le bras et ma prise se libéra. Je le vis s'écarter de la façade, bondir dans le vide. Pendant une seconde, il sembla planer comme une feuille, puis il disparut de mon champ de vision. Je n'ai pas regardé en bas.

J'ai cru entendre une sirène, mais le bruit venait de moi.

ÉPILOGUE

J'envoyai à Barbara Daggett une note de mille quarante dollars, qu'elle paya par retour du courrier. Noël est presque arrivé, et cela fait six semaines que je n'ai pas bien dormi.

J'ai beaucoup pensé à John Daggett et j'ai changé d'avis sur quelque chose. Je le soupçonne d'avoir su ce qui se passait.

Tony pouvait passer pour une femme à une certaine distance, mais de près, il avait exactement l'air de ce qu'il était... un gamin jouant à se déguiser, plus malin que son âge, assez pour avoir pu tromper Daggett. Pourquoi a-t-il continué cette comédie, je ne sais pas. S'il croyait à ce que Billy Polo lui avait raconté, il a dû se dire qu'il était foutu de toute façon. Il pensait peut-être devoir à Tony ce sacrifice ultime. Je ne le saurai jamais, mais ça me paraît plus logique. Certaines dettes sont si énormes que seule la mort peut les effacer. Peut-être que, dans ce cas, toutes les dettes sont maintenant remboursées... sauf la mienne.

*Achevé d'imprimer en août 1997
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

– N° d'imp. 1793 –
Dépôt légal : septembre 1993.
Imprimé en France

Notes

[←1]

Fête des sorcières, célébrée le 31 octobre.

[←2]

Célèbre criminel.